

Mémoires d'un résistant en Saône-et-Loire

ALBERT BROWNE-BARTROLI

alias «Tiburce »

agent S.O.E

1915-1967



Préface sur l'auteur et son livre

Pour sa famille, l'auteur de ces mémoires de résistant, Albert James Browne-Bartroli (Marseille, 1915), reste aujourd'hui un inconnu, et on serait même tenté de dire un « soldat inconnu ». Pour ses petits-enfants, qu'il n'a pas rencontrés, mais aussi pour ses enfants, qui n'ont grandi à ses côtés que par périodes de plus en plus espacées jusqu'au jour où il les a définitivement et prématurément quittés (Madrid, 1967). Ce qu'il nous a laissé de plus précis est ce livre, le récit de ses missions en tant qu'agent du SOE (*Special Operations Executive*), le service secret créé par Churchill pour faire face à la supériorité militaire nazie moyennant l'espionnage, le terrorisme et la contrepropagande. Albert, alias « Tiburce », alias « Toto », a été envoyé en Saône-et-Loire, entre octobre 1943 et octobre 1944, lorsque toute la région était déjà sous contrôle allemand, pour diriger le réseau de résistants *Ditcher*. Sa narration, palpitante, a tout à fait l'air d'un premier jet expulsé dans l'urgence, poussé par le besoin de partager et de témoigner. Les émotions et réflexions que toutes sortes de situations extrêmes provoquent y trouvent leur place. En bref, du matériel abondant pour ériger un mythe et une fierté familiale, mais tout à fait insuffisant pour connaître et comprendre la personne qu'il y a derrière le héros décoré par Georges VI et par De Gaulle.

Le mystère Albert, et peut-être celui de toute personne ayant affronté un temps et des épreuves qui aujourd'hui nous semblent révolus et invraisemblables, peut se problématiser ainsi : pourquoi quelqu'un de « normal », d'« éduqué », de « sensible », comme dans ce cas un chimiste avec un penchant pour la poésie, choisirait-il de devenir espion et guérillero ? C'est-à-dire, quelles motivations et en parallèle quelles qualités réunissait-il ? En même temps, dans quelle mesure une telle expérience est-elle surmontable et l'a-t-elle transformé ? Puis, question inévitable quand il s'agit de quelqu'un avec qui on partage le même sang : est-ce qu'à sa place nous suivrions le même chemin ? Qu'avons-nous de lui ? Il va sans dire que toutes ces questions sont en soi un héritage précieux, même si pas toujours léger. Pour nous y plonger, nous comptons, au-delà de cette œuvre, avec les éléments biographiques un peu schématiques et décousus apportés par les enfants d'Albert et aussi par divers historiens qui se sont intéressés à lui.

Avant la guerre, il faut imaginer un jeune homme qui se forme entre trois pays et trois cultures qu'il apprécie. Sa mère, Elisa, est une bourgeoise catalane, et son père, Eugene, un entrepreneur anglais chargé d'installer la ligne téléphonique entre Marseille et Barcelone. Il a un grand frère, Henry, qui meurt jeune, et une petite-sœur, Eliane, qui est aussi sa plus grande complice, son âme jumelle. Quand la guerre éclate, tous les deux s'engagent dans le SOE, sans que nous sachions qui a eu l'idée en premier. Ensemble, ils réussissent à surmonter un entraînement d'une dureté extrême et à être recrutés. C'est un succès fatidique, car il va les séparer à jamais. Pendant qu'Albert organise un groupe de maquisards de plus en plus influent et qui, au bout d'un an d'activités de sabotage incessantes, finit par faire fuir les Allemands, Eliane se charge de faire passer des messages clandestins dans la région de Marseille. En mars 1944, elle est trahie et arrêtée par la Gestapo, puis sa trace se perd jusqu'après la Libération. Albert finira par apprendre son exécution dans le camp de Dachau, d'une balle dans la nuque. En la cherchant, il a retrouvé Madeleine Ries, une amie des années d'enfance à Marseille, avec qui il se marie. Ils ont deux enfants, Margaret et Patrick, à

qui, le soir, avant de s'endormir, il raconte les aventures du capitaine Toto qui combat les Nazis, sans leur révéler l'identité secrète et réelle du personnage. Malgré le réconfort de la vie familiale, Albert peine à trouver sa place. Les tragédies et les horreurs de la guerre le hantent, d'autant plus qu'il ne trouve pas de quoi s'occuper. Le croyant mort comme sa sœur, sa mère a vendu l'usine de Newcastle où il travaillait avant la guerre. Il part plusieurs fois à la recherche d'un travail et devient de plus en plus absent, tant physiquement que moralement. Il finit par tomber malade et meurt, près de sa mère mais loin de sa femme et ses enfants.

Ce livre offre un témoignage de première main et de nombreux renseignements historiques que tout lecteur, spécialiste ou pas, saura apprécier. Par ailleurs, si nous prenons en compte les éléments biographiques antérieurs et postérieurs à la période qu'il couvre et que nous venons d'exposer, sa plus grande contribution est peut-être de questionner cette image d'un conflit avec une fin heureuse que l'Histoire et le cinéma ont construit. Il nous apprend qu'aucune guerre ne devrait être glorifiée, ni aucun guerrier mythifié. De toute façon, son auteur, comme tous ceux à qui la guerre n'a pas permis de revenir, conservera son secret. C'est avec le plus grand respect pour cette intimité que sa famille a décidé de partager le récit qui suit avec tous ceux qui voudront le lire.

Manuel Pérez-Browne, petit-fils d'Albert

Barcelone, le 6 juin 2020.

A ma sœur dont on n'a pas trouvé la trace
Georges Malère mort en Allemagne
Jean Renaud dont on n'a pas trouvé la trace
Jean-Louis Delorme mort à Cluny
Julien mort en Allemagne
André de Bauregard assassiné à Lyon
De Roquebrune et ses S.A.S morts à Sennecey-le-Grand
Jean-Paul Archambault mort en Birmanie
Desprès mort en Indochine

À tous ceux qui sont morts, je dédie ce livre écrit avec leur sang.

Londres, Aout 1943.-

Nous attendons pendant ces jours d'orages d'avant « la chute des feuilles » ; nous guettons la période de pleine lune et le beau temps sur la Manche qui nous permettront de partir pour notre destination : quelque part en France. Nous sommes une douzaine peut-être à savoir que cette prochaine lune est la nôtre et nous errons dans Londres, du bureau aux endroits où l'on boit, des parcs aux cinémas.

Il paraît que maintenant nous savons tout ; comment l'on tue, en silence ou non, dans la nuit ou en plein jour, en ville ou à la campagne, avec les mains et les pieds, au couteau ou au mortier ; comment l'on sabote, détruit, fait dérailler ; comment l'on trompe, ment, bluffe, cambriole, comment l'on se défend - tout sur les armes, les biens, stens mitrailleuses, fusils ou pistolets - tout sur l'armée allemande, son organisation, son armement, ses uniformes - tout sur les codes, tout sur la radio : nous en savons tant que nous buvons pour oublier.

Nous avons parcouru les écoles, quinze jours ici, trois semaines là, huit jours ou un mois ailleurs – nous y avons surtout attrapé comme une maladie, l'amour des explosifs, si terrifiants d'abord, si fascinants ensuite.

Mangenet avait-il raison lorsqu'il a dit au colonel que nous ne serions pas là si nous n'étions pas tous plus ou moins fous, est-ce l'esprit de famille ?

Nous nous sommes trouvés bien ensemble, élèves que nous étions et instructeurs. Ensemble nous avons chahuté, chanté, ri, un peu trop peut-être car nous n'étions pas toujours très fiers le matin à sept heures lorsqu'il fallait courir à travers champs en gros souliers et pantalons de battledress- si nous étions chacun un peu crispé, personne ne le laissait paraître.

Nous nous sommes connus ou entrevus la durée d'un cours ou d'un stage : Anglais, Français, Norvégiens, Belges, Danois, Hollandais et Polonais, officiers ou simples soldats. Avant de nous quitter nous étions devenus des frères ; partageant la même table, les mêmes blagues, les mêmes femmes ; des frères sans nom et dont il ne reste plus déjà qu'une silhouette ou une intonation. Certains pourtant se détachent comme toi le sous-marinier hollandais ou toi, l'officier de la garde du roi du Danemark qui était devenu sergent - c'est juré nous nous retrouverons après la guerre.

Aujourd'hui nous voilà une douzaine à Londres. Pour ma part, je me sens un peu comme un étudiant qui a trop travaillé pour un examen ; j'aurais besoin de tranquilles vacances au bord de l'eau. Une douzaine : Français et Anglais. Je ne savais pas que tant d'Anglais parlaient si bien le français – quelques-uns sont paraît-il de l'île Maurice ; où donc les autres ont-ils acquis cette perfection ? Est-il vrai comme on le dit que les Français connaissent et aiment les Anglais et non pas l'Angleterre, et que les Anglais eux connaissent et aiment la France et non pas les Français ? Nous étions, je vois pas mal d'Anglais qui connaissaient la France et les Français à penser que mieux que quiconque nous saurions servir d'intermédiaires entre nos deux pays qui, dès 1940 cherchions notre place, faire de la liaison peut-être. Ensemble nous avons pleuré le soir de Mers el Kébir, le soir de Dakar, et nous avons regretté. Nous, nous aurions évité ce sang ; nous aurions dû être les premiers en Syrie et sur les plages du Maroc. Notre amour, notre compréhension seraient devenus un drapeau sur lequel les Français n'auraient pas voulu tirer. Nous avons cherché, demandé, supplié, rempli des questionnaires et nous avons attendu. Un jour quand déjà nous n'y croyions plus, on nous a appelé à notre

unité, notre bureau ou notre usine et nous avons compris que notre chance était enfin venue.

Depuis, nous avons recommencé à parler français. Mêlés à ceux qui allaient là-bas ou qui en revenaient, nous avons appris les derniers mots d'argot, les dernières chansons ; ouvrant de grands yeux sur ces gens qui arrivaient de l'autre côté du monde, nous avons essayé de comprendre ce qui était maintenant changé, d'anticiper.

Mon dernier souvenir date de Juillet 1939 : quinze jours de vacances à Cassis près de Marseille : la mer si calme et si limpide, le ciel bleu, le chant des cigales, le vin blanc, les sardines que les pêcheurs grillent à minuit sur le quai.

Aujourd'hui, peut-on voyager dans les trains ? Que mange-t-on ? Comment ? Y a-t-il un couvre-feu ? Les prix ont-ils beaucoup changé ? Notre image se précise par un détail, une impression cueillie au hasard. Et puis notre travail est-il facile ? Est-il possible ? Certains n'ont passé là-bas que quinze jours ou un mois, et pour eux cela a été une simple promenade ; d'autres ont été traqués, poursuivis, n'ont échappé que de justesse, ont traversé seuls en hiver les neiges des Pyrénées et la réponse est gravée sur leur visage.

On nous a expliqué que si nous étions pris, c'est pour nous la fin ; que la torture est le pire et que sous la torture tout le monde ou presque parle et qu'il ne faut pas parler, divulguer ce que nous savons, le nom de nos compagnons – que, pris les armes à la main ou quelque chose de compromettant sur soi, il faut nous tuer. Nous avons cru comprendre de quoi il s'agissait et pour le moment nous cherchons à ne pas y penser.

Nous attendons – le matin nous allons au bureau. Je ne sais pas encore dans quelle région je travaillerai. On m'avait d'abord dit Châlons-sur-Marne mais pour une raison ou une autre cela ne marche plus. Si les autres savent, eux, où ils vont, ils n'en parlent pas et je ne leur demande pas.

Je n'ai pas voulu être radio ; ils ne veulent pas que je sois lieutenant : je partirai donc comme organisateur puisque la « maison » n'a que ces trois vocations à nous offrir.

La « maison » : qui est-ce qui a trouvé ce nom ? Qui le premier nous a décrit par ce nom : « la tournée barrée » ? Maintenant, parmi nous, la « maison » est devenue le terme qu'il faut employer. « La maison », c'est le bureau, son désordre, son étalage et son mystère, « la maison » c'est tout ce que nous connaissons et ce que nous ne connaissons pas ; « la maison » c'est nous, tous ceux qui ont été, qui sont et qui seront. Il y a aussi les objets maison, les « cigarettes maison » sans marque, imitation des gauloises françaises, les « souliers maison » ; noirs ou marrons, petits ou grands mais tous du même modèle, les « costumes maison » qui font un pli en haut par derrière quand on s'assoit ce qui fait que quand nous nous levons, nous avons ainsi tous automatiquement le même geste.

Au bureau, nous demandons d'abord de l'argent, certains que quelle que soit la somme que nous obtenons elle nous fera toute la journée ; il est tacitement entendu que plus quelqu'un est près du départ, moins il lui est difficile d'attendrir le cœur de la caissière : allons, nous ne mourrons pas de soif aujourd'hui encore.

Après l'argent, on se laisse balloter dans le désordre d'un bureau à l'apparence de folie d'un autre ; « bonjour vous voulez me voir aujourd'hui ? Non rien ce matin, revenez cet après-midi ».

« Bonjour. Mais où donc étiez-vous hier, on vous a attendu toute la journée. Mais personne ne m'a demandé hier. Ah, c'est peut-être votre sœur que nous voulions voir ».

Pourtant, petit à petit, l'avenir se dessine : hier j'ai fait mon testament, alors notre mère à tous, la charmante, bienfaitante et douce Vera m'a solennellement remis ma montre.

Aujourd'hui, j'ai appris mon nom : « Albert Bartroli » ; origine corse sans doute, bien que je n'en sache rien car l'histoire de ma vie n'a pas encore été écrite et on a remis dans le coffre ma carte d'identité, mon extrait de naissance, ma feuille de démobilisation et ma carte d'alimentation. « Pas de carte de tabac ? »

« Non, nous n'en avons plus pour le moment, nous en attendons par le prochain avion. »

Mes deux valises sont prêtes : si j'ai bien compris les conseils des copains, elles ne doivent pas être remplies que de cigarettes, de savons et de lames de rasoir.

« Rien d'autre pour moi aujourd'hui ? »

« Non revenez demain vers 10 heures. »

Bon, nous avons de l'argent : d'abord l'apéritif à Odennios près de Piccadilly Circus. Là, tous les consommateurs parlent français. Ce matin pourtant nous ne sommes que quatre de « la maison ». Ensuite un bifteck de cheval avec frites chez Céleste pas bien loin d'ici dans Soho : puisque nous sommes riches, envoyons chercher une bouteille de vin d'Algérie. Il y a tant d'endroits que nous ne devons pas fréquenter car d'après le bureau, ils sont sous la surveillance des espions allemands : puisque celui-là ne nous est pas défendu c'est qu'il a dû être ouvert après que la liste soit imprimée ; nous ne nous en plaignons pas car l'atmosphère y est bien sympathique.

Après ce festin, nous allons « Chez Paul », un bar situé dans un sous-sol, grand comme un mouchoir de poche. Là nous pouvons boire, chose rare à Londres, tout l'après-midi, toute la soirée. Là, les filles sont « intelligentes et spirituelles » ce qui dans le jargon maison veut naturellement dire qu'elles sont bien balancées.

La lune a maintenant commencé et chaque jour quelqu'un de nous part pour l'aérodrome. Toujours rien de nouveau pour moi.

Ma sœur est descendue à Londres aujourd'hui. Je ne m'attendais ni à son coup de téléphone, ni à la voir apparaître à l'appartement.

Voilà trois jours qu'elle avait quitté Londres pour le grand départ. Elle est partie en effet avant-hier dans la nuit.

« Qu'est-ce que nous avons ramassé sur la cote française comme D.C.A. L'avion sautait, tombait, frémissait. Nous avons été touchés dans l'aile, alors nous sommes rentrés. Hier soir nous avons recommencé et le voyage s'est très bien passé. Les types de la R.A.F. ont raconté des blagues tout le long ; mon thermos contenait moitié café, moitié rhum et j'avais de moins en moins froid. Seulement arrivés sur le terrain, il n'y avait pas de balisage. Nous avons tourné une demi-heure et il a fallu rentrer. Assise tout ce temps au bord du trou les pieds dans l'air, j'ai bien regretté d'avoir terminé mon rhum. Nous sommes revenus par

Bordeaux où nous avons lancé des tracts. Si tu avais vu ça, j'ai lancé un paquet par le trou, il s'est ouvert tout de suite et tous les tracts ont été projetés dans ma figure. On m'y reprendra à faire de la propagande. Enfin on m'a donné la journée pour me remettre de mes émotions, mais demain matin je retourne à l'aérodrome ».

« Quel genre d'endroit est-ce coin -là ? »

« Formidable ! Le jour où tu pars, tout est gratuit : nourriture, vins, liqueurs, cigarettes et je t'assure qu'il y a un bon cuisinier et que la cave est bien remplie : hier nous avons même eu un camembert qui avait été rapporté de France. La nuit d'avant nous sommes traités là-bas comme des petits cochons qu'on veut faire engraisser ».

« Je voulais te demander quelque chose mon chou ; qu'as-tu donc écrit à Mamie avant de partir ? »

« J'ai dit qu'on allait m'envoyer un travail assez secret prochainement et qu'elle ne s'étonne pas de ne pas recevoir de mes nouvelles dans les mois qui suivent car il me sera sans doute difficile d'écrire.

Le bureau a d'ailleurs promis de lui envoyer quelques lignes chaque mois disant que je me porte bien. »

« Il faudra que j'envoie quelque chose dans le même genre : c'est délicat mais je crois que si elle comprend ce que nous faisons, elle n'en dira rien, surtout si ça ne dure pas trop longtemps, et puis si ça dure nous dirons à Londres que nous sommes brûlés et nous irons faire un tour à Madrid pour la voir. Si nous nous voyons en France, il faudra synchroniser cela. Officiellement, sais-tu, pour les amis enfin, je vais en Afrique du nord faire de la liaison entre Anglais et Français. J'ai raconté cela la semaine dernière à mon ancien directeur dont le fils est dans la R.A.F.

Il m'a dit : « vous voyez, je lui ai toujours dit d'apprendre les langues étrangères, que cela lui servirait plus tard. Maintenant, il n'aurait pas à risquer sa vie tous les jours. »

« Écoute, pour mon nouveau dernier soir à Londres, nous allons faire les boîtes de nuit si on en trouve ; téléphonons à Bob et Éric, je crois qu'ils sont encore à Londres ».

Bob et Éric sont de grands Parisiens bruns dont la spécialité est l'appétit. Je n'ai jamais vu quelqu'un manger autant que ces deux-là : lorsqu'entre deux cours nous nous trouvions à Londres ma sœur et moi, ils venaient le matin à l'appartement pour le petit déjeuner nous dévorer les rations du mois. Ils sont passés en Tunisie l'année dernière, sur le chemin de Londres ; quand le débarquement a eu lieu en Afrique du Nord ils ont rejoint les troupes anglaises, plus de 100 kilomètres à deux sur un cheval blanc qu'ils avaient trouvé ou plutôt comme ils disent « qu'ils avaient acheté à quelqu'un qui donnait ».

Ils sont retournés ensuite à Bizerte avec les Corps Francs d'Afrique d'où ils ont rapporté de drôles d'histoires. Grands et larges d'épaules, chahuteurs comme ils le sont, ils passent difficilement inaperçus surtout maintenant avec leur manie de s'entraîner où qu'ils soient au « unarmed combat » même dans les boîtes de nuit.

Ce soir pourtant, ils sont calmes et se bornent à fredonner à ma sœur la chanson qu'ils lui ont dédiée :

« Et la prenant par le cou, par le cou

Il la poussa dans le trou, dans le trou

Dans le trou de la carlingue... »

Quand je rentre chaque fois après les avoir quittés, je m'étonne de n'être ni en prison ni à l'hôpital. Heureusement que le bureau nous a dit de ne pas nous faire remarquer.

La lune d'août s'est achevée. Ma sœur est partie il y a une semaine. Un message est passé disant qu'elle était bien arrivée. Me voilà pour 15 jours encore à attendre.

Le bureau m'a téléphoné ce matin : j'irai à 42, une école de repos pas loin de Londres, 42 parce que chaque école porte un numéro. Il faut que je prenne le train à Baker Street à 2h30 et je trouverai deux Français qu'il faut que je pilote car ils ne connaissent pas un mot d'anglais. Ils viennent de débarquer de France ces jours derniers.

Aujourd'hui il pleut pour changer et je ne suis pas content : j'ai rencontré hier une charmante fille qui m'a promis de me faire manger ce soir dans son appartement des côtelettes grillées. Cela ne m'a servi à rien d'engueuler le téléphone qui d'une voix amusée m'a répondu qu'on comprenait que l'attente ne valait rien pour les nerfs et qu'à 42, le grand air, la nourriture saine et un peu de travail me remettrait rapidement d'aplomb, ces gens-là ne sont pas poétiques pour deux sous.

Me voici, sur le quai et mes deux oiseaux arrivent : un qui doit avoir plus de quarante ans, l'autre qui ne doit pas en avoir vingt. Cela doit être la première fois qu'ils portent l'uniforme anglais ; l'un d'eux a le calot sur le nez, celui de l'autre disparaît derrière la tête : de beaux officiers.

Tiens, le plus jeune s'est déjà acheté une cravache, ou plutôt cette courte baguette recouverte de cuir avec laquelle certains officiers anglais se tapent les mollets pour se donner de l'importance. J'apprends que celui qui porte le calot derrière la tête s'appelle Marchand, l'autre De ...quelque chose. S'ils ne savent pas que je parle français, je n'aurais pas à leur causer et rageur je feins de dormir dans mon coin du wagon tandis que le train s'ébranle. Une demi-heure de silence se passe et nous voici arrivés ; Il pleut toujours et la voiture de l'école n'est pas là – téléphone longue attente : la voilà enfin – un trajet de vingt-cinq minutes toujours en silence, une grille, des prairies à perte de vue, des bosquets, un magnifique château au bout de l'allée ; il s'est même arrêté de pleuvoir. Je remets mes passagers au Commandant – je me renseigne : défense d'aller dans le village voisin, le premier « pub » autorisé est à dix kilomètres d'ici. Il paraît que la nourriture n'est pas mauvaise, qu'il reste encore quelques bouteilles de vin d'Algérie, que le Commandant n'est pas méchant, le travail pas fatigant.

Tout de même, quinze jours enfermé c'est bien long.

Heureusement, je connais déjà deux ou trois copains dans cette prison dont Mangenet, le petit Mangenet : grand bourreau des cœurs féminins, à la moustache coquine et cheveux rares, le célèbre, parmi nous chanteur d'opéra, l'homme qui raconte les histoires les plus

sales qui se puissent raconter et rien que pour choquer les gens : avec lui on ne s'embêtera pas.

Voici Dupont qui, lui, se spécialise dans la caricature ; parachutes qui ne s'ouvrent pas, saboteurs qui cueillent des marguerites, terroristes à la folle confiance, chauffeurs et mécaniciens de locomotive qui eux ne croient pas au sabotage.

Voici Robert Benoit, le coureur automobiliste qui, pour nous prouver son indépendance a décidé de ne jamais prononcer un mot d'anglais et qui jusqu'à présent a tenu parole.

Voici Nicolas, enfin, un petit homme tantôt chauve, comme un œuf, tantôt frisé comme un mouton suivant qu'il se pare de sa perruque ou non et qui doit déjà avoir catalogué toutes les filles à vingt lieux à la ronde.

Le souper est gai ; naturellement le soir tous les lits sont en portefeuille ; allons, avec un peu de bonne volonté nous ne serons peut-être pas trop mal.

Les quinze jours sont passés quand même. Pendant les cours Dupont a dessiné – son chef d'œuvre a été un dessin de Nicolas allongé sur un sofa entouré de magnifiques femelles en négligé, avec comme commentaires : « Ici Nicolas, ai repris activité normale stop envoyez argent stop ».

Nous nous sommes promenés dans le parc essayant le S.phone l'appareil qui permet de parler du sol à l'équipage des avions en vol. Nous avons fait quelques explosions pour ne pas perdre la main.

Surtout nous avons dressé le commandant dans la science de l'emploi des pièges à c... ; chaque fois qu'il ouvrait une porte, s'asseyait sur une chaise ou ouvrait un livre ; Boum, ça sautait. Nous sommes allés boire et danser un soir à quinze kilomètres du camp à deux ou trois sur chaque vélo : nous sommes revenus pneus crevés sous la pluie : rien n'a pu abattre notre bonne humeur.

Nous voici de retour à Londres maintenant, et mon avenir commence à se préciser : je sais où je vais, quels sont mes objectifs, ma mission : quand je recevrai un certain message à la radio il me faudra quarante-huit heures plus tard attaquer les lignes des chemins de fer Mâcon Chalon 6, la ligne de Lyon à Paray-le-Monial, celle de Paray-le-Monial à Chagny, les lignes Lyon Ambérieu, Ambérieu Culoz et Ambérieu Bourg.

Quarante-huit heures après, un second message, attaquer tout transport allemand sur les routes, commencer la guérilla.

Un autre message passera avant ces deux-là, le premier ou le quinze du mois pour m'avertir qu'il faudra attaquer dans la quinzaine qui suivra.

Tous ces messages passeront parmi les messages personnels à l'émission française de la B.B.C à 13h30, 19h30, ou 21h15.

« Il faut que nous trouvions trois messages faciles à retenir mais quelque chose de neuf, ni proverbe, ni chanson, ni poésie.

« Tenez ou habitez-vous ? »

« Dans mon appartement. »

« Quelle adresse ? »

« 14 Queens Gate Terrace »

« Et bien votre premier message, celui d'alerte sera : dis à quatorze que la Terrasse de la Reine est large. »

« Le deuxième :

« Les terrassiers ont vu la reine dimanche » : attaque des chemins de fer.

« Et le troisième :

« Ce n'est pas la reine, c'est le roi qu'ils ont vu : Guérilla. »

J'apprends la géographie : je me bourre de noms nouveaux : Charolles, Cluny, Saint Robert, de photographies, de plans. Dans un beau rapport qu'on me fait lire, je vois que mon territoire est parsemé de Maquis dont il me faudra prendre le commandement, assurer l'entretien, armer, entraîner, préparer pour le jour « J » : trois cents hommes par-là, six cents hommes plus loin, quatre cents sur Ambérieu, huit cents à un autre endroit.

Par hasard j'apprends que Nicolas commandait la région avant moi, que Marchand, celui que j'ai amené à 42 était son lieutenant et me voici parti à leur recherche : pour l'instant, ils ne sont pas à Londres, j'espère pourtant pouvoir les joindre avant mon départ.

Je dois sauter sur un terrain près de Cluny ; mon radio sera Marin, radio déjà de Nicolas et qui pour le moment tient la région en main en attendant mon arrivée. J'apprends l'histoire de ma vie, celle de mon père, de ma mère et de mes grands-parents : des dates, des villes, des professions – l'histoire du régiment français avec lequel j'ai fait mon service militaire et la guerre de 1939 – 1940, encore des dates, des villes, des grades. J'apprends mes codes pour le cas où le contact par radio étant coupé, je devrais écrire par l'Espagne, la Suisse ou le Portugal des poésies cette fois-ci, des chiffres, des renseignements que j'avais demandés il y a trois semaines ; je ne sais plus ce que j'apprends.

Tout à coup changement de programme ; je ne saute plus à Cluny mais du côté d'Angers ; Marchand et Robert Benoit sautent avec moi. Ils sont revenus à Londres ce matin : nous partons dès que le temps le permettra.

« Viens Arthur, puisque Marchand est ton vrai nom, et qu'il ne faut pas l'employer, sortons de cette maison de fous où dès que nous apparaissions des centaines de personnes nous sautent dessus, nous murmurent quelques mots à l'oreille, font passer un bout de papier devant nos yeux, tous à la fois, tous à la fois et où j'ai l'impression d'être la pierre qui a été jetée dans la fourmilière : sortons nous changer les idées, allons faire le tour de notre vie à Oddemino's chez Céleste, chez Paul ; téléphonons au bureau : « Rien pour ce soir » retournons chez Paul, nous avons de l'argent, le whisky nous réchauffe et nous égaie l'esprit. Qu'il est agréable de regarder ces femmes et de les entendre rire. Puisqu'il est onze heures et que tout ferme prenons le métro, allons dormir jusqu'à demain, nous avons trop bu.

« Ça ne plaît pas à ce colonel la façon dont je blague, ces filles ? Je m'en fous. Il veut me faire passer en conseil de guerre ? Je m'en contrefous. Ne rions plus : s'il dit qu'il va me faire fusiller je vais attraper une crampe d'estomac. Tiens, il descend à cette station, il a compris ou bien il va se jeter à la rivière : je m'en fous il nous a bien fait rigoler ».

Mal de tête ce matin. Il fait beau dehors. Je vais au bureau faire ma valise : une seule valise et pas grand-chose dedans puisqu'il vaut mieux que je ne traverse pas la France avec deux valises aussi pleines de choses compromettantes que les deux que j'ai déjà préparées. On me promet de m'envoyer ces deux-là avec le premier parachutage qui aura lieu pour moi. J'insiste là-dessus car tous ces trésors : cigarettes, savon, chocolat, habillement me manqueront là-bas.

C'est tout pour ce matin, on veut plus nous voir avant six heures ce soir. Eh bien, nous allons finir, Arthur et moi, de dépenser l'argent anglais qui nous reste.

Un bon dîner, une bouteille de vin chacun. A nouveau chez Paul tout l'après-midi et toute la nervosité que nous pouvions avoir a disparu presque.

A six heures nous sommes de retour au bureau : c'est pour ce soir décidément.

« Revenez à 9 heures ; on vous donnera tous les détails qu'il vous manque, tout ce que vous avez besoin. »

« Mais nous n'avons plus un penny. »

Nous repartons avec deux livres chacun, nous soupçons, buvons un peu, mais l'entrain n'y est plus : nous avons d'autres soucis dans la tête. Où allons-nous descendre exactement ? Je ne connais pas encore mes contacts pour entrer en contact avec Marin le radio.

A neuf heures nous sommes de retour. Tout le grand Etat-major est là au complet dans ma petite pièce enfumée au centre de laquelle se trouve une grande table surchargée.

« Voici vos contacts : apprenez les noms et adresses par cœur :

« Bernard, 19 rue Clémenceau à Lyon

« Rousseau, horloger, 16 rue de la République à Lyon

« Delorme, 22 rue de la barre à Mâcon

« Boitel, 43 rue Louché à Lyon

Voici le mot de passe : l'hiver est en avance cette année.

« Voici l'argent : 50.000 francs dans une ceinture qu'il faut se mettre autour de la taille sous la chemise.

« Voici des rations de fer, dans la poche. Des pilules bleues pour vous tenir éveillé, des blanches pour vous faire dormir.

« Voici un revolver, des chargeurs, un couteau, une liste micrographiée de vos messages de parachutages, voici une flasque de rhum, une boussole ».

Le colonel s'avance : « voici un porte-mine en or, cadeau de la maison ».

Pressons-nous : la voiture vient d'arriver, partons pour l'aérodrome. Ma tête tourne. Je crois avoir tout compris, tout entendu, tout fourré dans mes poches.

Descendons : je distingue dans le black-out une grande voiture américaine, une fille au volant. Nous démarrons dans la nuit. Le moteur est silencieux et nous ne disons rien. De quel côté allons-nous ?

Des visages, des signaux verts, rouges, jaunes. Je me répète : « Rousseau horloger rue de la république à Lyon, Delorme rue de barre à Mâcon - Boitel rue Louché à Lyon...un autre...encore un autre...pastilles blanches pour dormir, bleues pour le contraire ; les grosses pour mourir. »

Les phares qui dans la nuit s'allument et s'éteignent, les flèches indicatrices qui de chaque côté de la voiture font ce bruit lorsque nous tournons ; ces silences entre temps. Une barrière, un soldat, un arrêt ; la barrière s'ouvre, nous repartons. On entend le bruit des moteurs d'avion. Il fait toujours aussi noir : la lune ne se lèvera que dans une heure. L'auto cahote, s'arrête. Une petite maison en bois, une petite pièce avec quelques chaises, un feu qui s'éteint.

« Sortez tout de vos poches, mettez vos papiers anglais, tout ce que vous ne devez pas emporter dans cette enveloppe, voici vos papiers français. »

On nous fouille, un billet de métro de Londres.

Nous remplissons à nouveau nos poches. Une veste de parachutiste chacun – courroie par ci, courroie par là et nous voilà courbés comme des vieux. Une petite bêche chacun, accrochée au côté.

Voici Dupont et un mauricien qui arrivent tout harnachés eux aussi. « Mon vieux c'est la quatrième nuit de suite que nous essayons, mais nous avons déniché le Mess de la R.A.F pas loin d'ici. Nous n'avons pas le temps d'y aller maintenant. Quelqu'un nous montre un coin d'une carte Michelin. »

« Vous tombez là à cet endroit marqué au crayon rouge ». Je vois deux ou trois noms de villages qui m'échappent, Angers en grosse lettres.

« Allez, en route. » Nous quittons la lumière, éteignons notre dernière cigarette, avançons pliés en deux. La forme d'un avion, un Halifax je crois. On nous pousse pour monter la courte échelle.

« Bonne merde. Bonne merde. » Nous nous asseyons dans l'ombre ; la porte est fermée, nous roulons, cahotant, arrêtés à nouveau les moteurs frémissent et l'avion tremble dans tout ce qu'il contient ; dans une brusque secousse nous voilà repartis, nous avons décollé, nous sentons que s'ébauche un long virage.

Une lumière bleue à l'avant : c'est le poste d'équipage, des bruits de voix, de lents mouvements ; le mitrailleur arrière enjambant, titubant sur nos formes couchées et les paquets, gagne sa place en nous lançant une blague ; un autre s'installe au-dessus de nous dans la coupole : son ombre est encadrée par un ciel clair, des étoiles, des nuages qui courent. Recroquevillés par les courroies calées entre les valises, le dos appuyé sur le parachute, sans pouvoir distinguer si nos jambes pressent sur le plancher, d'autres jambes ou quoi, trop occupés par nos propres pensées pour parler entre nous, nous regardons le bout du ciel qui nous échoie, cherchant à nous remémorer, à retrouver tous ces noms, ces adresses, ces chiffres, ces renseignements qui nous ont été si hâtivement jetés à la tête.

« Rousseau horloger avenue de la république Lyon

« Delorme à Mâcon rue de la Barre

« Pastilles bleues pour se tenir éveillé,

« Blanches pour dormir

« Boitel rue Louché Lyon

Il m'en manque toujours un.

« Angers...Angers... »

Les mitrailleurs essaient leurs armes et de sourdes explosions s'enfoncent dans la nuit.

Surtout ne pas parler anglais : il faudra penser chaque mot avant de le jeter, parler lentement, posément.

Le dispatcheur par-dessus, le grondement des moteurs nous crie qu'il y a des nuages sur Angers : sautera-t-on ?

Pourvu qu'on saute : si de sauter nous trouble comme lorsque enfant il fallait aller au dentiste, combien est plus pénible cette préparation, cette tension, cette longue attente qui nous amène au bord du trou.

J'essaie de m'assurer de mon revolver mais entre ma main et ma jambe il y a tant d'obstacles que j'en abandonne vite l'idée. La poche à mon côté doit être incrustée dans ma chair.

Pilules bleues, pilules blanches...

Delorme, Boitel, Rousseau...

Sautera-t-on ?

Il fait chaud dans notre attirail et il faut sans cesse bouger, ne serait-ce que d'un centimètre d'un côté ou de l'autre pour essayer d'arrêter les crampes que je sens gagner mon corps. Les chiffres de ma montre qui étincelle dans le noir montrent qu'il y a deux heures maintenant que nous sommes en route : nous devons être sur la France ; pourtant le bouleversement qui devrait marquer le passage de la côte ne s'est pas produit.

Je vais tout froisser mon beau costume bleu.

Le mitrailleur tourne sur son siège et nous sentons qu'il est notre garde contre l'ennemi, incapables que nous sommes actuellement ne serait-ce que de nous soulever.

On devrait approcher.

Voilà le dispatcheur qui nous crie, nous pousse, nous déplace.

« Vous n°1 ici, n°2 là, n°3 là-bas. »

Comme de lourds pachydermes nous nous déplaçons en silence, nous accrochant à tous les angles.

Il accroche derrière notre dos la « static line » qui joint notre parachute à l'avion.

« Vérifiez l'attache ». Nos mains suivent la corde jusqu'au métal. Il ouvre les deux battants en bois qui couvraient le trou : de l'air frais nous fait frissonner.

Cinq minutes, dix minutes, une demi-heure. La petite lumière rouge s'allume au-dessus de nos têtes :

« Action station »

Assis au bord du trou, les pieds dans le vide, les yeux fixés sur l'autre lumière, nous attendons.

« Running in. »

« Go... »

Du vent, du vent...et quand j'ouvre les yeux, des champs, baignés de lune, de grandes bordures d'arbres, une lumière qui s'éternise... Vais-je de l'avant ou bien à l'arrière ?... Le sol, la figure dans l'herbe, le parachute gonflé par le vent devant moi ; tournons vite contre le vent pour que le parachute s'affaisse, des gens qui courent autour de moi et me parlent : encore assourdi par le bruit de l'avion je ne les entends pas : enfin, s'ils me parlent c'est que tout va bien. Remettons le colt dans la poche, plions le parachute, ouvrons les oreilles. Voilà Arthur, voilà Benoit, un deux, trois, quatre autres. On me donne une valise, ils partent en file indienne, je suis.

Plus de lune : on saute une haie ; que cette valise est lourde, le parachute encombrant pour changer de main : on marche, il commence à pleuvoir.

Nous montons maintenant dans des terres labourées où nos pieds aspirent à chaque pas : mon pauvre costume bleu.

Toutes les minutes il me faut m'arrêter poser la valise, repartir. Une demi-heure, une heure peut-être. Chaque fois que quelqu'un trébuche quelqu'un fait « chut ». Cette valise, cette valise ; je voudrais m'arrêter là, dormir. Nous montons toujours, accrochant les sillons, arrachant nos pieds de l'argile, je ne sens plus ni mes bras, ni mes mains.

Un chemin montant, rocailleux maintenant : il pleut toujours.

Enfin ceux de tête s'arrêtent : je me laisse tomber par terre.

Au bout d'un moment j'arrive à sortir ma gourde, une cigarette aussi puisque les autres fument.

Quelqu'un s'approche de moi :

« Il faut creuser un trou et enterrer parachute, combinaison, pelle. »

Machinalement je me lève, entre dans le taillis : il fait encore plus noir et plus mouillé.

Creusons : c'est mou...creusons, creusons, sous la pluie qui tombe toujours à travers les branches : le parachute, la combinaison la pelle...remplissons le trou avec les mains, tassons avec les pieds, des feuilles par-dessus, comme on me l'a appris quelque part il y a un siècle.

On vient me chercher. Trois vélos et un tandem sont couchés au milieu du sentier ; on me désigne un vélo : il faut attacher la valise sur le guidon. Tiens, voilà la mienne, prenons-la... Arthur, où est Arthur ? C'est lui qui grogne devant moi.

Deux silhouettes partent à pied par un sentier : en route nous aussi par un autre côté.

Le chemin est en paliers à travers bois, vient une descente, un virage : Arthur rentre dans la haie, sa bicyclette n'a pas de freins. Tout de même, il y a de l'abus. Je prends la sienne, lui donne la mienne. Nous repartons, je freine dans les cailloux avec mes pieds : mes beaux souliers neufs. La lune a un moment percé les nuages : on voit de maigres arbres, des clairières, ce chemin rocailleux, où allons-nous ? Jusqu'à quand ? Enfin nous débouchons sur une route goudronnée, ceux d'en tête s'arrêtent : « passez devant, on vous suit ».

Hébétés, nous repartons Arthur et moi, il pleut à nouveau, il fait noir ; la route, des haies de chaque côté, du plat, des montées, des descentes. Je roule dans le ruisseau pour aller moins vite et traîne mes pieds par terre pour freiner. Un cycliste me rejoint : « vous ne pouvez pas rouler au milieu de la route ? Vous usez les pneus sur les cailloux ».

Nous roulons toujours sous la pluie. La nuit peu à peu devient moins sombre. Une forme au milieu de la route, mon cœur s'arrête, Allemand ? La forme m'a croisé : ce devait être un autre cycliste. Nous traversons un village, des lumières, des maisons qui s'éveillent : roulons, roulons. Si l'on m'arrête je dirai que je vais chercher du ravitaillement, voir un parent...mais je ne sais pas où je suis...roulons, roulons sous la pluie...la fatigue...pas de freins...

Il fait jour : les couleurs seules ont changé ; les haies, la route, les arbres sont toujours là ; un autre village, un panneau réclame : « un berger », un nom sur une plaque indicatrice qui finit par « ...feux », un pont de pierre, une petite rivière, des poteaux, une gare au bout d'une petite place entourée d'arbres.

Un cycliste me dépasse : un béret basque, une figure jeune, un imperméable bleu.

« Laissez les bicyclettes sur la droite je m'en occupe, ne nous parlons pas dans la gare. »

« Mais où va-t-on ? Pour où faut-il prendre le billet ? »

« Ne posez pas tant de questions, vous allez nous faire remarquer. »

Je m'arrête, pose le vélo contre une barrière ; j'entends Arthur grogner derrière moi : où a-t-il, lui, trouvé la force pour arriver jusqu'ici ?

Mes souliers ne sont qu'un bloc de boue – la boue me couvre jusqu'aux genoux.

Je pense qu'il vaut mieux prendre le billet jusqu'à Paris. Combien cela va-t-il coûter ? 50 francs ? 500 francs ?

Parler français, il faut parler français : un billet pour Paris, un billet pour Paris je me répète à mi-voix en marchant, « un billet pour Paris » essayant de me rendre compte si c'est en français que je parle ou en anglais.

Dans la gare, des personnes sont là qui me regardent m'avancer, le guichet ; « un billet pour Paris, troisième ».

Je tends un billet de 1000 francs : j'ai dû parler français ; j'empoche la monnaie et le billet et sors sur le quai. Je sors une cigarette pour me donner une contenance. Voici Arthur et Benoit, un autre boueux s'occupe des bicyclettes : c'est celui au béret basque.

Il ne pleut plus ; une buée monte du sol. Voilà le train, un wagon sans couloir. Je suis seul dans mon compartiment. Il doit falloir changer quelque part. Il faudra que je guette les autres aux arrêts.

Enfin, pouvoir m'asseoir, étendre mes jambes sur la banquette d'en face, finir mon rhum, fumer.

Un arrêt, deux, trois, dix arrêts : des gens montent et descendent ; de petites gares grises et froides, des champs tout autour, ces mêmes haies, ces bosquets et perdus dans la verdure des villages aux toits de tuiles rouges.

Une gare plus importante cette fois-ci, les autres sont descendus : un quai, un nom : La flèche ; un écriteau : Paris 9 heures 30 express Quai n°2 dans une demi-heure. Arthur reste sur le quai et marche de long en large. Les trois autres ont disparu.

En vert, des soldats allemands sont assis sur un banc et plus loin leur plaque autour du cou, la feldgendarmerie ? Un interminable train de marchandises passe, la boîte d'essieu d'un des wagons est en feu, sabotage ?

Je n'ose pas me regarder, Arthur qui me croise de temps en temps est si sale, si crotté. Un officier allemand passe, ses bottes étincelantes. Voilà Benoit et les deux autres qui reviennent. Ils ont dû se changer, se raser, ils ne portent aucune trace de cette nuit.

Notre train arrive : dès le départ je cours à la toilette où j'essaie de me faire paraître moins sale : je n'ai rien pris pour me changer et cette boue ne disparaît pas. Je me lave la figure et les mains, me coiffe : ce que montre la glace ne paraît pas trop mal.

Cigarette après cigarette, des gares, des réclames, des noms, des affiches, des bruits que je ne reconnais pas ; des gens qui parlent, des paroles que je ne saisis pas.

Tout mon corps me fait mal, j'ai sommeil : je me promène dans le couloir pour ne pas dormir.

Paris, Paris, la Tour Eiffel, Gare Saint Lazare. Des gendarmes à la sortie font ouvrir les valises : je passe. Il faut que j'aille là-bas au plus vite, que j'y puisse trouver des amis, me laver, me coucher, dormir.

Arthur vient derrière moi et me prend par le bras ; que cela fait du bien.

« Viens, je vais t'emmener manger avec moi, je connais un endroit près de la Gare de Lyon. »

Métro, couloir, cette odeur de métro de Paris que je reconnais après quatre années.

Dubo, Dubon, Dubonnet – Porte des Lilas, Concorde, Etoile, 1ere classe, 2eme classe, un soldat allemand qu'on bouscule contre moi. Valises à la consigne et à cent mètres de la gare une devanture rouge « la Bouillabaisse », un restaurant. Sciure par terre, un comptoir, des bouteilles aux noms que je ne connais pas, de petites tables aux nappes blanches.

Arthur murmure dans l'oreille du garçon et après un moment le voilà qui nous apporte un bifteck comme je n'y croyais plus, épais de deux centimètres, saignant, fondant dans la bouche, du pain noir, du vin rouge.

Qu'il est bon de parler avec Arthur, de l'entendre s'indigner sur la façon dont nous avons été reçus, m'expliquer comment lui reçoit les gens. Qu'il fait bon être assis, manger, boire ce vin.

Arthur m'explique que j'ai un train ce soir à 10 heures 30, comment je dois prendre mon billet, son prix etc... et qu'il doit me laisser dès que nous aurons fini mais qu'il espère me voir à Lyon la semaine prochaine.

Je reste seul. Que vais-je faire jusqu'à ce soir ? A Paris je ne connais personne : il ne faut pas aller au cinéma car la police y fait des rafles l'après-midi ; pas dans un café ni un musée pour la même raison. Je me sens encore plus sale que ce matin. Je prends le métro jusqu'à l'Etoile, je descends ; ce drapeau allemand qui flotte là me serre le cœur. Je descends les Champs Elysées, prends un autre métro rien que pour pouvoir m'asseoir sur les banquettes. Je traîne ma fatigue dans les couloirs, sur les quais ; un tour à la gare pour me changer des couloirs ; à nouveau dans le métro, assis : Bastille, Rochechouart, Opéra, Madeleine, des noms que je retrouve mais qui aujourd'hui ne m'apportent aucune joie, aucun refuge.

Huit heures. Le restaurant de midi est fermé : je ne veux pas aller ailleurs, je ne saurai pas m'y reconnaître avec ces tickets pour le pain, la viande, les matières grasses. Tant pis, je ne mangerai pas.

Le train enfin. Je me souviens qu'avant la guerre, quand je venais en France pour mes vacances et que je dormais dans le train, chaque fois qu'un contrôleur me réveillait je lui répondais en anglais. Si je dors cette nuit et qu'un allemand me réveille pour me demander mes papiers ?...

Il ne faut pas que je dorme. Il vaut mieux que je reste debout dans le couloir.

Les pilules. Les pilules qu'on m'a données à Londres. Blanches pour se tenir éveillé, non, blanches pour dormir, bleues pour se tenir éveillé. Bleues ou blanches ? Je crois bien que c'est bleu, je n'en suis pas sûr. Tant pis pas de pilules. Il faut tenir, il faut tenir.

Debout dans le couloir, le nez contre la glace, je regarde dans la nuit disparaître Paris. Ce n'est pas comme en Angleterre ici, il y a tout de même quelques lumières aux fenêtres des maisons. Les gens de chaque côté de moi somnolent sur leurs valises. Laroche.

Rousseau, horloger rue de la république à Lyon.

Boitel, rue Pouché ? Rouché ?

Voilà le contrôleur, un feldgendarme qui ne fait que passer. Ne pas dormir, ne pas dormir

Dijon.

Delorme rue de la Barre à Mâcon.

Rousseau horloger rue de la République à Lyon.

Boitel...Boitel ?... rue de...rue Pouché ? ...rue Bouché ?...

Je n'en peux plus : asseyons-nous un moment. L'obscurité, la cadence du train.

Delorme rue de la Barre.

Delorme rue de la Barre.

Delorme...Delorme...

Lyon. Lyon. J'ai dû dormir tout de même. C'est un matin terne, mouillé ; il fait froid. Valise à la consigne : que d'Allemands dans cette gare.

Rousseau horloger rue de la République. Au bout de la longue rue, voici le magasin. Fermé. La concierge de la maison en train de nettoyer le couloir me crie qu'il y a un mois qu'il n'a pas ouvert ; elle ne sait pas où il habite, moi non plus.

Boitel, rue Pouche...Pouché Ce doit être Louché. Rue Louché, oui à la Croix-Rousse. Traversons la ville. Je regarde autour de moi ces gens, ces habitudes, ces odeurs nouvelles.

Rue Louché, une petite rue à la chaussée défoncée ; le 14 une autre maison de pierre à l'escalier noir et poussiéreux ; au premier, une femme d'une quarantaine d'années qui a l'air de sortir du lit m'ouvre.

« Mme Boitel ? »

« Oui Monsieur »

« L'hiver est en avance cette année. »

« Londres m'a donné votre adresse il paraît que vous pouvez me mettre en rapport avec Marius. »

Elle m'entraîne à l'intérieur, ferme la porte au verrou.

« Ne vous a-t-on pas dit que mon mari a été arrêté, que je suis moi-même sous la surveillance de la police ? Il y a déjà près d'un mois de cela. Je suis en liberté provisoire. J'ai perdu depuis tout contact avec Marius et les amis. »

Je suis trop las pour réagir.

« Ecoutez, laissez-moi dormir un peu, me laver, nous verrons après ce que je vais faire. »

« Reposez-vous. Je connais les cafés et les restaurants qu'il fréquentait : peut-être pourrais-je les joindre. »

Je m'endors sur un lit. Quand je m'éveille vers le soir, Mme Boitel me sert une soupe au vin, un morceau de viande.

« Je suis allée dans plusieurs endroits mais ils n'y sont pas passés depuis plus d'un mois. Demain j'essaierai encore ».

Elle me raconte pourquoi son mari a été arrêté : c'est à la suite de l'histoire pour laquelle Nicolas et Arthur ont dû partir en Angleterre. Je crois comprendre que quelqu'un a voulu faire le malin, et pour un rien, pour une blague a détruit toute l'organisation. Son récit s'entremêle de noms, de lieux que je ne reconnais pas : il me semble discerner de la jalousie, du dépit ; elle raconte et je m'endors sur la table au beau milieu de son histoire.

Le lendemain de bonne heure je suis réveillé par la sonnette de la porte d'entrée ; un quart d'heure après Mme Boitel vient me dire que c'était le policier qui vient de temps en temps voir si elle est toujours là.

Ma fatigue a disparu et je commence à me rendre compte de la situation qui n'est pas brillante du tout : si tout le monde est en fuite, se cache, il y a peu de chances qu'ils retournent aux endroits où ils étaient connus. Mon seul autre contact Delorme à Mâcon doit avoir lui aussi changé d'adresse : il semble que seule la chance peut maintenant me sauver. Je ne saurai pas non plus trouver Arthur à Lyon. Et puis cette maison, sous la surveillance de

la police n'est pas pour inspirer confiance. J'entends maintenant chaque pas qui résonne dans l'escalier : chaque minute de plus ici est pour moi un danger : il me reste trois alliés encore : cette femme, mon revolver et la chance peut-être.

Mme Boitel sort pour ne rentrer qu'à la nuit. Rien, encore rien. Nous allons manger au restaurant car je veux m'habituer à me servir des tickets d'alimentation : en terminant le repas j'ai plus faim qu'avant de commencer.

Une nuit encore, une journée à attendre. S'il n'y a rien de nouveau demain, je monterai à Mâcon essayer de trouver Delorme.

Un coup de sonnette me réveille : je regarde ma montre : 9 heures déjà. Des voix dans la pièce à côté : Mme Boitel entre :

Un homme dans la nuit :

« Comment vous appelez-vous ? »

« Tiburce »

« Habillez-vous, prenez votre valise et venez avec moi. »

Je le suis dans l'escalier, dans la rue. Il ne dit rien. Mes efforts pour engager la conversation se heurtent sur ses monosyllabes.

Nous marchons rapidement dans le matin ensoleillé. Nous croisons un soldat allemand ; une petite fille – 8 à 10 ans – qui nous précède s'écrie : « Tiens, maman, un rescapé de Stalingrad. »

Une place, une porte vitrée de café, des marches qui descendent dans l'obscurité, des mains qui serrent les miennes ; une voix me dit : « viens nous allons faire un tour ».

Mon compagnon est un homme de trente-cinq ans environ, brun, au front large et aux traits fins. Nous marchons sur les quais du Rhône, sous les platanes.

« Je suis Marius me dit-il en anglais.

« Et je suis bien content de te voir. Tu nous as fait faire un drôle de mauvais sang. J'ai reçu un message de Londres il y a deux jours me disant que tu étais arrivé et nous nous demandions où tu avais bien pu passer. Ce n'est que ce matin qu'Henri a eu l'idée d'envoyer quelqu'un chez Boitel. Mais dis donc, quels contacts t'a-t-on donné ?

« Rousseau... »

« Mais il y a un mois qu'il est arrêté. »

« Delorme à Mâcon... »

« Tout de même. Je leur ai dit que c'était grillé à Mâcon, je leur ai dit aussi pour Rousseau et Boitel. Ils sont complètement fous là-haut. »

« J'avais bien un quatrième contact mais malheureusement je l'ai oublié dès que l'on me l'a donné. »

Ça ne fait rien maintenant » et commençant en français : « Dis-moi un peu comment ça va à Toulouse »

« Toulouse ? »

« Oui, c'est comme cela que nous appelons Londres ici. »

Je lui ai donné les dernières nouvelles ; il y a six mois qu'il est ici et il a bien envie de faire un tour de l'autre côté pour se reposer. Six mois ce n'est pas mal du tout, si ce n'est pas un record, étant donné qu'en Angleterre dans les écoles la vie d'un agent ici entre le moment où il arrive et celui où il s'échappe ou se fait prendre est calculé à un mois et demi.

Marius, lui me met au courant de la situation. Je dormirai ce soir chez lui : il est associé dans une affaire de fabrication de meubles et couche dans un appartement au-dessus de l'atelier. Demain, Henri m'accompagnera à Cluny. Il reste en existence deux maquis : un près de Cluny d'une trentaine de jeunes, l'autre à Saint-Gengoux d'une vingtaine : c'est tout.

Plus aucun contact du côté d'Ambérieu. Ce n'est pas exactement l'impression qu'on m'avait donnée à Londres pourtant. Des amis un peu partout en Saône et Loire : à Cluny, Charolles, Saint-Gengoux, dans les villages. Rien à Lyon, mais Lyon ne m'intéresse pas. Marius est en contact avec Londres tous les deux jours ; il a un poste émetteur à Lyon, un à Aix les bains, un à Cluny, un du côté de Saint-Etienne. La région n'a pas reçu de parachutage depuis quatre mois et avant cela deux seulement. Je n'en finis plus de le questionner. Lui, demande l'atmosphère de l'Angleterre.

Assis sur un mur de pierre au bord du Rhône, par cette matinée riante de soleil, devant la noblesse de cette ville, je commence à savoir où je suis, à m'éveiller de ce cauchemar qui durait depuis cinq jours déjà.

Nous retournons au café où je fais la connaissance d'Henri au visage si jeune dessous ses cheveux gris.

« Alors... » murmure-t-il « ce débarquement ? Est-ce vrai qu'avant la chute des feuilles... »

« Il paraît que les Allemands ont par avion lancé sur les villes des feuilles en papier rappelant ironiquement la prétendue promesse de Churchill.

« Mais non, mais non, il n'y aura pas de débarquement en France avant le printemps prochain. Avant la chute des feuilles, nous avons débarqué en Italie ».

Et de lui expliquer, à ma façon, la stratégie globale, de lui dépeindre le déploiement de forces, troupes, avions, chars, leur nombre et leur allure, qui se préparent en Angleterre. Surtout la confiance qu'ils inspirent, l'impression d'invincibilité qui anime chacun là-bas : si maintenir le moral fait partie de notre mission, je veux transmettre cette certitude de victoire dont je suis rempli.

Marius nous emmène manger dans un restaurant de marché noir : huîtres, viandes, gâteaux, fruits, vin ; un repas comme je n'en avais pas fait depuis 1939. Je vois aussi le résultat : cela fait 1500 francs pour quatre : les prix ont légèrement augmenté depuis 1939.

L'après-midi Marius m'emmène à l'atelier : une grande porte en bas à deux battants, une cour ; un long bâtiment : en bas l'usine où travaillent des femmes et quelques hommes, et au-dessus le bureau, une chambre et une salle à manger luxueusement meublées, une cuisine. On me présente à la douce et charmante Henriette : elle travaillait à la mairie de la Croix-Rousse et cachait un poste de radio dans son bureau d'où Marius émettait.

La police a découvert le poste et Henriette se cache, ne sortant plus que le soir, furtivement, rarement. Il paraît qu'elle était brune : elle se glorifie maintenant d'une magnifique chevelure rousse : il doit lui être difficile de passer inaperçue. On me présente à Julien, copropriétaire de l'usine et résistant acharné ; des cheveux blancs, un visage énergique : il a l'air de n'avoir pas peur de dire ce qu'il pense.

Nous passons l'après-midi, le soir, la plus grande partie de la nuit à bavarder, écouter, répondre aux questions. A nouveau j'apprends, j'apprends, j'écoute avidement, je sens que chaque moment qui passe je pose mes pieds plus solidement par terre, moi visiteur d'un monde inconnu.

J'apprends que les maquis dans la région sont composés de jeunes garçons qui, appelés à aller travailler en Allemagne s'y refusent, qu'ils cherchent d'abord à travailler dans les fermes et si cela est impossible campent dans les bois ou dans une maison abandonnée – que d'habitude les villages voisins se chargent de les ravitailler, qu'il faut environ 1000 francs par mois pour payer leur nourriture, leur entretien ; qu'ils manquent surtout de chaussures, de couvertures, de vêtements. Il y a une organisation française de l'A.S. pour Armée Secrète dans toute la France mais que nous travaillons avec le moins de contacts possibles avec eux pour que si les chefs et les équipes d'une organisation se faisaient prendre, ceux de l'autre seraient toujours là pour accomplir leurs missions. Il y a une troisième organisation les F.T.P., Francs-Tireurs Partisans communistes, celle-là qui travaille surtout dans les villes et avec eux les mêmes consignes que pour l'A.S. règnent.

Que dans notre organisation même, il n'y a aucun contact du moins en théorie, entre les divers circuits : question de sécurité aussi.

J'apprends qu'en France notre organisation est connue sous le nom d'I.S. pour Intelligence Service sans doute et parce que ça rime avec A.S.

En ville, il ne faut pas coucher dans les hôtels parce qu'ils sont trop surveillés par les polices française et allemande ; ni aller dans les cafés dans la matinée ou avant six heures, aux cinémas l'après-midi ou, naturellement être dehors après le couvre-feu.

Cluny, dont le nom est déjà revenu si souvent dans mes conversations avec Arthur à Londres, ce soir avec Marius et Henriette est, paraît-il une petite ville d'environ trois mille habitants, fameuse au moyen-âge dans le monde chrétien par son abbaye. Cluny, maintenant malgré le nombre de ses habitants est célèbre dans la résistance : depuis 1940 on y résiste par les tracts, les journaux clandestins, par l'esprit et les actions ; un des premiers maquis de France, celui de Cru y a été formé, un célèbre ministre d'Alger s'y est longtemps caché : si le pourcentage de ceux qui ont été en prison, je veux dire dans les camps de concentration, est un critérium, Cluny peut fièrement revendiquer la première place : si j'en crois les dires de Marius, les Clunyois passent leur temps ainsi : être arrêtés acheter les gardiens pour se faire relâcher ; camps de concentration français naturellement puisque des allemands, personne ne revient.

Enfin, il y a une résistance à Cluny, c'est surtout grâce à Jean Renaud l'entrepreneur de pompes funèbres et à Georges Malère, directeur de l'usine à gaz que je dois rencontrer demain, enfin tout à l'heure plutôt car la nuit est bien avancée lorsque nous décidons enfin de lever la séance.

Un peu avant 7 heures, je rencontre Henri qui m'attend devant la gare, il fait noir et il fait froid: voici le train, de vieux wagons sans chauffage ; assis il fait encore plus froid : voici deux heures de voyage, soixante kilomètres à battre la semelle, à essayer de me réchauffer la tête dans le col de mon imperméable ; une douzaine de gares ; « Mâcon, Mâcon » annonce une voix lugubre venant du haut-parleur. « Messieurs les voyageurs pour la direction de Cluny, Saint-Gengoux quai n°2 ». Nous changeons de train : deux autres wagons attachés derrière une antique locomotive.

Dès la sortie de Mâcon le train serpente dans une riante petite vallée ; des vignes rougies sur les collines, des maisons blanches aux toits rouges, à un détour un admirable vieux château se dresse sur un éperon, ce qui, du train, paraît être du lierre monte à l'assaut de ses murs, de ses tours. Un long tunnel et le train descend maintenant vers une autre vallée : rien que des champs, des bois, une petite rivière, plus de vigne de ce côté. Voici la gare de Cluny, voici Cluny plus loin ; de la gare on aperçoit, dominant la petite ville, les tours qui doivent être celle de l'ancienne abbaye, deux clochers. Nous traversons la petite rivière et voici l'usine à gaz où demeure George Malère ; un petit gazomètre, des tas de coke, de charbon, de bois, une odeur de goudron et de gaz ; dans le prolongement de l'usine, une petite maison avec le bureau qui est de plain-pied avec la cour : « Il n'est pas là » nous dit sa femme « mais il va revenir, nous l'attendons. »

Par la porte ouverte, je vois à travers la cuisine, la salle à manger, une vieille dame assise dans un fauteuil, tricotant, un chat, un chien : le poêle est rouge, le combustible ne doit pas manquer. Un homme petit et trapu ouvre la porte : il doit avoir de 35 à 40 ans, un béret sur la tête, des sabots aux pieds : c'est Malère. Quand Henri lui a dit qui j'étais, il me prend la main dans les siennes et son large sourire fait plisser ses petits yeux : le plaisir qu'il a de me voir se reflète sur son visage et cela me fait chaud au cœur. Je lui explique ma mission, mon voyage et quand je lui parle d'Arthur je vois combien il est aimé et estimé ici et quelle tâche difficile j'aurais à le remplacer. Jean Renaud est en voyage, il ne rentrera que ce soir. Cette après-midi on me montrera la ville et une chambre, louée par Marius dans un petit café, et où je pourrais dormir pour le moment.

Pendant que nous bavardons les deux fils de la maison arrivent pour déjeuner : un gamin d'une dizaine d'années à figure de diable et un robuste gaillard de deux ou trois ans de plus. Le repas est respectable même s'il n'atteint pas la hauteur vertigineuse du marché noir de Lyon. Dans cette région bénie, peu de choses manquent : vin du mâconnais et du beaujolais, viande du charolais, assez de pain, d'œufs et de légumes. Rien que la peine d'aller les chercher à bicyclette dans les fermes avoisinantes.

Le sucre est rare, café et chocolat inexistants mais par exemple il reste du thé du dernier parachutage. Georges Malère met dans sa tasse peu de thé et beaucoup de marc, ce qui, selon lui, est l'unique façon de boire du thé ; le marc étant, semble-t-il dans la région ce qui correspond autre part au cognac ou au calvados : c'est un liquide incolore à l'odeur désagréable et qui emporte le gosier en descendant.

Nous descendons visiter la ville : de petites rues étroites, des trottoirs sur lesquels deux personnes ne peuvent pas passer de front, un pavé inégal, de nombreux cafés ; au coin d'une rue le magasin de Jean Renaud : des crucifix et des couronnes. Nous reviendrons plus tard. Je monte dans la chambre qui, un peu plus haut m'a été adjudgée : un grand lit au monumental édredon, sur une table une cuvette et un broc à eau ; j'ouvre le placard et je trouve des

lampes de radio, des fils d'antenne, des bobines ; une antenne traverse d'ailleurs la longueur du plafond : sécurité, sécurité si Londres savait ça. L'endroit est calme et retiré : j'y dormirai peut-être tranquille.

Promenade encore, voici l'abbaye, l'importante école des Arts et Métiers, l'école pratique sur une colline ; voici la mairie qui, me dit Malère, cache un parachutage dans ses caves.

Pas d'Allemands dans les rues ; ils ne viennent pas souvent par ici, sauf en passant, allant ou venant de faire un barrage sur les routes. Ils ont pourtant une garnison à Mâcon, vingt-cinq kilomètres à l'est à Paray-le-Monial 70 kilomètres à l'ouest, et près de Saint-Gengoux à environ 30 kilomètres au nord : ils ont là un genre de camp retranché avec poste d'écoute et D.C.A. Ils ont aussi des postes d'observation sur les plus hautes montagnes environnantes.

A Cluny même, il y a les gendarmes français mais à part un adjudant un peu douteux, ce sont de braves types qui vous avertissent toujours paraît-il avant de vous embêter.

J'apprends aussi en passant que Jean Renaud et deux ou trois autres dont le nom m'échappe sont revenus il y a quelques temps d'un camp de concentration français où ils ont passé plusieurs mois, ayant été arrêtés par la police de Vichy pour « politique subversive ». Un autre clunyois est toujours là-bas car le commandant du camp, qui jusqu'à présent se contentait de vingt mille francs pour arranger les choses, truquer le dossier des prisonniers a décidé de hausser ses prix par un peu de chantage. Nous nous approchons pour voir si Jean Renaud est arrivé ; nous montons l'étroit escalier derrière le magasin ; on me présente à la famille, Mme Renaud qui semble frêle et en mauvaise santé, la grand-mère, deux petites filles et un petit garçon qui ne parle pas encore. Jean est en bas, quelqu'un va le chercher pendant que nous entrons dans la salle à manger.

A peine assis, je vois un grand bonhomme qui se précipite sur moi, me prend dans ses bras et m'embrasse.

« Un Anglais, il y a si longtemps que nous vous attendons, maintenant notre espoir prend forme. »

Il m'embrasse à nouveau et quand il me lâche je peux enfin le regarder : il est grand, au front large et aux pommettes saillantes, il est vêtu de noir et ses pantalons lui arrivent à mi mollet.

« Il faut célébrer cela, nous allons ouvrir une bouteille de mousseux ». Quand il parle il fait de grands gestes et ses bras semblent remplir toute la pièce : le voilà donc ce fameux terroriste qui fait parler de lui à 100 kilomètres à la ronde.

Attablé, je regarde le bonheur qui le remplit d'avoir un anglais chez lui : un anglais ce qui, pour lui, doit vouloir dire la possibilité de parachutages, des armes, des explosifs ; le moyen de faire quelque chose de plus, de se battre.

Nous trinquons à l'Angleterre, aux alliés, à la victoire, à la quatrième ce qui pour moi qui ne le savait pas veut dire la quatrième république, celle que l'on construira après la libération, celle que l'on prépare maintenant.

Je donne les dernières nouvelles de là-haut, j'explique mes consignes, mes plans : recevoir des armes, des munitions, des explosifs, les stocker, s'entraîner, se préparer pour le jour « J », se garder pour ce jour-là.

Ils ont pour le moment une trentaine de Stens, deux fusils mitrailleurs, quelques grenades. A Cluny, il y a une équipe d'une douzaine d'hommes pour les parachutages, au maquis de Mons vingt-cinq jeunes sous le commandement d'un lieutenant de Saint-Cyr ; pour les nourrir je crois jusqu'à présent qu'ils ont payé presque tout de leur poche.

Nous irons visiter ce maquis demain, ils m'expliquent comment ils ont commencé : trois ou quatre jeunes gens de Cluny convoqués pour aller travailler en Allemagne s'y refusèrent.

Ils allèrent trouver Jean Renaud qui connaissait une ferme abandonnée mais en bon état situé en Cru au sommet de la chaîne des montagnes qui sépare Cluny de Mâcon. Il les installa avec des couvertures et des ustensiles de cuisine qu'il récolta chez lui et chez ses amis ; un gars descendait à Cluny tous les trois jours pour chercher des provisions. Petit à petit, de quatre ils devinrent cinquante et le problème du ravitaillement devint plus difficile : la nuit les Clunyois portaient pommes de terre, vins, et viandes en voiture aussi près du camp que possible et le reste du trajet, c'est-à-dire la montée au sommet de la montagne se faisant en se chargeant tout sur le dos. Un jour, les gendarmes avertirent qu'ils savaient qu'il y avait un maquis là-haut et il a fallu déménager. Pas mal de petits gars ont pu être casés dans les fermes, le reste est maintenant à Mons.

Je demande aussi à Jean Renaud comment il est entré en relation avec Arthur.

« Quelqu'un à Lyon avait dit à Arthur de s'adresser au quincaillier, le père Renoir : on n'a jamais su pourquoi...c'est un vieux bonhomme qui a peut-être de bons sentiments mais qui n'a jamais rien fait d'actif. »

« Il fait un grand discours à Arthur contre les Allemands et à la fin lui dit de venir me trouver. Voilà Arthur qui s'amène et à mots couverts essaye de me sonder ».

« J'ai deviné où il voulait en venir et lui ai donné rendez-vous ici pour le soir, parce je voulais que les copains assistent à l'entretien ».

« Jusque-là, vois-tu, nous n'avions fait partie d'aucune organisation. Nous recevions des journaux de Lyon : Combats, Francs-Tireurs, Le coq enchaîné, nous nous occupions du maquis mais nous ne voulions pas faire de politique. Le soir nous étions quatre à attendre Georges Malère, Dubois le pharmacien que tu verras sans doute, Tatane Moreau qui tient un café en haut de la ville sur la place du champ de foire et moi.

« Arthur arrive et nous explique que son chef Nicolas est un Anglais en liaison par radio avec Londres, qu'ils reçoivent des parachutages et qu'ils veulent nous en faire avoir pour se préparer pour le jour « J ». Nous on commence à lui poser des questions chacun son tour : quelles sont vos opinions politiques ? Que pensez-vous de l'A.S. ? des F.T.P ? Et des Anglais ? Et des Américains ? Des Russes ? De De Gaulle ? De Giraud ? Et pendant deux heures cela a duré. Enfin, on a bien vu que ce qui l'intéressait c'était de se battre contre les Allemands et pas autre chose. Depuis, tu vois, il nous a fait avoir un parachutage huit tubes : seulement après celui-là qui est venu tout de suite on s'est bien dérangé vingt fois pour rien ; le message passe mais rien n'arrive.

« Ah, maintenant que je suis là ça va venir, ne vous en faites pas. »

« Te fais pas d'mouron » répond Jean Renaud « si ça ne vient pas, on te renvoie en Angleterre. »

Quelque temps après cette entrevue, ils ont mis Arthur en présence de Robin, chef de l'A.S. du département d'histoire, voir ce qui allait se passer. Robin a commencé à le prendre d'assez haut disant qu'étant chef du département il devrait avoir tout le monde sous ses ordres ; Arthur a fait mieux que de se défendre et les honneurs ont été partagés : il est admis maintenant que chacun travaille dans le même but mais par des chemins différents.

J'espère que cela va continuer ainsi.

Le soleil brille et les oiseaux chantent quand nous partons le matin suivant dans la camionnette à gazogène de l'usine à gaz. Cette vallée d'un kilomètre de large, ces montagnes qui s'élèvent doucement de chaque côté, tout ce vert, cette calme rivière, donnent une impression de paix miraculeuse : sommes-nous vraiment au cœur de la France, gémissant sous la tyrannie ennemie ?

Nous allons d'abord reconnaître les terrains de parachutage autour de Cluny. La voiture souffle en montant par la route qui mène à Charolles, la montagne à l'ouest de Cluny. Sur le plateau, nous arrivons sur le premier terrain : un grand pré traversé par une petite route qui nous facilitera le chargement des tubes. Nous redescendons dans la vallée, remontons sur la gauche à travers Massilly, le long de champs labourés ; voici Mons sur la colline. Sortant d'une maison un grand garçon en culotte de cheval et gants blancs s'avance vers nous : c'est le lieutenant Guillaume, chef du maquis. Présentations, salutations. Que fait-on quand on est en civil et qu'un militaire vous salue ? Il faudra demander à Londres : très important l'étiquette.

Les maquisards sont dans les bois abattant des arbres pour, le crois-je, les Eaux et Forêts. Je ne pourrai pas les voir ce matin mais compte revenir bientôt pour leur apprendre le maniement des armes anglaises et des explosifs.

De l'autre côté du village, sur un plateau, un peu en dessous de nous, on me montre le merveilleux terrain sur lequel je devais descendre. Il a certainement beaucoup plus d'un kilomètre de long et bien un kilomètre de large : si nous vivons jusque-là il nous sera bien utile.

Jean Renaud nous dit d'entrer dans la ferme à côté de laquelle nous nous sommes arrêtés : nous sommes chez la famille Dutrion ; le père, un décoré de guerre 1914-1918 aux cheveux blancs mais à l'allure d'un jeune homme, Mme Dutrion, le jeune fils, la charmante fille, et un petit parisien réfugié. Nous trinquons « aux Alliés à la quatrième » avec un verre de rosé ; on me présente au poulet que je devais manger la nuit de mon arrivée.

« On vous attend pour le manger, dites-nous le jour. »

Nous repartons, traversons la vallée et grimpons avec maintes hésitations du gazo la montagne de l'est. Encaissée entre deux collines, nous passons à travers Blanot et nous arrivons sur le terrain près du cimetière, où, paraît-il l'A.S. a plusieurs parachutages de cachés. Le terrain ne me plaît pas beaucoup, trop dominé qu'il est de chaque côté, mais il est enregistré, accepté à Londres et a déjà servi une fois. Cela nous fait trois terrains, trois opérations pour Cluny pour la lune d'Octobre. Nous rentrons ensuite à Cluny où cet après-midi je dois voir Jean-Louis Delorme qui s'occupe du maquis de Saint-Gengoux.

Un bruit énorme, une immense moto, une veste en cuir, c'est Jean-Louis qui arrive : il cale la moto, tape Jean sur le dos et entame d'une voix fausse, ai-je le droit de juger ? quelques

mesures du Tipperary. Il est blond et jeune et se fait précéder d'un grand nez qui écarte la foule. Puisque je lui demande il me donne quelques détails sur son petit maquis : une vingtaine d'hommes qui campent dans une cabane au milieu des bois, sous le commandement d'un adjudant, ancien adjudant de gendarmerie ; peu d'armes, peu de vêtements, mais il y a aux alentours trois terrains de parachutages merveilleux et les gars sont impatients de recevoir. Nous irons voir cela demain. Pour le ravitaillement plusieurs personnes de Saint-Gengoux s'en occupent. Drien un fermier, le chef des Eaux et Forêts, le chef de gare. Ce sympathique et effervescent Jean-Louis est rempli de projets : projet pour ajouter au confort de ses jeunes : l'armée allemande a des souliers de tout ce qu'il faut, c'est bien facile on va lui prendre, projets d'attaque sur le Creusot, la gare de Chagny, de Chalon, le poste de radar du camp allemand de Brusay et à l'entendre parler on devient certain qu'il est bien capable d'exécuter ce qu'il projette : nous le mettrons à l'œuvre plus tard.

Pour l'instant il a soif et décide que nous irons prendre l'Anis chez Dubois le pharmacien. On m'explique en chemin que ce monsieur se lève à une heure, travaille vaguement chaque après-midi et accroche toujours chaque soir quelqu'un pour discuter avec lui jusqu'à quatre ou cinq heures du matin ; de plus il s'ingénie avec de l'alcool et des graines d'anis à fabriquer un mélange « aussi bon qu'avant la guerre. »

« Allons donc voir ça. »

Monsieur Dubois pharmacien est grand et toutes ses prescriptions ne lui ont permis de conserver que quelques cheveux gris ; Mme Dubois, une forte femme à l'accent du midi : l'anis est ma fois bien agréable à prendre. Monsieur Dubois a l'air d'aimer énormément la discussion : il commence par engueuler l'Angleterre et les Anglais en mon honneur sans doute, tous les alliés ensuite parce qu'ils n'ont pas encore débarqué malgré maintes promesses, parce qu'ils n'envoient pas de parachutages.

Je me défends, je nous défends tout de suite et m'échauffe au jeu lorsque je reçois sous la table un puissant coup de pied des Pompes Funèbres qui m'avertit que ce que Dubois cherche c'est d'amorcer une belle dispute qui lui permettra d'arriver jusqu'au matin et que nous allons chez lui pour boire son anis et non pour autre chose. Sur ces belles paroles c'est lui, Jean Renaud qui s'accroche avec notre hôte et reprend l'argument ou de force je l'avais laissé tomber. Pendant ce temps George Malère écoute, sourit en dégustant son verre, Mme Dubois coud tranquillement et Jean-Louis me raconte comment il lui a fallu essayer six fois avant de pouvoir s'évader définitivement du camp allemand où il était gardé prisonnier. De temps en temps une pointe un peu trop osée du pharmacien qui espère toujours m'avoir me fait exclamer et me ramène dans la discussion : je marche à tous les coups et je m'aperçois qu'il y a beaucoup de choses qu'on a oublié de m'apprendre à Londres et notamment de rester calme lorsqu'on est attaqué par un pharmacien et son anis.

Ce matin nous sommes en route de bonne heure, nous, Jean-Louis et moi et une moto. Il fait beau, la route est droite mais je ne suis pas fier surtout à l'allure que mène Jean-Louis : sa moto n'a pas de tausade et je suis assis, posé sur un morceau de chiffon plié en quatre. Entre m'agripper à mon pilote et essayer d'éviter le plus possible le résultat des trous de la route ce n'est que par moment que je me rends compte de collines qui nous suivent de chaque côté, de la rivière et de la petite ligne de chemin de fer qui relie Cluny à Saint-Gengoux avant de repartir sur Chalon.

Un mauvais chemin bien pénible à mon anatomie et nous voici dans la forêt et arrivés à la cabane des gars ; ils ont l'air en bonne santé physiquement et moralement mais habillés de guenilles : certains n'ont même pas de souliers à se mettre, vivement que les uniformes arrivent car l'hiver va venir et ils mourront de froid si nous n'avons rien d'autre à leur donner. Ils couchent sur des paillasses par terre, la cabane est propre et bien soignée, leur nourriture abondante, une pièce de vin s'exhibe dans un coin : quelques jeunes ont passé un pistolet à leur ceinture mais ils ne possèdent pas d'autres armes ; leur chef, l'adjutant à l'air de bien les tenir en main.

Nous repartons par cet affreux chemin et continuons notre tour : un terrain de parachutage, un deuxième un troisième : deux magnifiques que je n'hésiterai pas à recommander pour du personnel, l'autre un peu moins bien.

« Jean-Louis, allons manger maintenant, cette course m'a donné faim et surtout, je ne peux plus tenir sur ta moto : j'ai les fesses en compote. »

Nous nous arrêtons chez Drieu qui a sa ferme un peu en dehors de Saint-Gengoux : tout le monde est déjà à table mais deux couverts sont vite mis et nous ne troublons le rythme que peu d'instant : Jean-Louis mange comme quatre tout en racontant des blagues aux dames de la maison.

Retour à Cluny où les amis s'aperçoivent que Londres a mis sur ma carte d'identité un timbre de 13 francs alors que c'est quinze francs qu'il faudrait. De toute façon il vaut mieux que j'ai une carte tamponnée à une mairie de la région : la mienne est d'Alès et représenterait si j'étais contrôlé ou arrêté des explications, des histoires à inventer qui peuvent être évitées car on est sûr qu'on me demandera ce que je faisais à Alès lorsque ma carte été délivrée. Jean-Louis m'en fera faire une nouvelle à Burnand, un petit hameau de six maisons près de Saint-Gengoux dont le maire est un ami de la secrétaire de mairie, sa fille. D'ailleurs si elles n'étaient pas un peu dévaluées je pourrais en avoir une de Cluny même mais il y en a déjà beaucoup en circulation. Jean Renaud les apporte à la secrétaire de mairie qui les tamponne et il y a une personne à Cluny qui imite si parfaitement et si souvent la signature du maire qu'en privé, si quelque chose peut être privé à Cluny, les amis ne l'appellent plus que Monsieur le Maire. Ainsi tous les réfractaires de la région ont été pourvus de papiers en règle. Ce soir je me coucherai tôt : cette course en moto m'a bien touché.

Demain départ pour Charolles où Jean Renaud doit m'accompagner, le tour du propriétaire continue.

Le voyage en car à Charolles qui pourtant n'est qu'à 60 kilomètres de Cluny dure toute la matinée. Le car, de temps en temps, quitte la route, s'enfonce entre les haies dans de petits chemins encaissés pour aller déposer un paysan à la porte de sa ferme, ou un paquet, lettre, journaux ou colis au croisement de deux sentiers.

Charolles, m'a-t-on dit est le centre d'une région réputée pour son élevage de bêtes à chair et bien avant d'y être arrivé j'aperçois les grandes prairies où se prélassent les bœufs blancs.

Déformation professionnelle : les prairies et en somme tous les endroits découverts sont maintenant divisés pour moi en deux classes : ceux qui peuvent servir pour des parachutages et les autres : par ici il semble que la classe numéro 1 domine : agréable vision.

Eh oui déformation professionnelle : j'ai été si bien entraîné, éduqué qu'un pont n'existe plus par lui-même, un pont c'est simplement combien d'explosifs il faudra pour le faire sauter ; une ligne de chemin de fer c'est la courbe la plus favorable à un déraillement ; une locomotive c'est si le piston est facilement accessible ou non ; une chambre je commence à comprendre c'est si elle est enregistrée à la police ou non, si j'y puis dormir tranquillement ou seulement y veiller car même dans ce pays qui paraît si merveilleusement tranquille et où l'arrivée, le passage des Allemands est annoncé par tous les échos en cœur, leur ombre ne cesse d'être là parmi nous, bien réelle, parmi nous des gens circulent nous cherchant, cherchant à deviner nos secrets et nous savons que nous ne sommes en liberté que parce que nous n'avons pas encore été reconnus ou parce que étant marqués, on n'a pas encore jugé bon de nous mettre sous clé.

Après cent méandres nous arrivons à Charolles, dominé par la plus romantique des tours dont le toit pointu s'élève au milieu d'un tapis d'arbres.

« La tour de Charles le Téméraire » m'explique Jean.

La ville a l'air plus grande que Cluny : les rues y sont plus larges, les places plus spacieuses. Nous la traversons pour trouver Pierre Clod receveur des contributions de son état.

« Il était à Cluny » raconte Jean, avant d'être transféré ici. « Je ne sais pas s'il continue mais chez nous il se promenait toujours avec un morceau d'explosif dans une poche, un détonateur dans l'autre, de la mèche lente et souvent une grenade pour compléter l'arsenal : bien qu'il boite et qu'il soit le plus vieux de nous tous il est bien aussi le plus enragé ».

« Il n'est pas là, nous dit sa femme, allez donc voir ou chez Gillot le garagiste ou chez la Triboulet ».

Nous repartons, croisons les deux petites filles et le petit garçon qui reviennent de l'école, retraversons Charolles car Gillot habite à l'autre bout de la ville. Avant d'arriver il me faut bien boire au moins cinq canons car Jean insiste pour rentrer dans chaque bistrot histoire de voir s'il n'y trouve personne qu'il connaisse. Et naturellement il connaît toujours quelqu'un.

La maison de Gillot se trouve à l'angle d'une rue et de la place du champ de Foire ; l'appartement est au premier, au-dessus du magasin : nous montons et un affreux petit chien en miniature de fox nous part entre les jambes suivi par une blonde petite fille.

« Votre mari ne serait pas là par hasard Mme Gillot ? »

« Ah non messieurs vous devriez savoir qu'il n'est jamais chez lui. Allez donc voir à l'atelier ou chez la Triboulet. » Pendant que s'échangent ces quelques mots le curieux animal bondit de la table à la chaise, se cache sous le fourneau, réapparaît en haut de l'armoire : ce chien doit avoir eu une sauterelle dans la famille.

L'atelier n'est pas loin, toujours pas de Gillot : allons donc chez la Triboulet.

C'est un petit café-restaurant situé un peu à l'écart, grouillant de monde les uns mangeant, les autres discutant ferme devant de nombreux pots de vin blanc.

Gillot est bien là : c'est un grand gaillard, beau garçon qui roule ses « r » d'une façon étonnante ; assis avec lui un très gros bonhomme au visage tout rouge Monsieur Sarrazin marchand de vin et son beau-père le mari de la Triboulet, un brave vieux sourd comme un

pot, c'est le cas de le dire. Une bouteille de blanc, deux bouteilles, trois, quatre me font faire connaissance malgré la foule et à mots à peine couverts. Jean a tenu à expliquer qui j'étais. Il est bien tard et il faudrait se décider à manger. Gillot est le volontaire qui s'aventure dans la cuisine demander à la patronne s'il lui reste quelque chose, un petit rien pour faire patienter trois estomacs jusqu'au soir. Nous l'entendons se faire engueuler de belle façon, c'est trop tard paraît-il et il ne reste plus rien, plus une miette et c'est la patronne elle-même qui entre dans la salle pour nous maudire à notre tour d'avoir l'audace de demander à manger à une telle heure. D'où je suis aussi elle a l'air d'être grande comme une armoire et bien aussi large et je ne me sens pas très fier d'être d'abord l'objet de son courroux et de me faire autant remarquer ensuite mais les clients doivent être habitués car ils ne tournent même pas la tête.

Enfin, comme elle a malgré tout bon cœur elle veut bien quand même nous faire manger un petit morceau, un rien n'est-ce pas puisqu'il ne lui reste rien et elle en arrive même à s'excuser de ne pouvoir faire mieux : un peu de jambon et de saucisson, du poisson, un peu de viande avec quelques légumes, du fromage, le rien copieusement arrosé du vin rosé de la maison. Je me demande ce que le menu doit être quand on avertit à l'avance.

L'après-midi, Gillot nous emmène voir les terrains de parachutage : il a une magnifique Citroën à Gazogène qui toussote bien un peu, beaucoup, mais qui roule quand même sagement dans les montées, follement dans les descentes. Le premier terrain au sud de la ville, un immense pâturage, est idéal, le deuxième situé au nord. Celui-là n'est pas mal non plus ; Gillot entre dans la cour de la ferme qui l'adjoint car les fermiers propriétaires du champ hébergent depuis deux mois un aviateur américain que je veux, après vérification de son identité, essayer de faire passer en Espagne. Je ne sais pas encore comment je m'y prendrai mais j'espère contacter le service qui s'occupe de ce travail-là : l'agence Cook comme il est surnommé parmi nous.

Dédé le fermier est un petit homme bien sympathique au crâne complètement chauve quoiqu'il ne semble pas avoir dépassé la trentaine, voici sa mère, sa sœur et un petit réfugié de Rouen. Dédé est allé chercher l'Américain dans la grange sous la paille où il est allé se cacher lorsqu'il nous a vu arriver : c'est un immense gaillard qui doit avoir plus de deux mètres de haut, les pantalons civils que l'on lui a donnés lui arrivent juste au-dessous des genoux, les manches de sa veste aux coudes ; je me méfie de lui et il se méfie de moi. Moi parce que les Allemands perdent ainsi des gens à eux dans la nature pour pouvoir découvrir la ligne qui emmène les aviateurs sur l'Espagne et faire ensuite fusiller les gens qui les ont hébergés - lui parce qu'il doit se méfier de tout le monde. Il a appris depuis son arrivée quelques mots de français mais son vocabulaire est limité – je m'aperçois que cela lui fait plaisir malgré tout de parler anglais ; je note les renseignements qu'il me donne, son nom, son numéro, son escadre, son adresse en Angleterre et en Amérique : je les enverrai à Londres avec son signalement ; suivant la réponse de là-haut nous aviserons.

Nous retournons à Charolles où nous avons promis d'aller rendre visite à Sarrazin : le gros bonhomme à la figure rouge que j'ai rencontré à midi. Il habite dans une jolie petite maison accrochée au pied de l'hôpital de la ville et juste en face de la si romantique tour qui s'est emparée de son imagination ; l'ameublement si moderne contraste avec ce que j'ai vu jusqu'à présent dans la région, les parquets si soigneusement cirés que je me sens rempli de honte de me présenter avec des souliers aussi crottés que les miens ; Mme Sarrazin, à côté de son mari semble encore plus petite et élégante – exactement le même chien que j'ai

rencontré ce matin chez Gillot tourbillonne autour de nous, ça doit être une maladie du pays. Il y a aussi un petit gendarme qui fait partie de la bande car ici comme à Cluny, les gendarmes sont des braves gens.

Malgré la chaleur, leur accueil et leur insistance pour que je passe à Charolles au moins la nuit, je n'oublie pas que je dois rentrer ce soir à Cluny pour pouvoir descendre demain à Lyon : Gillot et son gazo veulent bien m'accompagner.

A Cluny je trouve Jean-Louis qui m'a apporté ma nouvelle carte d'identité à laquelle il a joint une carte d'alimentation.

Mon nouveau nom est Lucien Vernanchet né à Burnand le vingt-neuf Aout 1910 puisque je me suis vieilli de cinq ans sur l'avis de Londres. J'ai donc maintenant au moins une carte en règle, ce n'est pas grand-chose comme papier d'identité et jusqu'à demain je n'ai vraiment pas le temps de m'inventer une nouvelle histoire : si jamais je suis arrêté demain et subis un interrogatoire je ne tiendrais pas dix minutes. Tant pis il faut que je trouve Marius demain pour qu'il envoie à Londres avant la lune d'octobre mes terrains et mes messages : une fois cela fait nous penserons à compléter mon identité.

Réveil à cinq heures dans ma chambre si froide : je ne me raserai pas avec cette eau glacée et je me cherche des excuses en m'habillant : « c'est compliqué : ici dans la campagne à part le dimanche : il vaut mieux être mal rasé, cela fait bien dans le paysage. A Lyon il faut par contre être bien rasé, avoir l'air propre : on passe ainsi mieux inaperçu ».

Il faudra de toute façon que je veille à mon déguisement que j'ai l'air d'un paysan à la campagne et d'un citadin à la ville ; il faudra essayer d'abord d'élargir ma garde-robe bien que j'attende mes valises avec le premier parachutage d'octobre ; pour le moment je n'ai toujours que mon pauvre costume bleu qui commence à pâlir.

Il fait nuit dehors et froid : je m'arrête en passant à l'usine à gaz où Madame Malère déjà levée me fait avaler une tasse de café noir, c'est évidemment du café national glands ou orge mais c'est chaud, bien sucré cela réchauffe surtout accompagné d'une copieuse ration de marc.

Les wagons sont chauffés jusqu'à Mâcon et pas trop inconfortables. « Mâcon, Mâcon » annonce la voix lugubre du haut-parleur ; il faut descendre et attendre le train qui me mènera à Lyon ; le jour commence à se lever et il fait encore plus froid qu'en partant tout à l'heure dans les courants d'air de cette gare. J'entre au buffet pour me réchauffer : ils servent du café et du viandox, essayons le café : c'est bien noir mais quel goût affreux, ce n'est pas sucré. Mon voisin se sert une rasade d'une bouteille contenant un liquide incolore placée au milieu de la table : « vous voudriez bien me passer la bouteille de marc s'il vous plait » il grogne sourdement et me la tend ; je me verse une bonne portion et je goûte : c'est de la saccharine. J'avale en vitesse le contenu de ma tasse et me sauve sur le quai en me mordant les lèvres : heureusement que mon train arrive à ce moment : ces vieux wagons sont glacés mais la gaffe que je viens de faire me tient chaud pendant un bon moment. Entre Mâcon et un peu avant d'arriver à Lyon le train roule au milieu de la large plaine de la Saône : à gauche la rivière et au-delà l'étendue de la Bresse, à droite de la route, la grande route qui venant de Marseille monte sur Chalon. Dijon Paris d'un côté et Belfort et l'Allemagne de l'autre, dans la distance les collines de Beaujolais : cela ne sera pas facile d'attaquer ni la route ni la voie par

ici ; il faudra aller explorer plus haut entre Mâcon et Chalon pour voir si le terrain favorise l'attaque ou la défense.

Je trouve Marius chez Julien au-dessus de l'usine : il n'a pas de message bien important pour moi ; par contre j'ai beaucoup de travail pour lui : j'ai bien essayé que mon message soit aussi concis que possible car sa vie est en danger chaque seconde qu'il envoie, surtout à Lyon où les Allemands ont une organisation extrêmement perfectionnée pour repérer les postes émetteurs : malgré mes efforts j'en ai encore pour cinq cents mots car il me faut donner huit terrains avec leurs coordonnées et leurs messages ; il me faut insister aussi pour recevoir d'abord et surtout, des habillements, des souliers, des couvertures.

Marius m'annonce qu'étant donné le petit nombre actuel de radios en vie et formés il faut qu'il envoie en plus des miens les messages de l'agence Cook à Lyon et d'un troisième circuit. Londres ne m'avait pas soufflé mot de cela : ayant trois fois le nombre de messages à envoyer le danger pour Marius sera trois fois plus grand ; de plus il va falloir que je perde mon temps à courir après lui puisqu'il ne peut pas venir en Saône et Loire devant se trouver en un point central entre les trois circuits ; où que je sois tous les deux jours il faudra que je descende à Lyon car si un courrier serait capable de transmettre à Marius mes messages il ne pourrait pas répondre immédiatement à des questions urgentes de Londres ou changer à l'improviste les messages qu'il apporterait : tout cela ne va pas faciliter les choses.

Je vois Henri au Caveau, ce café où j'ai rencontré la bande pour la première fois : je lui demande d'aller prospecter pour la région d'Ambérieu, d'essayer de trouver des contacts par là-bas : nous partons de zéro dans ce secteur et le premier pas va être difficile. Je lui demande de me trouver à Lyon une chambre ou un appartement pour le moment je ne possède que le canapé de l'usine : si confortable, si prudent.

Marius travaille cet après-midi dans l'appartement d'Henri rien à signaler : en une demi-heure il a fini d'envoyer et de recevoir ; c'est beaucoup plus long par exemple de décoder des messages qu'il a reçus, rien de sensationnel pour moi ; Londres demande mes terrains et ils ont été envoyés. Comme je n'ai plus rien à faire par ici je repartirai demain matin pour Cluny.

C'est aujourd'hui le premier soir de la nouvelle lune et avec un peu de veine nous pourrions avoir un parachutage ce soir : cela ferait bien pour célébrer mon arrivée et pour encourager ces gens qui attendent depuis si longtemps.

Je ne suis en France que depuis une quinzaine de jours mais déjà je commence à m'installer : mes papiers d'identité ne valent toujours pas chers mais nous croyons avoir trouvé un moyen d'arranger cela : de Charolles on nous a dit que le greffier du tribunal de la ville à l'intention de ressusciter des morts en notre honneur ce qui nous donnera une vraie identité avec extrait de naissance casier judiciaire et tout et tout. J'ai décidé que chaque membre des équipes un peu connu aurait lui aussi un jeu de faux papiers pour le cas où il deviendrait activement recherché sous son vrai nom.

J'ai maintenant une chambre à Cluny où je peux dormir tranquille : seul Malère sait qu'elle se trouve en face de chez lui dans la maison d'une vieille dame qui habite seule, sort peu et ne bavarde pas : pour elle d'ailleurs je suis un cousin de Georges venant de Paris pour venir passer quelques temps ici à engraisser : pas de chauffage naturellement dans la chambre ni eau courante mais j'y pourrai dormir tranquille : j'espère...

A une heure et demi nous sommes réunis à l'usine à gaz pour écouter la radio : « écoutez d'abord quelques messages personnels » ...

Il n'y en a pas beaucoup et il n'y en a pas pour nous : nous aurons peut-être plus de veine ce soir à sept heures et demi ou à neuf heures et quart. Les nouvelles de la guerre sont bonnes : en Italie nous avançons peu mais nous avançons quand même, les Russes eux avancent toujours beaucoup ; Georges change de place les petits drapeaux sur l'immense carte d'Europe qui occupe tout un côté du mur de la salle à manger.

Quelle différence je sens entre les moments que je passe ici à Cluny ou à Charolles et ceux que je passe quand je descends à Lyon. Ici on travaille, on vit, on dort sans trop d'arrière-pensées ; on espère que si un danger nous menace nous aurons le temps de le voir venir, d'en être avertis, on se promène, on est content quand il fait beau, on jouit d'un verre de vin, d'un bon repas, de la présence d'un ami.

Dès qu'on prend le train pour descendre à Lyon cela ne va plus si bien ; on commence à penser : « Si on m'arrête maintenant je raconterai que je vais à Lyon pour m'acheter un costume, non pas possible je n'ai pas de bon d'achat ; pour demander alors quelque chose à la préfecture : des engrais, des graisses peut-être ». Nous savons très bien que toutes ces histoires que nous inventons, que nous préparons plus ou moins bien servent surtout à nous donner confiance, nous tranquilliser et que sous un interrogatoire elles s'évanouiraient rapidement. Déjà à la gare de Mâcon l'atmosphère est changée chez nous les gens sont connus, catalogués, seul un étranger, et il en arrive peu, est un mystère quelqu'un de qui il faut se méfier. Ici on est seul contre une multitude d'hostiles, et à partir de Mâcon, tout le long du séjour à Lyon jusqu'au moment où le train repart de Mâcon pour Cluny on est sur ses gardes chaque seconde de chaque minute : se retourner, faire attention de n'être pas suivi, se demander si ces civils, ces policiers, cet Allemand qui s'avancent à notre rencontre ne vont pas se révéler ceux qui vous cherchent depuis toujours et qui vous trouvent enfin, ne pas être au café le matin ni l'après-midi, ne pas aller trop souvent aux mêmes endroits, ne jamais être plus de deux ou trois ensemble, avoir une histoire prête pour chaque acte de chaque jour, ne dormir que d'un œil, guetter les voix, les accents, le bruit sec du revolver qu'on arme, attendre en guettant le petit jour ce moment entre le ciel et la terre qui est l'heure favorite à laquelle ces messieurs de la Gestapo opèrent parce que c'est l'heure où las de guetter nous nous plongeons enfin dans le plus profond sommeil.

Ici, par comparaison, nous sommes en vacances et nous avons tellement confiance que nous savons que si un danger rôdait nous le sentirions dans notre chair et que nous serions ainsi avertis.

Cet après-midi, attendant sept heures et demi nous montons voir Tatane Moreau dans son café du Champ de Foire. Avec ses lunettes d'écaille, son chapeau mou minable, sa figure rouge mal rasée il semble qu'il va toujours se plaindre de quelque chose : rhumatismes ou temps qu'il fait, il est pourtant de bon conseil et amusant par des constants changements d'humeur : sa femme, elle, jeune, jolie et fine sous ses cheveux blancs, le blague, nous blague en s'occupant autour de nous.

Nous cherchons des cachettes pour les armes qui doivent être accessibles sans que cela donne l'éveil, sûres pour que quelqu'un n'y tombe pas dessus sans le faire exprès, sans humidité pour que les armes ne se rouillent pas. J'insiste sur ce dernier point, bien qu'elles nous arrivent du ciel, baignées dans une telle quantité de graisses qu'il semble impossible

que la moindre goutte d'eau pénètre jusqu'à l'acier et pourtant il est déjà arrivé qu'un parachutage entier soit détruit par la rouille. Cette graisse m'a d'ailleurs joué un mauvais tour ces jours derniers. Je suis monté à Mons pour commencer l'entraînement du maquis que j'ai d'abord formé en quatre équipes de sabotages, pour commander ces équipes j'ai choisi trois grands étudiants, deux Parisiens et un Lillois et un gars de la région plus dégourdi que les autres, je les ai chargés pour le moment d'entraîner leurs hommes et de commencer à reconnaître la voie ferrée et la route entre Mâcon et Chalon, j'ai montré la façon de se servir des explosifs, expliqué le cycle qui unit la mèche, le détonateur, le renforceur et l'explosif, nous avons fait quelques démonstrations. Nous sommes ensuite montés à une clairière pour tirer à la Sten et au Bren, les deux seules armes que nous possédions pour l'instant : tout s'est bien passé avec la Sten et chacun a tiré quelques coups. Arrivé au Bren, après un magnifique discours sur la façon de s'en servir et son entretien, j'ai voulu m'en servir, la Bren n'a rien voulu savoir, moi l'instructeur, l'envoyé spécial, me voilà confus, tournant, regardant, pensant furieusement sous les yeux de tous ces jeunes qui commençaient à s'amuser. Ce n'est qu'après une bonne demi-heure d'angoisse que j'ai songé à démonter le ressort qu'une mince couche de graisse empêchait de se détendre avec sa puissance habituelle : j'ai juré, mais un peu tard...

Sept heures et demi et rien pour nous à la radio.

Neuf heures et quart et encore rien, nous dormirons ce soir, peut être que demain...

Pendant quinze jours, trois fois par jour nous avons écouté, pendant quinze jours nous sommes restés suspendus à cet horaire et pas une fois nous avons entendu un mot, un seul qui soit pour nous. Tant pis, j'ai besoin d'argent, de mes valises, des habillements, surtout d'une preuve d'appui et de confiance ; mais si chacun a été déçu nous l'avons gardé pour nous ce qui n'a pas empêché les blagues, ni pour moi les soi-disant féroces attaques de Dubois le pharmacien.

Nous avons travaillé pourtant en dehors de cela : les deux maquis s'entraînent et se préparent, nous avons trouvé des cachettes pour quand nous en aurons besoin. Cet intervalle m'a permis surtout de commencer à connaître mes équipes : Jean Renaud par exemple, le croque-mort, Jean Renaud avec ses longues jambes et ses grands bras, qui doit être l'homme le plus connu, le plus populaire de la région ; trop connu, trop populaire car ce sera certainement lui le premier à être visé, à être frappé quand le moment viendra. Toujours en chemin il n'a pas son pareil pour galvaniser les énergies ou faire faire aux gens ce qu'ils n'ont ni l'envie ni l'intention de faire et de les voir se remuer, penser, sentir, s'exposer comme il le fait. Je me demande si moi à sa place si j'avais là près de moi une femme, des enfants, une mère, j'aurais ce sublime courage de mettre l'amour de mon pays et de ma liberté plus haut que l'amour des miens et je le regarde, lui et les autres, ceux qui depuis 1940 luttent seuls avec leur espoir dans le cœur, sans idée de gain, de politique ou d'avancement et je suis fier d'être ici et d'avoir su gagner leur confiance. Sans doute ils ont leurs défauts : l'un est trop bavard, celui-là pas assez prudent, le troisième trop entreprenant mais comparés à la foule amorphe de ceux qui critiquent mais ne font rien, ils planent eux tellement au-dessus qu'il ne reste plus de point de comparaison. Qui sont-ils ? D'où sortent-ils ? Quelqu'un en Angleterre m'avait dit que toute la résistance était faite par les ouvriers ; pour un autre la résistance c'étaient les intellectuels, les élites. En vérité la résistance ce n'est pas une classe mais un échantillon de chacune. Voici des ouvriers et voici des fermiers, voici des étudiants, des bourgeois, des commis, des nobles et chacun venu de son milieu, de ses habitudes, de

son éducation, qu'il campe dans les bois ou vive dans son château, qu'il soit sur sa locomotive ou sa charrue, pour le moment du moins, se défait de ses étiquettes et devient simplement un résistant. Ils forment un monde à part, un monde dont la vie est d'abord réglée par la lune : quinze jours de lune lorsque les parachutages arrivent ou peuvent arriver, et quinze jours sans lune, un monde d'illégalité mêlé profondément encore à la légalité, un monde avec son dieu à part et son prophète qui est la radio, un monde que l'autre monde coudoie et qu'il ne devine pas et qu'il ne comprendrait pas. Et il me vient à l'idée de ce cabaretier que je connais, un grand parleur, une grande gueule comme on dit ici. Son café est situé dans un petit village, un café comme il y en a plusieurs dans la région, dont le patron est un ami et lorsque nous rentrons chez lui si nous voyons un client que nous ne connaissons pas nous lui demandons de qui il s'agit et lui de répondre :

« Oh allez-y vous pouvez parler c'est un ami »

Ou bien

« Ma foi parlez pas trop fort pour le moment, je vais m'en débarrasser »

Ce cabaretier donc après chacune de mes visites raconte à qui veut l'entendre :

« Vous savez hier j'ai eu un anglais chez moi, même qu'il a envoyé des messages à la radio. »

Malgré cela il n'a encore jamais été inquiété, personne dans le village ne veut croire que des Anglais se promènent parmi eux en liberté. Le jour où la radio de Londres a décidé qu'il fallait en France faire la grève générale, il a fermé son café et a placé un écriteau sur la porte :

« Ici France libre on mange du saucisson » et les amis se sont régalés toute la soirée.

J'ai revu Arthur à Lyon, son secteur est autour de Saint-Etienne un des endroits les plus dangereux de France car une forte proportion de la population est affiliée au Parti Populaire Français, le parti de Doriot, jusqu'à présent aucune de nos organisations n'a pu exister plus de quelques semaines. Toujours à cause de la crise de radios, Londres en a donné un à Arthur qui travaille pour un autre circuit à Lons-le-Saulnier, cela représente, pour aller le rejoindre de Saint-Etienne, un voyage de quatre jours. Arthur a demandé de pouvoir se servir de Marius mais Londres n'a pas encore répondu.

J'ai rencontré sa femme la douce et bonne Ritou qui devient si méchante quand on l'attaque ou insulte cet insolent gros chat qui est entronné dans leur minuscule appartement, on lui pardonne d'ailleurs beaucoup car une fois au moins il a eu son utilité ; un jour Nicolas étant chez eux la police est venue pour l'arrêter : pendant que les policiers cherchaient dans une chambre, Mme Marchand a fait sortir Nicolas par la porte de la cuisine et pour camoufler le bruit elle s'est mise à appeler le chat ouvrant les portes et regardant sous les tables pendant que l'animal en question la suivait fidèlement dans ses allers et venues.

Les mêmes terrains de parachutages serviront pour la lune prochaine et encore une fois j'insiste à Londres pour qu'ils envoient des habillements, souliers, couvertures : le froid arrive et il ne faut pas que les gars en meurent dans les bois ; si rien n'arrive cette lune-ci et comme il est impossible d'acheter quoi que ce soit, il faudra cambrioler un camp de chantiers de jeunesse ou de compagnons de France, ces organisations de Vichy qui voulant imiter le scoutisme servent maintenant surtout à ravitailler le maquis en hommes et en équipements.

Marius veut retourner en Angleterre le mois prochain ; il trouve qu'après un si long séjour en France il a besoin de vacances et il veut aussi emmener Henriette avec lui car étant ici trop recherchée par la police elle est devenue un danger pour tout le monde.

Il a pris avec lui depuis quelques temps un jeune français, Maurice, un blond frisé qui a l'air d'un gentil garçon ; il lui a appris les secrets du métier et comme ce Maurice a fait la guerre 39-40 comme radio il paraît qu'il commence à travailler convenablement : il en aura besoin s'il doit prendre la responsabilité des messages de trois circuits : quatre peut-être si Arthur obtient de Londres la permission de changer de radio. Plus je vois Marius et plus je l'admire : comment se fait-il que lui qui parle si exécrablement le français ait pu d'abord se faire admettre dans le service et ensuite durer tout ce temps en France ? D'autant plus qu'il ne garde pas sa langue dans sa poche. Ce n'est pas qu'il ignore le vocabulaire ou la syntaxe, là-dessus il en sait autant que n'importe quel français, mais il n'a aucune idée des genres ; par exemple il ne veut pas croire qu'une chaise ne pouvant pas avoir d'enfant puisse être féminine ou qu'un bateau soit masculin, et qu'on l'arrête pour le corriger. « La table Marius, la table ». Le plus gracieusement du monde il vous répond :

« La table, c'est bien ce que je disais le table »

Je suis revenu en tramway l'autre soir du studio, le studio étant l'appartement de Lyon où il émet ou pianote dans notre jargon ; comme il était tard notre seul compagnon était un G.M.R...Un de ces charmants messieurs à l'imposant uniforme acheté par Vichy pour détruire le maquis : Marius emportait avec lui une oie qu'il avait l'intention d'envoyer à un ami et pendant tout le trajet qui a bien duré une demi-heure il a insisté, la nourriture étant un sujet si important de conversation, pour raconter au G.M.R où il avait acheté sa oie, combien il avait acheté sa oie, combien sa oie pesait et combien son ami serait content de le recevoir, mes essais pour borner la conversation à des sujets moins terre à terre se sont avérés totalement infructueux : le G.M.R lui une fois revenu de sa surprise a eu l'air de trouver le phénomène complètement normal, mais mes cheveux commencent à blanchir.

Grâce à Marius nous avons pu remettre en bonnes mains l'aviateur américain de Charolles et à l'heure qu'il est notre ami doit être en Espagne où peut-être même déjà en Angleterre. Grand comme il était cela n'a pas été facile de le promener jusqu'au rendez-vous sans qu'il se fasse trop remarquer et s'il est arrivé à bon port c'est que lui aussi a eu de la chance. Nous lui avons fait faire une carte d'identité suivant quoi il était sourd et muet, ce qui est assez bien porté par le temps qui court : le délicat de l'opération a été lorsque nous l'avons emmené chez le photographe à Charolles. On avait bien dit à celui-ci que notre enfant n'entendait rien mais il ne nous a pas cru ou il n'a pas fait attention et de lui dire : « tournez un peu la tête à droite, regardez vers moi, tournez le corps vers la gauche » et notre Américain qui avait appris assez de français pour comprendre ces directives d'obéir comme un agneau. Le photographe n'a pas fait de remarques - heureusement.

Un jeune Anglais ou soi-disant Anglais est entré dernièrement en contact avec Marius ; c'est la deuxième fois d'ailleurs car la première fois Londres averti avait répondu de n'avoir rien à faire avec lui. Ils ont maintenant changé d'avis là-haut mais nous conseillent de nous méfier quand même : je vais le prendre avec moi et s'il sort victorieux des pièges que je vais lui tendre, une fois entraîné il pourra m'être bien utile. Son histoire est qu'habitant Paris au commencement de la guerre et trop jeune pour s'engager il a été en 1940 emprisonné à Saint Denis d'où il a réussi à s'échapper un an après ; depuis lors il essaie de contacter la

résistance : il est actuellement dans les Alpes et viendra me rejoindre à Cluny la semaine prochaine.

Henri a contacté quelqu'un du côté d'Ambérieux il faudra que j'aille voir ça aussitôt que possible. C'est le premier jour de la lune de novembre et à nouveau chacun est à son poste guettant les ondes et le ciel.

Il n'y a rien eu à une heure et demi et notre confiance a été ébranlée. Sept heures et demi nous rassemble une autre fois. « Di di di da ici Londres écoutez d'abord quelques messages personnels... âme noire cravate blanche »

« Ça y est c'est pour nous, terrain de Donzy. Commencement de la lune il faut être tôt sur le terrain, vers dix heures »

« Jean va avertir l'équipe, rendez-vous à neuf heures et demi chez Marcel Gobet va le voir en passant, il faut être sûr que son camion est en état. Viens Georges nous allons examiner les lampes ».

Les lampes sont trois phares de vélo que Georges a branchés sur les batteries de voiture, et une lampe rouge de poche pour faire la lettre de reconnaissance qui sera N ce soir première lettre du deuxième mot du message. Celui-ci passe à nouveau à neuf heures et quart, tout va bien.

Chacun est à l'heure au rendez-vous Jean et Georges naturellement, Tatane et Dubois-Coco le boucher qui se vante de transporter à lui tout seul les deux cents kilos d'un container et qui a bien l'allure à le faire-Cugnet autre pharmacien et grand pourvoyeur de fausses cartes d'identité, cheveux coupés en brosse, visage jeune et énergique.

Le marquis qui sort d'un camp de concentration français : lui ne parle jamais beaucoup ce qui est plutôt rare dans la famille-tout son vocabulaire se compose de quelques expressions « ça va bien » « ça se fera » « t'en fait pas » son idéal est d'avoir un volant entre les mains. Marcel Gobet, petit jeune et tranquille, directeur d'une usine de briques et d'une entreprise de construction il n'a pas beaucoup de temps à lui mais quand on a besoin de lui on peut être sûr qu'il ne refusera pas son aide ou sa présence-enfin le commis de Jean enveloppé dans un grande houpelande noire.

La nuit est sans nuage, entassés dans le camion qui se fait moins prier qu'un gazogène normal doit faire, nous sommes remplis de l'espoir que nous recevrons enfin quelque chose. Une voix qu'il me semble reconnaître comme étant celle de Cugnet se fait entendre : « Regardez-moi ces pylônes électriques : moi demain soir je vais venir les faire sauter : j'en ai marre de ne rien faire : on a l'air trop couillons tout de même de parler, parler, encore parler, perdre notre temps et puis quoi qu'est-ce qu'on a comme résultat ? ces pylônes je vais les faire sauter les uns après les autres et puis je descendrai faire dérailler les trains ensuite et si vous êtes des hommes vous viendrez avec moi ».

Le camion nous amène vers Douzy par des routes secondaires, il souffle, hésite, tousse : mes compagnons sont énervés. Pour la première fois parmi eux j'élève la voix : « si tu veux faire sauter le pylône, dérailler les trains tu iras tout seul, si tu veux tuer des Allemands tu vas les tuer tout seul - les ordres que j'ai reçus veulent que nous gardions nos vies, notre liberté, notre matériel pour exécuter quand on nous en donnera le signal, les missions qui nous ont

été confiées. Vous avez accepté mon autorité vous avez en même temps accepté ces ordres ».

Seul le halètement du moteur a répondu à mes paroles je reprends :

« Avant hier j'étais à Lyon : quelqu'un ce jour-là a fait sauter des explosifs à la sortie du cinéma allemand : un kiosque à journaux a été démoli, un allemand a été blessé ; alors pour se venger ils ont arrêté vingt et un Français qui passaient par là ils les ont fusillés dans la rue et tu crois toi Cugnet en propre que la vie d'un Allemand vaut celle de vingt et un Français ! ». « Pour les pylônes et pour les trains c'est la même chose : seuls isolés sauf dans les cas exceptionnels nous ne sommes rien, c'est lorsque nous nous dresserons tous ensemble, ceux du nord et ceux du sud, ceux de l'ouest du centre et de l'est, lorsque nous frapperons ensemble que nous serons une force. Et puis merde. Moi il me faut plus de vingt Allemands avant que ce soit fini ».

Le terrain semble encore plus grand dans la nuit : le commis de Jean a apporté une gourde de vin qu'il passe à la ronde. « C'est du bon, c'est du Juliéna de chez moi ». Juliéna ? je n'en ai jamais entendu parler mais même dans mon ignorance je peux comprendre sa qualité et puis il réchauffe et calme notre impatience. Vers dix heures une demi-douzaine de paysans arrivent en sabot c'est Pierre Bouin Guegnon et leurs amis m'explique Jean, qui viennent nous donner un coup de main.

Dix heures et demi, onze heures – Georges, Coco et le marquis ont pris chacun une lampe blanche ils se sont placés en ligne contre le vent à cent mètres d'intervalle chacun. Jean a la torche rouge pour faire la lettre et se tient avec Georges ; les autres, nous nous sommes dispersés vers les bordures du terrain ; je n'entends plus que des toux et des rires étouffés, le bruit du vent à travers les feuilles la lune est là au rendez-vous pas bien fière dans son mince croissant mais elle me permet de distinguer la forme des gars qui au milieu du terrain sont à deux cents mètres de moi.

« Le voilà, le voilà » a crié quelqu'un : c'est vrai on entend un bourdonnement au loin. Le bruit grandit, grandit, c'est lui. On voit sa silhouette dans le ciel - les lampes s'allument - il passe sur nos têtes, disparaît derrière la montagne en face de moi : reviendra-t-il ? on l'entend toujours, c'est pour nous. Le bruit tourne autour de nous - le voilà qui revient, très bas cette fois ci - ça y est, juste au-dessus de ma tête, tout à coup les parachutes se sont ouverts - regardez. Regardez. La beauté de leur vol. Regardez-les glisser jusqu'à terre. Le bruit des containers qui frappe le sol chacun s'est mis à courir, la soie blanche se détache dans la nuit : dix-huit, j'en ai compté dix-huit, cela doit être le compte puisque tout le monde est d'accord, il en manque trois, des paquets sans doute plus légers, quelqu'un les découvre un peu plus loin, au travail. Marcel amène son camion - les parachutes à part - que ces containers sont lourds et difficiles à porter - c'était donc vrai : Coco s'amène avec un d'eux sur le dos - tout est chargé sans trop de désordre, déchargé à quelques kilomètre de là dans la cave d'une ferme abandonnée : il va falloir attendre le jour pour pouvoir ouvrir et faire l'inventaire - Marcel Gobet qui doit travailler tôt ce matin à Cluny, repart avec quelques gars - ceux de la Vineuse partent chacun avec un parachute sous le bras, Jean, Cugnet et moi nous allons casser la croûte chez Pierre Bouin : nous dormirons une autre fois : une bouteille de vin, du cochon salé, du fromage, du pain : nous sommes heureux, comblés et satisfaits.

Dès le petit jour nous partons pour le dépôt où aussitôt arrivés nous sautons la veste et commençons à travailler : nous détachons les quatre petites cellules qui forment chaque

container et nous cataloguons : Stens, grenades, munitions, explosifs - une cellule contient de la nourriture : boîtes de thé, sucre, café, un peu de chocolat pour les gosses : il y aura une boîte pour chacun de ceux qui ont aidé cette nuit. Pas d'argent, pas de valise, ni vêtement, ni souliers pour les gars mes deux compagnons sont radieux : il faut que je descende à Lyon voir Marius pour qu'il insiste à nouveau à Londres sur l'urgence d'habillement et d'argent. Redescendons à Cluny pour nous laver un peu : naturellement toute la ville sait ce qui est arrivé cette nuit, l'avion a tourné tout bas sur les maisons. En arrivant nous apprenons que les Allemands vont venir occuper la région : ils sont venus ce matin réquisitionner un hôtel et une partie de l'école pratique : il va falloir faire attention quand ils seront là.

Descente d'avion retour à Cluny le lendemain ; rien de nouveau ici mais Charolles a reçu hier soir un parachutage, allons voir. Voici Gillot, Pierreclocl, le gros Sarrazin : quinze tubes aussi et quatre paquets : Stens, grenades et explosifs ; cinq cent mille francs qu'ils ont trouvés par hasard car le container qui les apportait s'est ouvert en arrivant et quelqu'un heureusement a marché dans la nuit sur le paquet de billets qu'ils me remettent. Pas de valise pas d'habillement. Deux paquets n'ont pu être retrouvés hier soir malgré toutes les recherches : ils ont appris ce matin qu'un fermier les avait trouvés alors Gillot et un copain sont allés les récupérer tout à l'heure, ils s'étaient masqués la figure et le pauvre fermier épouvanté croyait qu'ils en voulaient à son argent ils ont eu les paquets et rien encore de la peur du vieux bonhomme.

Rien ce soir au message : nous dormirons dans un lit. La lune de novembre terminée. Résultat : deux parachutages, cinq cent mille francs, rien à Saint-Gengoux, pas d'habillement. Trois autres fois un de nos messages est passé deux fois pour le terrain de Blanot : le premier soir l'avion est venu mais nous a perdus car la nuit était nuageuse. Le deuxième soir nous n'avons rien vu et rien entendu : je vais faire annuler ce terrain qui est vraiment trop mal placé nous en avons d'ailleurs bien d'autres pour le remplacer. Message aussi pour un terrain de Saint-Gengoux mais là encore rien n'est apparu : ce soir-là, Jean-Louis a fait tomber un pylône électrique qui relie les postes de radar de Buxy à l'aérodrome de Chalon : cela a fait un beau feu d'artifice et paraît-il détruit d'importants appareils allemands : ainsi tout n'a pas été perdu.

Dès la lune finie je suis allé avec Henri faire un tour du côté d'Ambérieux pour connaître les contacts qu'il a faits si Ambérieux est encore dans la plaine le pays derrière la ville change complètement : de hautes montagnes avancées des Alpes se dressent précipitamment : nous avons suivi en chemin de fer la route qui va à Genève par Aix les bains : elle est située dans une étroite vallée où il y a juste la place pour une rivière, la route et la voie ferrée : un terrain admirable pour sabotage et guérillas-sur les flancs abrupts des montagnes poussent des vignes, sont calées des maisons : on se demande comment des gens peuvent vivre sur un tel angle ; après Saint Rambert en Bugey qui, je sais pourquoi maintenant, est célèbre pour son marc, nous avons grimpé la montagne pour atteindre un petit village au nom alpin : Averliaz ; les deux frères Carrelet nous attendaient : deux grands garçons blonds et trapus. Ils sont d'accord pour former une équipe et pensent n'avoir pas de peine puisque tout le monde au village est leur parent : il nous a fallu faire une désastreuse tournée des caves de ses cousins et j'ai appris depuis longtemps que refuser un verre de vin simplement ne se fait pas : désastreuse pour notre sens de gravité si essentiel dans une région comme celle-là. Au-dessus du village, la montagne est couronnée par un grand plateau sur lequel j'espère que

nous pourrons recevoir les parachutages ; le plateau est bien assez grand pour cela mais il se termine sur ses quatre côtés par des précipices impressionnants.

Henri viendra ici pendant la lune prochaine pour diriger les opérations et commencer à entraîner l'équipe dans la science des explosifs et maniement des armes : c'est un commencement.

Marius me quitte pour être prêt à partir pendant la lune de décembre : je crois comprendre qu'Henriette et lui se confient entre les mains de ceux qui nous ont reçus Arthur et moi : je leur souhaite bien du plaisir et toute la chance de l'univers ils en auront besoin. J'espère que Maurice son élève est capable de prendre sa succession : sans communication avec Londres que deviendrons nous ici ? Avant que Marius s'en aille je lui ai fait accepter par Londres pour la prochaine lune dix-huit terrains avec leurs messages : sur le nombre il en arrivera bien quelques-uns.

Les Allemands sont à Cluny en force : ils sont trois cents environ et ils ont aussi de petites garnisons dans les autres villes environnantes ils renforcent le couvre-feu : plus personne dans les rues après dix heures du soir ; ils patrouillent les routes la nuit. Ce sont des troupes de la Wehrmacht, troupes de seconde ligne qui n'ont pas l'air bien à craindre : la nuit on les entend venir de loin sur les pavés- s'il nous faut transporter du matériel nous le ferons de jour maintenant de préférence. Leur venue a troublé le cœur de Georges Malère qui est tombé follement amoureux de leurs bottes :

« Tu te rends compte mon vieux ? pour aller à la pêche avec ».

Comme il a un très petit pied il a de la peine à trouver sa pointure, alors devenu insupportable il examine avec insistance tous les messieurs en vert qu'il rencontre à la recherche de son oiseau rare.

Tom, le jeune Anglais évadé de Saint Denis est venu me rejoindre. C'est un grand garçon au nez cassé et à la mâchoire carrée : il a une tête de Parisien et dans ce pays où les blonds sont rares il fait sensation, la première chose à faire c'est qu'il s'achète un chapeau, béret, casquette ce qu'il voudra mais qu'il s'en serve sinon il va rapidement se faire repérer : déjà Coco le boucher a tenu en mon absence dimanche dernier à le faire jouer dans l'équipe de football où avant-centre, il a marqué deux buts : au physique il est impressionnant : au moral il semble un charmant garçon heureux de pouvoir enfin faire quelque chose : si son histoire d'évasion de Saint Denis est vraie il doit être intelligent et débrouillard. IL a l'air sincère : pour le moment je le forme et je le sonde.

Il commence vraiment à faire froid : ces chambres glacées, cette eau glacée qu'il faut briser avant de s'en servir, ces trains glacés deviennent de moins en moins agréables.

Les Allemands ont attaqué le maquis de l'A.S. à Beaubery près de Charolles : les maquisards encerclés leur ont tenu tête vingt-quatre heures à quarante contre plus de mille : chacun voulait voler à leur secours j'ai dû malheureusement refuser de me laisser entraîner : nous ne pourrions rien faire si ce n'est de nous perdre inutilement et attirer sur les villages des alentours de pires représailles : les Allemands peuvent pour le moment amener autant de renfort qu'il leur est nécessaire. Ils en ont tué je crois dix-sept dont le chef de l'A.S. qu'ils ont fusillé - tous les blessés ont été achevés à coup de crosse de fusil, quelques paysans ont été fusillés pour avoir aidé le maquis.

J'ai fait évacuer le maquis de Mons : le plus de jeunes possibles ont été casés dans les fermes ; quelques-uns sont partis pour Senozan, d'autres pour de l'autre côté de la Saône près de Pont de Vaux ; une équipe enfin est à Juliéna dans le Rhône : les chefs d'équipe sont partis reconnaître le terrain entre Mâcon et Chalon.

Il est évident qu'avec la présence des Allemands constamment autour de nous les chances de conflit ont énormément augmenté. Il y a toujours la tentation d'en descendre un lorsqu'on le trouve seul. En plus de cela ils font maintenant sur les routes de nombreux barrages flottants et comme il faut bien de temps en temps transporter vivres et munitions il est forcé que tôt ou tard nous leur tombions dessus : certes nous faisons beaucoup plus attention qu'avant mais il est quasi impossible d'être averti d'un barrage : il y a trois jours par exemple nous avons changé de place les armes d'une cachette qui n'était plus sûre, nous avons appris en revenant que nous étions passés à un certain croisement moins de cinq minutes après que les Allemands en partent.

Un ami d'origine polonaise du nom de Jarniak s'est lié avec quelques polonais enrôlés de force par les Allemands : par eux nous savons beaucoup de choses et s'ils sont encore ici le jour « J » ils passeront avec nous et nous aideront à capturer l'armement des autres : il court dans Cluny des rumeurs qu'une équipe, pas précisée, a l'intention de faire sauter l'hôtel Challet où sont logés les officiers : j'espère qu'il n'en sera rien car les Allemands en représailles seraient capable de brûler toute la ville. Après la bataille de Beaubery nous avons craint pour Charolles : les allemands se sont bornés pour l'instant à arrêter trois personnes : un calme inquiet y règne.

La lune de décembre nous a apporté plusieurs messages : plusieurs nuits à Cluny, à Charolles, à Saint-Gengoux et Averliaz à attendre dans le froid de la nuit le bruit que nous espérons. Ce n'est qu'en se mettant deux paires de pantalons, plusieurs vestes, plusieurs pardessus, surtout en avalant de fréquentes rasades de marc que nous arrivons à survivre ces longues nuits d'attente. Nous ne pouvons pas faire du feu car les Allemands sont trop près de nous : de onze heures du soir à quatre heures du matin nous tournons en rond pour tâcher de ne pas avoir les pieds gelés un de mes problème important malgré son apparence frivole est la question des cigarettes : je ne peux en trouver qu'au marché noir et l'opération est d'ailleurs délicate car en acheter en trop grande quantité toujours au même endroit finit par sembler louche-les amis n'en ont pas ou très peu : une nuit de parachutage il faut que j'amène cinq ou six paquets ils aident à conserver un bon moral.

Sept fois des messages sont passés : un seul parachutage est arrivé à Saint-Gengoux contenant, armes et explosifs encore une fois ni vêtement pour les gars ni les valises : si Marius est arrivé à Londres il se chargera d'expliquer nos besoins et peut-être le mois prochain ? Il doit nous avertir de son arrivée par un message de la B.B.C. mais nous n'avons rien entendu. Il me faut après chaque déception trouver une excuse nouvelle chacun a une réaction différente : Dubois par exemple me tient personnellement responsable et jure ses grands dieux qu'on ne l'y reprendra plus. Celui qui me fait le plus de peine c'est à Charolles, le gros Sarrazin qui chaque fois se martyrise à faire vingt ou trente kilomètres en bicyclette et d'avoir à supporter un tel poids la bicyclette est aussi à plaindre que lui.

Ce que je craignais est arrivé : l'équipe de Cormatin s'est énervée ils ont d'abord tué un officier allemand qui, à cheval faisait une promenade dans les bois : ils ont bien peiné pour les enterrer d'ailleurs ne se doutant pas jusqu'à présent qu'un cheval puisse représenter un

tel volume. Ils ont ensuite attaqué une voiture allemande en tuant trois : ils sont venus chercher Georges et Tom pour faire disparaître les traces : Georges s'est très bien tenu et a pu résister à la tentation de garder une paire de bottes. Malheureusement les Allemands ont trouvé près de Cormatin l'auto carbonisée et ont fait une rafle au cours de laquelle ils ont arrêtés Délorieux un des résistants et un des chefs de l'A.S. de la région : depuis ces cadavres le pays commence à sentir mauvais. Je veux essayer moi de descendre à Marseille pour le nouvel an voir ma sœur que j'ai réussi à contacter par chance. Pour Noël nous pensons faire un bon repas ici à Cluny avec les Malère, les Renaud, Tom et Jean-Louis.

Tom commence à se rendre utile bien que j'ai l'impression de passer mon temps à l'engueuler car il s'obstine à sortir sans chapeau et que j'ai peur pour lui : ce qui peut nous sauver c'est d'être quelconque, de ressembler à n'importe qui : dès que nous pouvons être nettement décrit, dès que nous devenons facilement reconnaissable par un signe quel qu'il soit, nous sommes des gens marqués ; avec sa canadienne il a vraiment une tête difficile à oublier. Hier nous sommes allés lui et moi à la Berge un petit hameau près de Douzy pour examiner une cachette d'armes. Les habitants nous ont vus arriver de loin et nous ont pris, blonds tous les deux, pour la Gestapo : ils se sont tous, ou enfuis à travers les champs ou cachés sous les lits, dans la paille : nous n'avons pu trouver personne, ni nos amis ni les amis de nos amis : notre déguisement de paysans ne doit pas être bien fameux.

Maurice a pris maintenant la place de Marius et ses débuts ne sont pas brillants : il nous donne rendez-vous à Arthur et à moi dans les endroits les plus inattendus ; au milieu d'une place au coin d'une rue et quand il pleut nous ne devons pas avoir l'air bien malin à nous promener ainsi à découvert : de plus des messages qu'il nous remet sont presque toujours incompréhensibles et on ne dirait pas que Londres le comprend beaucoup mieux.

Marius qui est descendu un jour nous voir à un moment rétablit la situation : ils ont dû la lune dernière aller trois fois sur le terrain sans que l'avion se montre : il est reparti espérant que janvier leur sera plus propice.

C'est demain Noël et nous devons ce soir passer le réveillon chez les Malère : j'apporte de Lyon une caisse d'huîtres c'est Madame Malère qui est chargée du reste du menu. Je n'arriverai jamais à m'habituer à ce voyage de Lyon à Cluny se lever à cinq heures dans la nuit et dans le froid, le train qu'on prend à six heures, encore plus glacial que la nuit, cette gare de Mâcon si antipathique et dont nous avons peur sans trop savoir pourquoi, cette tasse de soi-disant café qu'on prend au buffet et qu'on ne boit pas mais qui sert à réchauffer les doigts autour de la tasse, ce deuxième train encore plus inconfortable que le premier. Aujourd'hui il s'est chauffé petit à petit et, pendant que je dormais, toute l'eau des huîtres que j'avais placées dans le filet au-dessus de ma tête m'a coulé dessus je sens le poisson : enfin aujourd'hui, Paix sur la terre, il en faudrait plus que ça, pour abattre ma bonne humeur, l'important c'est que les huîtres n'aient pas souffert.

J'arrive à l'usine à gaz ma caisse sous le bras, une bonne nouvelle m'y attend : Maurice vient de téléphoner : il faut qu'il me voie ce soir sans faute à neuf heures à la gare de Vaise à Lyon. Merde. Merde. Adieu mon réveillon : s'il veut me voir c'est qu'il doit avoir pour moi un message urgent-s'il doit être à neuf heures à Vaisse il faut que j'y soit aussi.

Je reprends le train à trois heures, encore une fois ce voyage interminable ; j'arrive à Vaisse à huit heures et demi ; trop tard pour aller manger : attendons. Neuf heures, neuf heures et quart pas de Maurice ; le couvre-feu étant à dix heures il faudrait que je parte maintenant

pour regagner ma chambre, tant pis attendons. Quel peut donc être ce message si grave ? Est-il arrivé quelque chose à Maurice comme chaque fois que l'un de nous a plus de cinq minutes de retard à un rendez-vous, j'imagine qu'il a peut-être été arrêté, s'il a parlé ; suis-je en danger ? sont-ils en danger à Cluny ? dix heures. Trop tard pour souper, trop tard pour pouvoir aller me coucher ce réveillon je vais le passer dans la salle d'attente de la gare. Cette longue nuit s'est terminée quand même : j'ai faim, j'ai froid, je suis tout courbaturé. Joyeux Noël.

Impossible de rien manger ou de boire avant midi, tout est fermé : impossible de trouver Maurice aujourd'hui puisque je ne sais pas où il habite et que mon prochain rendez-vous avec lui est pour demain sur la place Bellecour ; impossible de rentrer à Cluny, il n'y a pas de train : Joyeux Noël.

Le Caveau est fermé mais la patronne est là et m'ouvre quand même : un verre de vin n'est pas l'idéal dans une situation pareille mais réchauffe : deux verres de vin seraient encore mieux ; Heureuse surprise : voilà Henri qui s'amène avec sa femme : Joyeux Noël. Je vais les inviter à manger avec moi au Marché Noir, ne nous refusons rien. Nous allons dans un de ces endroits où il n'y a qu'à s'asseoir où il n'y a rien à commander les garçons vous apportent tout ce qu'il y a de bon dans la maison : hors d'œuvres, poissons, viandes, légumes, fruits, gâteaux, vins choisis. Je me sens beaucoup mieux et je peux regarder autour de moi : dans cette salle, petite, passe, sans luxe, grouillante, le plus remarquable est sans doute la tête des clients : on dit et je n'ai aucune peine à le croire que seule la Gestapo et la résistance fréquentent ces endroits-là : on reconnaît aussi les têtes carrées des prussiens en civil ; à côté de nous, un Espagnol sort de sa poche pour payer, une liasse de billets de cinq mille francs qui ne doit pas contenir moins d'un million ; à l'empressement des garçons auprès des clients on peut deviner ceux qui parmi eux sont le plus à craindre.

La Gestapo, se mélange, les Allemands qui mènent le jeu, les professeurs en torture et puis les autres, les sadiques les tueurs, Allemands, Français, slaves ou Latins, ceux qui torturent et qui tuent parce qu'ils aiment cela, ceux qui torturent et qui tuent parce que cela leur rapporte ; La Gestapo donc au milieu des villes les grandes maisons réquisitionnées sont entourées de barbelés et qui sentent la mort ;

Ces maisons dont les fenêtres s'ouvrent parfois et comme la semaine dernière, près de la gare d'où tombent les corps nus, brûlés, défigurés, déchirés, des martyrs qui écrasent leurs secrets dans leur chute. Joyeux Noël. Retournons au caveau boire une liqueur : il leur reste encore du vrai Cognac d'avant-guerre.

Nous sommes à peine à table que la porte s'ouvre-trois policiers français descendent les marches. « Vos papiers messieurs s'il vous plait ».

Celui qui examine s'attarde, s'attarde...

« Qu'est-ce que vous faites aujourd'hui à Lyon ? »

« J'ai manqué mon train hier soir pour rentrer chez moi à Burnand »

« Qu'est-ce que vous étiez venu faire à Lyon ? »

« Porter une dinde à des amis pour Noël »

« Quels amis ? »

« Ce monsieur et cette dame »

« C'est tout ce que vous avez comme papier ? »

« C'est tout ce que j'ai ici »

« Veuillez venir avec nous pour que nous vérifions votre identité »

Les deux autres agents se sont approchés ils m'entourent : ils ont l'air de s'intéresser ni à Henri ni à sa femme. Nous traversons la place, le poste de police est en face : une petite salle divisée en deux par une barrière en bois. Ils me font vider les poches, examinent tout, me rendent tout sauf cinq mille francs en billet de mille. Ils me font asseoir contre le mur, sur un banc où sont déjà assis trois hommes et une femme ; les policiers bavardent un moment à voix basse puis disparaissent par le fond ; il y a une porte à ma droite, celle qui donne sur la rue ; j'étends la main ; la porte s'ouvre, allons-y, la nuit est venue, je cours sur le quai : derrière moi rien, pas un cri, pas un coup de sifflet ; je marche, je marche rapidement devant moi, machinalement j'ai remonté le col de mon imperméable : me voici au milieu des platanes qui bordent le Rhône, toujours rien derrière moi. Je gagne ma chambre : ici je suis en sécurité : seul Marius sait où elle se trouve et il est loin. Je m'assois sur le lit, j'essaie de penser mais je ne comprends rien : Joyeux Noël.

Maurice est au rendez-vous ce matin : le train qui le ramenait samedi d'Aix Les Bains a eu trois heures de retard il me donne le fameux message urgent qui m'a fait passer un si joli Noël : il doit être en anglais mais c'est à peine si je peux deviner deux ou trois mots ; il n'a aucun sens, contient beaucoup trop de X Y et Z. Il faudra qu'il redemande il n'y a rien d'autre à faire. Il m'apporte en plus quelques autres messages mais aucun d'eux n'est compréhensible : cela ne va pas du tout. Arthur n'a pas plus de veine que moi rendez-vous dans deux jours. Allons boire un vers avec Arthur : cela me fait du bien de parler avec lui ; j'aime sa façon calme et sensée de voir les choses, d'expliquer le passé, de prévoir l'avenir, il m'aide par ses conseils. Par exemple il n'a rien à dire sur mon escapade d'hier soir. Henri, lui, que nous retrouvons pour l'apéritif, pousse un soupir de soulagement en me voyant : il avait mobilisé hier soir deux ou trois inspecteurs de police pour me faire relâcher mais tout ce qu'on a pu lui dire c'est que j'avais disparu : il s'imaginait que la Gestapo m'avait enlevé.

Ces inspecteurs de police ont une bien curieuse histoire : ayant longtemps travaillé de tout cœur avec Vichy et à l'occasion des Allemands, ils ont été condamnés à mort par la résistance ; leur condamnation apparue dans les journaux clandestins et a été annoncée à la B.B.C. Voyant cela ils ont pris peur et nous ont approché racontant qu'ils avaient toujours été malgré tout avec nous et qu'ils étaient prêts à faire n'importe quoi pour prouver leur patriotisme. Nous n'avons rien promis : nous avons simplement fait passer par la BBC une phrase imaginée par eux pour leur prouver que ce qu'ils avaient dit avait été pris en compte par les « hautes autorités ». Depuis nous essayons de nous en servir sans oublier de nous en méfier grandement.

Descendant par le train pour Marseille cette nuit du 30 au 31 décembre ; je me demande ce que je vais y trouver. Cette ville et la côte jusqu'à Nice étaient avant la guerre ce que je connaissais le mieux en France : j'aimais ce ciel bleu, cette mer calme des matins d'été au-dessus de laquelle la brume se dissout lentement ; j'en aimais l'atmosphère bruyante, le calme du Vieux Port avec ses barques de pêche et le Pont Transbordeur se dressant dans la clarté du ciel ; j'aimais les Marseillais grand commerçants, bons vivants, incapables de se

gouverner proprement ; dès la sortie de la gare ; je ne peux m'empêcher de noter la différence avec Lyon ; avec ma Saône et Loire : des filles se promènent avec des soldats allemands ; ceux-ci ont l'air plus joyeux, plus heureux que chez nous : est-ce le soleil où l'hospitalité des habitantes ?

Dans la maison de chers amis d'avant-guerre j'ai la joie d'embrasser ma sœur : elle est toujours aussi jolie toujours aussi chic, elle semble toujours aussi frêle ; elle n'a perdu ni son allant ni sa joie de vivre. Elle me donne des nouvelles de ceux que nous avons connus, des endroits aimés : quelques amis demeurent, d'autres sont devenus dangereux : le ciel est toujours là mais les hôtels sont réquisitionnés les plages et les calanques par des murs de béton sans préciser ni nom ni lieu elle me donne une idée du travail dans la région ; me raconte en riant combien de fois elle a échappé de justesse à la police ou aux Allemands : elle arrive maintenant de porter un poste émetteur à Aix en Provence : j'ai l'impression qu'elle prend ou qu'on lui fait prendre des risques qui ne sont pas nécessaires mais il paraît qu'ici si on veut que les choses soient faites il faut les faire soi-même. Ici près de la côte les Allemands sont plus nombreux que chez nous plusieurs alertes ce qui fait pour recevoir les parachutages il faut aller à cent kilomètres à l'intérieur. Surtout les Allemands trouvent à Marseille un grand nombre d'auxiliaires pour dénoncer vendre les aider.

« Tu sais je regrette mais ce soir je ne peux pas rester avec toi. Nous avons reçu l'ordre d'attaquer le plus de locos possible et je dois aller à Aubagne diriger l'opération. Tu n'as pas reçu l'ordre toi ? »

« Si je l'ai reçu, je n'en sais rien : mon radio reçoit tous ses messages en japonais voilà dix jours que je n'en ai pas compris un. Comme il faut que je reparte demain, ce soir tu m'emmènes avec toi ça me fera prendre l'air »

« Si je peux voir Henri mon chef cet après-midi je lui demanderai si c'est possible : sinon tant pis pour toi : tu attendras les explosions. Viens allons manger maintenant ».

Dans les cafés, les restaurants, les Allemands, officiers et soldats, se mêlent amicalement aux civils. Je remarque que tout le monde semble fumer des cigarettes anglaises des Players.

« Oui un bateau de la croix rouge chargé de colis pour les prisonniers de guerre est arrivé hier : aujourd'hui le prix des cigarettes au marché noir est descendu de cent vingt francs à quarante. Les pauvres prisonniers fumeront ce qu'il restera ».

« Dis-moi mon petit : des gens qui te connaissaient d'avant-guerre ont dû te voir : qu'est-ce que tu faisais ici ? »

« Tiens-toi bien. Je leur racontais que vivant en Espagne je suis venue ici pour la croix rouge, m'occuper des internés civils anglais et le plus fort c'est qu'ils m'ont cru du moins je l'espère ».

Il paraît qu'à Marseille tout le monde ou presque travaille avec les Allemands ou pour les Allemands : « Qu'est-ce que tu veux mon bon, il faut bien vivre quoi »

Permission d'assister à l'opération de ce soir m'a été donnée. Nous partons tous les deux pour un long voyage en tramway : plus d'une heure pour arriver à Aubagne. Si ce n'était pour cet air de famille que nous portons tous les deux nous pourrions avoir l'air ma sœur et moi de deux amoureux allant réveiller combien de fois d'ailleurs dans le passé des gens peu

observateurs nous ont pris pour cela lorsque nous sortions ensemble pour souper ou pour danser.

Après le tramway une longue marche dans la nuit nous amène à Gémenos un petit village au pied des montagnes de la Sainte-Baume. Dans une maison isolée ni grange, ni remise d'outils, trois hommes sont là à nous attendre ; deux petits jeunes en combinaison bleue, un homme d'une soixantaine d'années. Voici le plan de la gare le garage des machines, la ronde des deux sentinelles allemandes. Ma sœur répète l'ordre de l'attaque, les deux jeunes placeront les charges ; le vieux couvrira le poste allemand, elle fera le guet à l'entrée du dépôt : je ne suis là que pour aider à apporter les charges, à presser les crayons au dernier moment.

Les charges sont prêtes, vingt-cinq en tout d'un kilo, chacune aimantée ; elles sont sorties de dessous la paille : on me trouve une paire d'espadrilles.

Nous partons par le petit chemin à quelques secondes d'intervalle ; une marche encore plus longue que pour venir ; inhabitué à porter des espadrilles, ces légères sandales en toile aux semelles de corde, j'essaie d'éviter des pierres sous mes pieds.

Enfin voici les voies couvertes de wagons : la nuit est claire mais les wagons nous cachent, seul un caillou de temps en temps décèle notre marche. La forme du garage se dessine au-dessus de nous ; le bruit des machines nous en a indiqué le chemin : il est près de minuit et ce soir de nouvel an que tout le monde doit être en train de célébrer : un petit jeune parti en reconnaissance n'a aperçu personne ; le vieux nous quitte, à quatre nous entrons doucement dans le garage : les charges sont déposées par terre, ma sœur disparaît : nous pressons les crayons qui pendent des charges, enlevant les goupilles, les deux jeunes commencent à mettre les charges en place, beaucoup de bruit, beaucoup de bruit : c'est fait nous avons dû mettre moins de cinq minutes puisque ma sœur n'est pas encore revenue - c'est elle qui s'approche dans l'ombre, nous repartons même chemin même silence, un peu plus vite. Nous ressortons des voies, et respirons plus librement dans le petit chemin : au bout d'un moment nous entrons dans un pré pour attendre le vieux : les charges ont été posées vers minuit trente comme les crayons étaient d'une demi-heure, que la plupart des locos étaient chaudes, les explosions commenceront d'ici peu si tout va bien-le vieux nous rejoint et juste au même moment commence une explosion assourdie, reprenant notre marche, deux trois quatre : les deux jeunes commencent à parler tout excités : j'ai envie d'embrasser ma sœur ici, au milieu du chemin.

Nous avons dormi dans la paille, rallié Marseille dans la matinée : nous nous sommes promenés bras dessus bras dessous dans le soleil nous avons fait dans un petit restaurant du port un bon repas-nous avons tous les deux bien bavardé et bien blagué.

Lorsque tout à l'heure le train s'est lentement éloigné, la laissant seule sur le quai de la gare mon cœur s'est serré de la voir si petite, de la savoir si courageuse : garde-toi, mon amour.

Il pleut dans le gris Lyon ; le Rhône majestueux défile sous ses ponts : ici je sais quels sont mes ennemis.

Maurice au milieu des gouttes nous remet quelques messages incompréhensibles, tout va bien, rien n'a changé. Arthur grogne il a bien raison, mais cela ne nous avance pas. Si dieu nous prête vie, si nous sommes bien sages un jour nous recevrons chacun un radio qui saura son travail ; à moins que Maurice soit touché par la grâce.

Cluny à midi nous devons manger chez Jean qui tient à me faire rattraper mes réveillons manqués : Jean-Louis arrive les yeux plein de larmes avec son pardessus de cuir ; ses deux vestes, ses trois pull-overs et l'inévitable moto. Voici Tom, Georges et sa femme. Je raconte mes impressions de Marseille. J'ai vraiment toutes les veines d'avoir été envoyé travailler en Saône et Loire : ici les gens sont gonflés, les Allemands inoffensifs, ici on mange bien et on boit bien. Tom nous dit qu'en 1942 il a descendu à Marseille une valise pleine de journaux clandestins pour en remettre à un avocat. Celui-ci en voyant le corps du délit a pris peur et a menacé Tom d'envoyer chercher la police s'il ne se retirait pas. Et ce brave Tom a ramené les journaux intacts à Lyon.

A la fin du repas Jean-Louis tient à nous chanter une chanson ; Jean-Louis chante presque aussi faux que moi : depuis quelques temps pourtant il s'entraîne, il se prépare dit-il pour le jour de la libération : malheureusement les chansons qu'il préfère sont parsemées « de visages impassibles » et il doit les abandonner à leur triste sort : il nous régale aujourd'hui avec la « romance de Paris ».

Comme par air les habillements n'arrivent pas et que les gars dans les bois doivent avoir quelque chose à se mettre Jean-Louis va aller visiter ce soir les chantiers de jeunesses de Cormatin où il y a tout ce qu'il nous faut : couvertures, souliers, pantalons, blousons ; le chef du camp est d'accord mais pour qu'il soit couvert une attaque en règle sera montée après le couvre-feu avec des armes pour impressionner les témoins : Jean-Louis a le sens du théâtre, ce soir la mise en scène sera parfaite, les masques de rigueur. Jean, Cugnet et moi, nous partons en vélo pour Sénozan car le message est passé cet après-midi : comme c'est le premier parachutage dans le coin je tiens à y assister. Le terrain de Sénozan est situé à vol d'oiseau à un kilomètre de la voie ferrée Mâcon Chalon : les armes et explosifs reçus là seront ainsi à pied d'œuvre.

L'avion est arrivé et nous avons travaillé toute la nuit : revenant en camion hier au soir de kidnapper le stock des chantiers, Jean-Louis et son équipe sont tombés sur un barrage Allemand, Jean-Louis qui conduisait a essayé de passer, les Allemands ont tiré : les gars ont sauté, se sont sauvés : Jean-Louis a disparu : les Allemands le cherchent, tout Saint-Gengoux le cherche : on sait qu'il a été blessé.

Nous enfourchons nos vélos et rageusement sans parler, nous partons pour Cluny : pauvre Jean-Louis, toi si plein d'entrain, plein de vie, que t'est-il arrivé ?

A Cluny nous avons enfin des nouvelles. On a trouvé Jean-Louis dans une grange à quelques centaines de mètres de la bagarre ; gravement blessé il a pu se traîner jusque-là. Malgré les Allemands qui tournent encore dans le pays, on a pu l'emmener en voiture à l'hôpital de Sabenay chez le docteur Bonnetin qui l'a transporté à l'hôpital de Charolles pour l'opérer. Pourvu que personne ne parle. Si les Allemands trouvent Jean-Louis ils le tueront sur place. J'ai vu le docteur Bonnetin : Jean-Louis a le talon gauche fracassé, une balle dans la cuisse, une a traversé sa main une quatrième lui a passé à travers le corps frôlant le foie et la colonne vertébrale ; il a été opéré ; on espère le sauver malgré la grande perte de sang. Personne ne doit aller le voir ; dès qu'il pourra être bougé le docteur l'emmènera chez lui à Salornay ; comment Jean-Louis a-t-il pu avec ses blessures se traîner jusqu'à la grange ? Comment a-t-il pu vivre toute la nuit jusqu'au moment où on l'a trouvé ? Il paraît qu'il a frappé à la porte d'une maison, dont les habitants le voyant couvert de sang ont pris peur et on lui a fermé la porte à la figure : il faudra remercier ces âmes charitables.

La Gestapo est sur les lieux : Tom qui est allé à Saint-Gengoux voir le maquis s'est fait arrêter par des Allemands en civil et n'a été relâché qu'après plusieurs heures d'interrogatoire. Il a eu chaud. Heureusement qu'il est intelligent, il ne se laisse pas démonter. Jean-Louis vit mais on ne peut pas le bouger encore : il doit rester à l'hôpital s'attendant chaque seconde à voir apparaître les Allemands venus pour l'achever, et nous ne pouvons rien faire.

Au bout d'une longue semaine nous avons pu enfin sortir Jean-Louis : nous sommes allés le chercher en voiture et nous l'avons amené à Salornay. S'il est pâle comme un cadavre au moins son courage et son rire sont toujours là : il a blagué tout le long du trajet : il est à peu près en sûreté maintenant, nous pouvons tous respirer. Autre mauvaise nouvelle : par Jean-Louis j'ai fait il y a quelque temps la connaissance d'un capitaine aviateur au nom de Laurent Bazo qui, poursuivi à Lyon s'est réfugié à Saint-Gengoux : il est en rapport avec deux Français qui travaillent à la Gestapo de Lyon où, paraît-il, ils sont rentrés sur l'ordre d'une organisation de Résistance : chaque fois qu'ils le peuvent, ils avertissent ceux qui vont être arrêtés. Ils nous ont fait savoir qu'un cafetier de Cluny est descendu à Lyon et a dénoncé vingt-neuf personnes comme faisant partie de la Résistance : une rafle se prépare pour Cluny mais ils ne savent pas encore pour quand. Ils nous ont envoyé la copie de la fameuse liste : il y a dessus toute l'équipe à l'exception de Georges Malère ; il y a en plus le nom de gens qui n'ont rien à faire avec nous comme le maire, les hôteliers, des docteurs. Nous avons averti tout le monde: Jean Renaud s'est chargé de donner la bonne nouvelle au maire qui a été très surpris.

« Mais monsieur Renaud il doit y avoir une erreur ; je ne me suis jusqu'à présent jamais départi de la ligne de conduite tracée par le maréchal ».

« Hélas. Monsieur le maire ; je dois vous avouer que vous avez signé plusieurs centaines de fausses cartes d'identité ; vous avez fait malgré tout votre devoir de français ».

Autant que possible chacun de la liste doit dorénavant coucher autre part que chez lui : préparer au moins une ligne de retraite ou une cachette.

Je suis inquiet pour Malère qui bien que n'étant pas sur la liste est trop connu pour qu'on l'oublie : lui pense qu'il aura bien le temps de les voir venir.

Marius est revenu encore une fois nous voir : ils ne sont pas encore partis : j'en ai profité pour lui envoyer quelques messages à la place de Maurice : au moins je suis sûr que ceux-là seront compris. Nous ne recevons rien de ce que nous demandons : l'argent à nouveau commence à tirer, les valises ne sont pas arrivées.

Maintenant que plusieurs équipes de sabotage sont formées je voudrais pour les entraîner faire sauter quelques écluses ou quelques pylônes ; attaquer le courant du Creusot par exemple mais il faudrait d'abord en avertir Londres. Il faudrait surtout que Marius s'en aille enfin là-haut pour expliquer mieux que par radio ce dont nous avons besoin.

Tom est parti pour Ambérieux essayer de monter là-bas quelque chose de sérieux. Il devient urgent de recevoir dans cette région des parachutages car jusqu'à présent rien n'y est arrivé. Je le vois maintenant deux fois par semaine à Lyon où nous allons rendre hommage à Maurice.

Le commis de Jean Renaud est un jeune garçon qui jusqu'à il y a un an habitait Juliéna un petit village au milieu du Beaujolais avec sa mère et son frère. Appelé pour partir en

Allemagne il est venu se réfugier à Cluny où pourvu naturellement d'une fausse carte d'identité il travaille depuis à fabriquer des cercueils : il va pourtant encore visiter sa famille chaque fin de semaine. Au naturel il a l'air blond et timide, aidé par un léger bégaiement : il n'est ni bête, ni ignorant : on l'a surnommé Jésus. Quand il sort il se cache toujours sous un large béret basque et une ample pèlerine noire : il affectionne aussi pour aller chez lui des lunettes sombres ce qui lui donne une allure romantique remarquable et remarquée. Il me propose de former à Juliéna s une équipe de sabotage pour attaquer la voie et la route au-dessous de Mâcon : il y a plus d'un mois que je lui ai promis de m'y rendre pour voir la possibilité de terrains de parachutage.

Juliéna s est un petit village à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Mâcon, qui s'est débrouillé par quelques centaines de mètres de se placer dans le département du Rhône. Juliéna s est placé à la limite de la plaine de la Saône sur une des premières collines du Beaujolais. Du train qui passe à cinq kilomètres de ce fameux endroit, marchant avec Jésus j'apprends ma géographie : le vin de Juliéna s est sa raison d'être et personne ne vit que pour lui : il n'est égalé que par celui plus fameux de Moulins à Vent dont on aperçoit d'ici les coteaux.

La route monte légèrement à travers les vignes, nous marchons vers les collines une longue montée toute droite, un clocher pointu, un petit village à flanc de colline perdu au milieu des vignes, voici enfin Juliéna s-en haut d'une rue étroite et montante nous entrons chez Jésus par un portail en bois qui donne sur une cour de ferme. Sa mère nous reçoit dans une grande salle dallée qui doit servir à la fois de cuisine et de salle à manger : un immense fourneau trône au milieu. Mme Champagnon la mère de Jésus, est une mince petite femme aux cheveux gris coiffés en arrière ; son deuxième fils entre en sabot et veste de toile bleue revenant de soigner les bêtes qu'on entend bouger au-dessous de nous : un petit commis d'une douzaine d'années complète le tableau. Un verre de vin pour célébrer mon arrivée et à ce moment arrivent Paul, Jacques et Éric mes deux Parisiens et mon Lillois, les interminables chefs d'équipe qui logent dans une maison inhabitée l'hiver, un peu en dehors du village : ils prennent leur repas chez Madame Duthel et sa fille qui habitent en face de l'autre côté de la ruelle et que nous irons visiter tout à l'heure : on m'avertit que Mme Duthel produit le meilleur vin de Juliéna s. Mme Champagnon me montre ma chambre au parquet de bois et à l'imposant édredon rituel qui couronne le lit. Ici à Juliéna s me dit-on tout est tranquille pas d'Allemands, pas de gendarmes ; il n'y a qu'un milicien, un méchant à ce qu'il paraît, qui habite au bas de la rue. Une autre arrivée : celle d'Eurard un grand garçon brun réfractaire de la Meuse qui planqué à Juliéna s travaille dans un ferme : je crois qu'il ne manquera pas de biceps pour soulever les containers lorsqu'ils viendront. Nous traversons la cour, les quelques pas de la rue : une grille en fer, une cour minuscule : Mme Duthel nous reçoit avec un immense sourire : j'ai juste le temps d'apercevoir ses cheveux blancs, elle se précipite à travers la porte, armée de deux bouteilles vides. Mlle Duthel est une jeune femme d'une trentaine d'années : c'est une douce surprise de trouver une Parisienne perdue dans cette nature. Sa mère retourne aussitôt avec ses bouteilles remplies de vin blanc et nous trinquons au succès de nos projets.

Dans l'après-midi nous sommes montés sur la montagne reconnaître le terrain ; montés à travers les vignes qui à cette époque sont nues et rabougries ; derrière nous s'étend la plaine de la Saône avec tout au loin la masse des Alpes ; en bas, autour de son clocher, Juliéna s

blotti dans les vignes. Sur le plateau au sommet, le terrain est grand, parfait pour du matériel : le message a été choisi entre plusieurs ; il sera « la crevette est épouvantée ».

Mme Thudel nous invite ce soir à souper : elle tient à ce que je me souvienne de cette première visite au pays du vin : je me défends très mal contre sa volonté.

« Buvez donc votre verre ; ce vin-là est du 42 ; on ne peut pas le mélanger ; finissez votre verre je vais vous faire goûter maintenant de la bonne cuvée »

« Allons du bon vin cela ne fait du mal à personne et dans votre pays vous n'en avez pas comme celui-là ».

La coutume doit, je le sens, exiger que je termine sous la table. Il paraît aussi qu'il faut me baptiser : Henri, Lucien, Jacques ou Paul je change si souvent que cela devient monotone : Toto c'est beaucoup mieux, c'est nouveau, original : je pourrai m'accrocher à ce nom-là.

Toto se laisse gagner par une douce ivresse ; il y avait longtemps que cela ne m'était pas arrivé.

Les troupes allemandes ont évacué Cluny et c'était tant pis : ils n'étaient pas très dangereux et ne nous ont pas empêchés de faire notre travail ; de plus il nous aurait été facile de les attaquer le jour « J ». Les Polonais, Tchèques et autres étrangers parmi eux étaient rentrés en confiance avec notre ami Jarniak et nous auraient procuré de nombreuses armes dont trois mitrailleuses lourdes et puis il était si beau de voir à la mairie la sentinelle allemande monter la garde devant notre dépôt de munitions.

Georges Malère a vu avec regret partir toutes ces belles bottes. Tom m'a raconté que la veille de nouvel an ils se sont trouvés Jean Renaud, lui et Tatane dans le restaurant Beaufort avec plusieurs Allemands qui se tenaient difficilement debout sous l'effet de la boisson : une grande cordialité a régné ; Jean Renaud les a fait boire à sa marotte « la quatrième » et les Allemands tous en cœur « à la quatrième » sans se douter évidemment de quoi il s'agissait. Tom alors pour ne pas être impoli les a fait trinquer « à mon patron » « à son badron » : il faudrait un jour raconter l'histoire à Churchill elle lui ferait plaisir entre deux cigares.

Pas de nouvelle de cette fameuse rafle de la Gestapo : les Allemands sont-ils partis pour nous donner confiance ? il est de fait que les amis ne sont plus aussi prudents maintenant et que j'ai des difficultés à ce que Jean Cugnet, Tatane ou Dubois par exemple ne couchent pas chez eux.

Ce brave Jean-Louis s'il est toujours aussi pâle se remet à pas de géant ; il marche difficilement mais ses blessures ne sont pas cicatrisées. Nous l'avons amené chez Dédé Jandeu le fermier sans cheveux à côté de Charolles et comme il a du temps sur les bras il s'est mis à préparer une nouvelle chanson intitulée « quand tu reverras ton village » et dont la musique ne contient aucun « virage dangereux » il s'ennuie désespérément à ne rien faire. Je suis allé voir sa mère et sa sœur pour leur dire qu'il avait dû partir acheter du vin à Perpignan : elles ne se doutent pas de ce qu'il a fait.

Tout est tranquille à Charolles ; tout est tranquille à Gengoux maintenant. Un train qui amenait des Italiens en Allemagne a été déraillé près de Chalon : une douzaine se sont enfuis ils sont venus se réfugier près d'un de nos maquis. Je suis allé les voir accompagné d'un Italien de Saint-Gengoux qui se donne le titre de garibaldien et qui les a pris sous son

autorité. Ce sont des soldats avec leur uniformes verts qui, ayant refusé de continuer à se battre étaient envoyés en Allemagne plus ou moins comme prisonniers. Ils ont triste mine au milieu des bois, mal rasés, mal lavés, mais ils se sont bâtis avec des branches des cabanes qui sont bien faites : on leur a donné un parachute qui, déployé les protège de la pluie : je leur propose de les garder, de les nourrir, de les vêtir, s'ils acceptent, quand je leur dirai, de se battre avec nous contre les Allemands : il paraît maintenant qu'ils ne sont pas des guerriers mais des auxiliaires, cuisiniers, chauffeurs, ordonnances. « Nous vous apprendrons à vous battre » ils veulent bien mais il faut leur promettre de leur donner régulièrement des nouvelles de leur famille : il y a déjà plus d'un mois qu'ils n'en ont pas et les voilà tous qui, rien que d'y penser, ont les yeux pleins de larmes. Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs. Le garibaldien lui dit qu'il veut se charger d'eux et qu'il en fera quelque chose : qu'il se débrouille je m'en lave les mains.

De passage je suis allé dire bonjour au chef de gare de Saint-Gengoux : petit et gras, le plus brave homme du monde, il était en train de dépecer sur la table de sa cuisine un gros cochon qu'il venait de tuer : je n'ai pas pu résister je me suis invité à souper. Amateur de bonne chair, cœur généreux il a toujours chez lui à chaque repas une demi-douzaine d'amis de la Résistance : chef de gare c'est lui qui tue les bêtes pour le maquis et il est devenu un expert. Sa fille, petite, nerveuse, « la sauterelle » comme l'appelle Jean-Louis, me demande des nouvelles de notre ami : sans lui la région a perdu son sourire et sa confiance.

Revenant de Lyon je suis arrivé à Cluny couvert de neige cet après-midi du douze février : Cluny sent mauvais : on y a vu ces jours-ci la fameuse dame blonde de la Gestapo qui nous a-t-on dit précède toutes les rafles : ce matin deux hommes se disant agents d'assurance se sont présentés chez les Renaud : Madame Renaud qui les a reçus nous dit qu'ils ont cherché à connaître le plan de la maison ; des tractions à essence, ces tractions Citroën qui ne servent plus que, ou à la Gestapo ou au maquis ont circulé toute la journée dans la ville : chacun est averti, chacun est sur ses gardes personne ne couchera chez lui. Seul Georges s'obstine. Chez Madame Lardy, le café situé en face de la maison de Jean, pendant toute la soirée, deux heures, trois heures peut-être j'ai discuté avec lui :

« Les Allemands n'ont jamais arrêté les femmes à la place de leur mari- tu n'es pas sur la liste qui nous a été donnée mais cela ne prouve rien : si quelqu'un a dénoncé il ne peut manquer de t'avoir nommé-après Jean tu es le plus connu ici, ta maison est isolée, tu ne pourras te sauver ».

Pendant des heures entières j'ai essayé de le convaincre mais rien n'a pu ébranler, ni sa confiance, ni le besoin qu'il a de rester parmi les siens, sa femme, et ses fils, la vieille grand-mère pour les tranquilliser par sa présence. Il a caché, brûlé tout papier compromettant ; se levant plus tôt que n'importe qui à Cluny il pense pouvoir voir arriver le danger, si danger il y a. Mais le danger existe : depuis cinq mois ce n'est pas pour rien que j'ai coudoyé chaque seconde les Allemands en uniforme ou sans uniforme, les mauvais Français qui sont prêts à vous dénoncer pour de l'argent ou par fanatisme, ce n'est pas pour rien que j'ai guetté la mauvaise chance qui d'un instant à l'autre pouvait nous perdre. Ce n'est pas pour rien que mes nerfs mon esprit mes muscles ont été en alerte vingt-quatre heures de chaque jour : un nouveau sens est né : avec mon cœur, ma tête, mon corps ou ma raison je sais qu'un filet se resserre autour de Cluny, qu'une catastrophe se prépare et qu'il faut nous sauver.

« Viens avec moi Georges, partons et si nous nous apercevons après, que, ridiculement, nos nerfs nous ont joué un sale tour et bien nous en rirons ! C'est moi qui aurais l'air bête de t'avoir entraîné et mes épaules sont larges et je n'en mourrai pas ».

Lorsque j'ouvre mes fenêtres après une nuit inconfortable j'ai peine à croire au danger par ce matin de dimanche ; le soleil qui rit sur la neige semble vouloir dissoudre et cette neige et mes larmes. Mais mon malaise augmente au lieu de diminuer : pour avoir l'air moins ridicule je vais partir.

A Juliéas les femmes vont à la messe les hommes au café les amoureux se promènent la main dans la main : nulle menace ne pèse ici : j'ai retrouvé mon calme mais non pas la tranquillité.

Les Allemands sont arrivés à Cluny ce jeudi 14 février à quatre heures. Un régiment de la Wermacht a cerné la ville, la Gestapo commandée par un grand blond en canadienne a commencé les arrestations au petit jour. Ils ont entouré la maison de Georges et lorsque celui-ci est sorti en sabots pour allumer ses fours ils se sont élancés sur lui mitrailleuse braquée comme s'ils se jetaient à l'assaut d'un bastion-les autres de l'équipe se sont sauvés mais les Allemands ont emmené leurs femmes à leur place : les femmes ils n'avaient jamais fait ça encore. Madame Renaud, Mme Moreau, Mme Cugnet, la femme de Coco le boucher, de Burdin l'électricien, de Dubois le pharmacien. Ils ont emmené d'après les derniers chiffres cent dix-sept personnes : tous les hôteliers et les clients qui logeaient chez eux, tous les cafetiers, beaucoup de noms que j'entends pour la première fois. Ils ont jeté dans les rues et brûlé tout le mobilier, le linge le stock, tout chez Tatane, chez Nigay, chez Mme Lardy dont ils ont emmené le mari qui, pauvre vieux, avait encore le ventre ouvert d'une récente opération.

A la Croix Blanche sur la route de Cluny où je suis venu pour être plus près dès que j'ai su la nouvelle, je regarde Jean Renaud qui m'a rejoint et qui essaie de faire une liste sur une feuille: comment ont-ils arrêté cent dix-sept personnes dans une petite ville comme Cluny ? Jean qui connaît tout le monde arrive à peine à me donner cinquante noms.

Comme par hasard lui, Cugnet, Tatane et Coco ont couché chez eux la nuit dernière. Jean s'est sauvé par les toits : comme la neige recouvrait tout il ne trouva par le soupirail par lequel il devait descendre : dans sa hâte il a failli tomber du toit dans la rue que patrouillaient les Allemands. Coco et Cugnet ont sauté par-dessus les murs ; Tatane qui n'a pas paru, qui doit toujours y être caché, avait une cachette entre deux murs dans les combles de son café : heureusement qu'ils ne l'ont pas fait brûler.

Ce même soir je suis allé à Charolles pour les avertir : qui sait ? demain viendra peut-être leur tour, qu'en savons-nous ? Aujourd'hui même peut-être. Je n'oublierai pas de sitôt cette randonnée dans la nuit glacée, ces soixante kilomètres sur la plateforme d'un camion à travers ces champs et ces bois couverts de neige et devenus hostiles à travers Cluny silencieuse remplie de silhouettes allemandes, la peine et l'angoisse qui me remplissaient, ni surtout le froid intolérable ; sans gants insuffisamment vêtu j'étreignais le cylindre du gazogène jusqu'au moment où brûlant mes mains et mes vêtements je devais lâcher prise et ballotté par la vitesse, essayer d'attraper une prise pour ne pas rouler dans le fossé.

La nuit arrive à Charolles, couvert de charbon des pieds à la tête : quel réconfort que de trouver chez les Gillot des amis, un feu, une tasse de thé, une chaise.

Charolles sait tout mais Charolles n'est pas plus troublée que cela : il est vrai qu'ici les gens parlent moins, sont plus discrets : mais qui sait où la Gestapo frappera demain ?

Maintenant que nous savons qu'à défaut des hommes ils s'attaquent aux femmes. Que faudra-t-il faire ? Que chaque famille déménage ? père, mère, enfants, se cachent dans les bois, dans les fermes ; laisse sa maison, ses souvenirs. Mais qui prendra leur place en leur absence ? Qui saura si eux ne sont plus là, la conscience l'âme de ce pays ? tout le monde reste à son poste sur le qui-vive : si on les voit venir on essaiera de se sauver.

Avec les heures les détails arrivent : Cugnet, Coco, Burdin racontent leur escapade, Tatane est resté dix heures dans son trou : après deux mois d'attente, de précautions, chacun avait couché cette nuit-là dans son lit Les Allemands ont demandé à tout le monde où était « Toto l'anglais » mais sans beaucoup de succès aucune de nos deux chambres n'a été visitée.

Les prisonniers de Cluny ont été amenés à la prison de Monluc de Lyon : jusqu'à présent nous savons qu'ils n'ont pas été trop mal traités. Je ne sais pas ce que Jean, Cugnet ou les autres pensent : ils ne pouvaient pas prévoir qu'ils sacrifieraient leur femme à leur place.

Marius et Henriette sont arrivés à Londres : le quinze leur message est passé à la B.B.C. C'est Georges qui avait choisi le texte. « Que si je suis là que c'est de votre faute » il n'aura pas pu entendre le speaker qui pour une fois a bredouillé.

Tom, à Lyon, m'a raconté ses exploits : depuis trois semaines dans le département de l'Ain entre Bourg, Ambérieux et Saint Rambert il cherche contact, terrain ; il entraîne l'équipe d'Averliaz: d'écrire ces mots il ne reste que du vide : il ne reste rien des difficultés qu'il a eues à bouger d'un endroit à l'autre sans trop se faire remarquer, à essayer de faire parler les gens sans avoir l'air suspect, à les juger, s'avancer seul dans de petits pays devenus si méfiants et où tout étranger est dangereux, où dès qu'il paraît chacun se tait aussitôt, se retire dans sa coquille, prêt à essayer de le descendre dans quelque coin s'il se trahit par un geste ou une parole : Gestapo, Allemands, contrôle économique, tous dans le même sac : un seul endroit leur convient et c'est six pieds sous terre.

Transporter pendant dix kilomètres ou cent une valise contenant des explosifs, des armes pour s'en servir ou enseigner leur emploi : évidemment cela se fait tous les jours de nombreuses fois en France maintenant mais quelle ingénuité il faut, quel courage, quelle chance : quelle ignorance parfois. Pour vous perdre il suffit d'une fouille dans le train, un barrage sur la route, une rafle dans la ville, sans même parler de l'explosif 808 qui sent tellement fort d'une odeur caractéristique qu'il faut immédiatement brûler toute valise qui en a contenu.

Le message du terrain d'Averliaz est passé un soir où il y avait sur les pentes de la montagne plus d'un mètre de neige : seuls Tom et les deux frères Carlet sont montés : il leur a fallu quatre heures pour franchir les quelques centaines de mètres qui les séparaient du terrain : l'avion n'est pas venu.

Le lendemain Tom est descendu à Ambérieu contacter un mécanicien de la gare. Le soir en rentrant il a trouvé Tenay en état de siège : encerclé par la feldgendarmérie : comme tout le monde il a été arrêté, conduit à la mairie ; là, comme il a baragouiné quelques mots d'allemands les feldgendarmes l'ont enrôlé comme interprète et toute la nuit ils l'ont prié de traduire ceci de traduire cela. Ils l'ont même remercié au matin : lui, sans demander son

reste, a pris le premier train pour Lyon. Il a appris depuis que des Allemands sont montés ce jour-là à Averliaz pour le chercher.

Tom exagère un peu : il fait bien partie d'une même famille avec Jean Renaud et Jean-Louis : ils me rappellent ces toréadors qui pour montrer leur vaillance s'approchent de plus en plus du taureau tandis que la foule attend haletante le moment où les cornes traverseront le « costume de lumière ».

Il y a quelques mois lorsque Tom habitait dans le Cantal chez un de ses cousins les gendarmes sont venus pour l'arrêter. Tom les a reçus en se faisant passer pour son cousin, leur a donné une description exacte de lui-même.

« Il est grand ? »

« Oh que oui à peu près comme moi »

« Il est brun ou blond ? »

« Oh blond, tout à fait avec des grands yeux bleus ».

Enfin la semaine dernière arrivant à Lyon par autocar avec un petit poste de radio dans sa valise, son car a été arrêté par un barrage de miliciens : chaque occupant a dû descendre, se faire fouiller ; Tom est descendu le dernier sa valise à la main et a tranquillement traversé tout le monde sans se faire interpeler : les Français doivent le prendre pour un Allemand, les Allemands pour un confrère. Espèce de mauvais Aryen, va.

Les miliciens, G.M.R et autres commencent à devenir gênants : les Allemands ayant confiance en eux leur laissent maintenant garder les armes prises au maquis ou ramasser lorsque les avions se trompent et laissent tomber parachutes et containers sur des feux ou des lumières allumés au hasard : deux avions ont parachuté sur l'incendie d'un chasseur de nuit ennemi abattu près de Sénozan, dont l'équipe a pu récupérer quelques tubes.

Equipés de leurs armes ils prennent confiance, et si jusqu'à présent leur record est surtout composé d'intimidation et de dérouté ils font du mal contre les fermes isolées ou des citadins désarmés. Gestapo, miliciens, G.M.R : les tueurs les sadiques il y a déjà longtemps que je les connais : je les ai déjà vus en 1936 en Espagne dans les bandes du P.O.U.M. et dans la phalange de 1939.

Sans doute cinq ou dix pour cent sont-ils des fanatiques, des croyants en un monde meilleur, plus juste avec Hitler comme dieu : ceux-là je les plains si j'admire leur courage : eux et les Waffen S.S. Allemands, Français, Belges, Norvégiens : il faudra les tuer jusqu'au dernier, car eux ne se convertiront jamais.

Comment nous représentent-ils ces hallucinés-là ? Pour le soldat allemand évidemment nous sommes des francs-tireurs donc des hors la loi et il est accepté par eux comme par nous que pris les armes à la main nous devons être fusillés. Nous avons assez blagué entre nous en Angleterre et que la prochaine nous nous paierons le luxe de faire la guerre comme tout le monde et, comme dans les jeux de notre enfance on pourrait crier « pouce » lorsque la chose tournait mal pour nous lorsque nous nous verrons encerclés, submergés, menacés il n'y aurait qu'à lever les bras en l'air pour se faire faire prisonnier.

Pour les miliciens sincères, les S.S., nous devons être les sans Dieu, les incroyants ou bien les hérétiques, les jouets, des puissances d'argent, de la juiverie internationale, des marchands de canons, peut-être encore les croyants d'une religion rivale le communisme fidèle d'un autre dieu au pied d'argile et qu'il faudra abattre, seul Hitler est Dieu et que les S.S. sont ses prophètes. De christianisme on n'en parle plus dans ce côté du monde, c'est trop vieux jeu : par le fer et par le feu, par la torture il faut forcer les hommes à être égaux dans la mort ou la misère, car les élus ne sont pas si nombreux que tout ça et que les autres, ceux qui n'ont pas voulu prendre parti ne pourront jamais mériter le bonheur. De civilisation de tout ce qui à travers les siècles a pu peu à peu différencier l'homme de l'animal, la pensée, l'amour du beau, du noble, on n'en parle plus. Car ceci est une guerre totale où il faut qu'un monde périsse, le monde chrétien et que pour le moment il n'est pas de temps pour les fioritures. C'est la guerre totale puisque tout est en jeu ; la guerre contre les hommes, les femmes et les enfants contre les corps enfin et l'âme des révoltés : déchirés ces corps vous les nouveaux barbares à l'assaut de la décadence de ce nouvel empire romain ; déchirés ces corps ah. Si vous pouviez saisir leur âme dans vos mains et les broyer être sûr de détruire à jamais cet esprit qui ne veut pas se soumettre.

Pour beaucoup de Français soumis jour et nuit à une propagande souvent intelligente contre nous, nous sommes des jeunes révoltés ou bien des pilleurs, des voleurs qui profitent des temps troublés pour se remplir les poches : il est de fait que chaque mois il nous faut débarrasser les mairies de leurs cartes d'alimentation et souvent les chantiers de jeunesse de leur blouson, sans oublier les bureaux de tabac : nous ne sommes pas toujours honnêtes nous ne laissons pas de reçu par exemple. La grande proportion des villes est tellement occupée à chercher à manger pour vivre, à essayer de faire cuire ce qu'ils trouvent à ne pas mourir ni de faim ni de froid qu'ils ont peu de loisir pour respirer et peu de forces pour croire. Résister c'est beaucoup plus facile à la campagne qu'à la ville.

Que pense Cluny en se remettant lentement de la rafle ?

La plupart des hôtels et cafés sont fermés : Mme Malère dirige l'usine à gaz, la mère de Jean Renaud aidée par des amis s'occupe des pompes funèbres : des souscriptions ont été ouvertes pour les femmes et les enfants des hommes déportés. Si la majorité des gens n'a pas compris grand-chose à ce qui s'est passé et blâme peut-être Jean Renaud, la minorité n'est pas découragée : ils ont insisté pour que le message du prochain parachutage pour Cluny soit : « un de pris dix se dressent ».

La nouvelle équipe sédentaire est surtout composée de professeurs des arts et métiers et de l'école pratique. Jean Renaud et Cugnet resteront avec moi pour me seconder : les autres rescapés resteront à Charolles : Jean-Louis remis de ses blessures ne tient plus en place : pour se distraire et sans me le dire par peur que je m'y oppose il est allé avec quelques-uns de ces gars faire un tour près de Vichy pour essayer d'attaquer la voiture de Laval avec de l'explosif et un détonateur électrique : après plusieurs jours d'attente et de reconnaissance Laval est passé avec trois voitures à l'endroit où il était attendu : malheureusement pour une fois il se trouvait dans le premier véhicule au lieu du deuxième et seul les policiers ont été touchés.

Les gens de Cluny faits prisonniers le jour de la rafle hommes et femmes sont passés en train en gare de Mâcon en direction de l'Allemagne.

Le vingt-six février le parachutage de Juliéna est arrivé : deux avions, trente tubes, six paquets: étant à Lyon je ne suis arrivé que le lendemain sur les lieux du crime, mais Jean et Cugnet étaient là pour diriger les opérations. Les avions ont lâché quelques secondes trop tard et tout est tombé au milieu des vignes couvertes de neige et à neuf heures du matin lorsque je me suis amené l'équipe achevait à peine de tout rentrer dans la petite maison inoccupée un peu en dessous du terrain. Mlle Duthel, Ciboulette comme on l'a baptisée a vaillamment gagné ses galons de terroriste : toute la nuit elle a travaillé comme un homme traînant, pliant, portant ; là voilà déchirée, fatiguée mais les yeux transfigurés par la vision de cette nuit : cette vision inoubliable : la descente des parachutes sous la clarté de la lune dans la neige. Sa mère a tenu elle aussi à monter jusqu'ici pour voir le résultat mais elle a évidemment manqué le plus beau. Démontage, inventaire : armes, explosifs, toujours pas mes bagages, quelques paires de souliers et chaussettes de l'armée anglaise c'est toujours ça de gagné. Il y a aussi une trentaine de postes émetteurs bien tombés puisque je n'ai pas d'opérateur. Les gars de Juliéna à voir tout ce matériel sont aux anges : on pourra faire du bon travail maintenant ; d'abord s'entraîner pour être prêts : on entendra parler de Juliéna. Nous descendons tous chez Mme Duthel célèbre dans la cave de cette maison hospitalière par une tassée de la bonne cuvée. J'ai promis que nous irions un de ces jours faire sauter quelques pylônes de haute tension histoire de voir comment on fait.

Nous avons eu aussi un parachutage à Senozan : Maurice notre Maurice que nous avons si souvent honni commence à faire des progrès, Londres le comprend et nous comprenons Londres : le jour se lève, Londres a promis de m'envoyer la lune prochaine celle de mars un lieutenant pour me seconder : il va falloir faire attention : des tubes peuvent tomber n'importe où suivant le terrain ou la distance ils représentent pour nous plus ou moins de travail, c'est tout. Un homme lui doit descendre au bon endroit et pas autre part il y va de sa vie : quel terrain choisir ? Cluny est pour le moment dangereux, Charolles pas fameux pour du personnel : Jean-Louis propose un terrain à Saint-Gengoux que je dois aller inspecter.

Jean Renaud est allé à Senozan avec Gardot un des chefs d'équipe pour louer une maison inhabitée, nous voulons y loger, le parachutage arrive là-bas ces jours-ci. Jean, artiste a raconté au propriétaire tout une belle histoire dramatique comme raison de louer la maison. Habitant Lyon il veut en sortir sa femme et ses sept enfants pour les empêcher de mourir de faim ; espérant que la nourriture plus abondante et la tranquillité de la campagne leur redonnera santé joie et bonheur.

« Tranquille oui par ici ça l'est » a dit le propriétaire mais savez-vous il paraît qu'à Cluny c'est plein de terroristes ; des jeunes gens qui volent les bureaux de tabac, ils font sauter les maisons avec de la dynamite.

« Mon petit » a répondu Jean en se tournant vers Gardot « Promets moi que tu ne feras jamais ça cela ferait tourner le sang à ta pauvre mère ». Et Jean en nous racontant l'histoire prend son air le plus solennel, étend ses grands bras « Mon petit, promets-moi que tu ne le feras jamais ».

Il a aussi monté à Juliéna avec Cugnet cette fois une autre mise en scène ; un habitant du pays a raconté qu'il savait qu'il y avait eu parachutage et qu'il allait avertir les gendarmes : nous avons espéré qu'il suffirait de lui faire peur pour lui fermer la bouche. Nous l'avons fait venir dans une salle de café qui avait été évacuée et où l'attendaient Jean et Cugnet en

canadienne l'air sérieux et grave et mystérieux. Ils lui ont parlé gentiment d'abord, en tapant un peu sur les tables, ensuite, lui ont montré un revolver pour l'impressionner.

« Jules sort le »

Comme Jean n'en finissait plus de lui promettre les flammes de l'enfer, j'ai envoyé Burdin le marchand de T.S.F. de Cluny dont la femme a elle aussi été déportée :

« Mon commandant la voiture est prête ».

Alors Jean :

« Excusez-nous nous sommes attendus ce soir à Grenoble ».

C'était superbement amusant de voir opérer ces deux oiseaux : pourvu que cela suffise.

A Charolles j'ai eu une grande entrevue avec le nouveau chef départemental de l'A.S. Ferrant et son lieutenant pour la région du sud de Charolles, Claude : ce sont tous les deux évidemment des soldats de carrière, des cavaliers : je crois : Ferrant en tout cas était lieutenant au régiment des dragons à Mâcon avant la guerre ; tous les deux des nobles paraît-il. Ferrant est un charmant garçon paraissant beaucoup plus jeune que son âge puisqu'on lui donnerait difficilement vingt-cinq ans. Je n'ai pas de veine : ce charmant garçon a été volontaire pour se battre contre nous en Syrie en 1941 et il a gagné une légion d'honneur : il m'intéresse pour l'instant que comme cas psychologique mais je sens qu'il me causera de l'ennui plus tard si je dois travailler en liaison avec lui. Claude est pompeux et ambitieux. Avec eux j'ai momentanément la partie belle ils veulent nos armes et ils ne les auront pas. Le Charollais n'aime pas les nobles de la région auxquels ils donnent tous des réputations de cagoulard : il n'aime pas Claude qui n'est pas poli, ils n'ont pas confiance en Ferrant et ce n'est pas moi qui leur donnerais tort ; nous garderons notre indépendance naturellement : j'aurais souhaité avoir à faire à quelqu'un d'autre plutôt qu'à Ferrant.

J'ai dit que c'était un charmant garçon et je ne le regrette pas franc, cultivé, d'agréables conversations ; c'est un soldat dans la belle expression du mot, peu ou pas intéressé par la politique m'a-t-il semblé. Je voudrais comprendre pourquoi, alors que maintenant à l'entendre il n'a qu'une seule idée en tête, se battre contre l'ennemi, contre l'Allemand, qu'il m'accepte moi un Anglais à ses côtés, pourquoi en 41 était-il parti volontairement se battre ? Qu'il accepte ma présence c'est encore compréhensible puisqu'il y a des armes à tirer de moi. J'ai noté pourtant que l'A.S dont Claude est le prototype n'aime pas l'Angleterre : rancune ? jalousie ? Perfide Albion ? guerre des Cent ans ? Que Ferrant soit parti en Syrie pour soigner sa promotion, passe encore c'était le seul endroit où les troupes vichystes combattaient donc le seul espoir ; mais comment a-t-il pu oublier si longtemps que l'ennemi c'était l'Allemagne ? Comment, pourquoi s'en est-il soudain rappelé ? discipline ? refus ou inhabilité de penser par lui-même ? est-il un pantin ou un ambitieux ? Je le saurai peut-être un jour. En attendant chacun reste sur ses positions.

Rassemblement à Saint-Gengoux redevenu calme : avant de le passer à Londres je veux voir le terrain sur lequel doit descendre notre parachutiste. Comme le printemps arrive je veux mettre au point pour l'endroit les objectifs, le système de ravitaillement tous les détails pour le jour « J »

Rendez-vous est donné à l'hôtel de la gare une grande maison isolée à une cinquantaine de mètres de celle-ci Nous devons manger là tous ensemble ; ce n'est pas très prudent mais le pays est si tranquille depuis quelque temps

J'arrive avec mes deux ombres : Jean et Cugnet : les autres sont déjà là, Jean-Louis, Drient, le chef de gare, deux autres amis de Saint-Gengoux dont je ne peux jamais me rappeler les noms. Apéritif : un jeune du maquis arrive à bicyclette nous dire que deux voitures d'Allemands sont à Genouilly à douze kilomètres d'ici, le village où habite la famille de Jean-Louis. Ils cherchent Jean-Louis. Ils ont avec eux paraît-il une grande photo de lui. Comme il est assez connu dans la région, que Jean-Louis mange assez souvent chez lui, le chef de gare rentre chez lui voir s'il n'y a rien de compromettant et revient quelques instants plus tard avec des crayons à retardement et un bout de mèche lente : il nous les remet et retourne manger à la gare. Nous pensons que nous n'avons rien à craindre et nous commençons à nous mettre à table. Un bruit de moteur, de pneus qui freinent sur le gravier, les deux voitures allemandes s'arrêtent à la porte de la gare. Plusieurs allemand y rentrent, l'un d'eux armé et casqué se dirige vers nous : les deux amis de Saint-Gengoux sortent par une porte donnant de l'autre côté, Jean-Louis qui boite toujours et Drient arrivent à la porte de devant au même moment que l'Allemand : « Papiers, papiers », il examine, les laissez-passer. Jean et Cugnet, leur canadienne sur le dos attrapent deux pioches qui traînent dans la cour et s'en vont à travers champ en pleine vue de la gare : cela fait beaucoup de mouvement, il sort des gens par tous les côtés, tant pis. Je risque le coup : je prends une assiette un couteau une fourchette et je vais m'asseoir face à un paysan qui mange seul à une table à côté il n'a pas l'air trop étonné et je fais semblant de manger un bruit de voix gutturale, et de gros souliers : une dizaine de soldats allemands envahissent la salle

« Papiers, papiers »

Je présente les miens : je ne suis pas excessivement tranquille mais ils n'insistent pas et peu après ils sont tous installés à la table que nous venons d'évacuer, ingurgitant notre repas : je ne m'en fâche pas, je n'ai pas faim du tout. Aussitôt qu'il semble décent je sors et pars à la recherche de la bande : il vaut mieux ne pas traîner par ici, nous ne savons pas ce que vont faire les Allemands qui sont peut-être l'avant-garde d'un groupe plus important ; je dois d'ailleurs être à Lyon demain matin où j'ai rendez-vous avec Tom.

Je retrouve tout le monde : nous savons que les Allemands ont demandé à la gare s'ils connaissent Jean-Louis, mais ils n'ont rien touché, pas insisté. Le terrain est bien pour recevoir notre ami. Nous allons passer la nuit Jean, Cugnet et moi dans un petit village sur la route de Cluny : Nous avons envoyé un message au chef de gare demandant qu'il fasse arrêter le train demain matin pour que nous puissions monter. Les Allemands sont toujours à Saint-Gengoux.

Après quelques heures de sommeil couchés par terre dans le four d'un boulanger nous avons trouvé le train au rendez-vous : le chef de gare ne nous a pas oubliés, ce n'est que cinq heures et demi il fait nuit il fait froid et nous sommes drôlement courbaturés. Attente habituelle à la gare de Mâcon : nous entrons au buffet pour nous réchauffer les doigts ; nous nous asseyons à une table placée entre la fenêtre et la porte qui donne sur le quai et j'aperçois en face de moi me saluant d'un large sourire une femme que j'ai vue une fois à la gare de Saint-Gengoux et dont on m'a dit de me méfier car on la soupçonne de travailler pour les Allemands. Au bout d'un instant elle se lève et avant de sortir par la porte derrière

moi, me renouvelle son sourire-après l'histoire d'hier je suis un peu nerveux et sans savoir pourquoi je n'aime pas ça du tout. La voilà qui revient, s'assoit et au même moment je vois par la fenêtre à ma gauche s'avancer deux feldgendarmes : du coin de l'œil je les vois entrer par la porte derrière moi, l'un d'eux s'avance vers nous, me tape sur l'épaule et me demande du feu : ouf. Je n'ai plus froid du tout.

Le reste du voyage jusqu'à Lyon s'est passé sans encombre : Tom a lui aussi pas mal d'histoires à raconter. Son message est passé à nouveau pour le terrain d'Averliaz : tout le monde est monté ce soir-là ; une nuit magnifique, beaucoup de travail : cent ou deux cents avions ont passé au-dessus du terrain et il a fallu faire des signaux à chacun deux ; malheureusement c'étaient des bombardiers allant sur l'Italie et, pas un seul n'a même cligné de l'œil en réponse : l'équipe de là-bas n'est pas contente : beaucoup de promesses et peu de résultats.

Après maintes recherches et déboires il a pris contact avec un certain Dargaud plombier à Pont d'Ain une petite ville à quinze kilomètres au nord d'Ambérieu. Mon Tom qui lui avait été envoyé par quelqu'un de Lyon s'est présenté à un mauvais moment : la Gestapo rôde dans la région ; il a été reçu par ce Dargaud et un jeune gars : après un interrogatoire excessivement serré au cours duquel tout le monde a été très poli ils l'ont amené dans une cave où, étant persuadé que Tom était Allemand ils avaient décidé de le descendre ainsi qu'il l'a appris par la suite : au dernier moment ils ont décidé de vérifier après tout, ce que Tom avait raconté : cela s'est très bien terminé quelques jours après et maintenant Tom est enchanté de connaître ces gens qui ont l'air décidé, mais il s'est fallu de peu qu'il soit en ce moment en train de manger des pissenlits par la racine.

Être à Lyon avec Jean et Cugnet est toujours pour moi un émerveillement : ils ont trouvé un petit hôtel quelque part du côté de la gare de Vaise, hôtel tenu par un ami de Jean natif de Saône et Loire et je les vois apparaître le matin si dissemblables tous les deux, si hors de place dans cette ville. Jean n'oublie jamais complètement son métier et nous arrête devant chaque magasin de couronnes mortuaires nous expliquant le secret du négoce, comment et combien il faut acheter, comment et combien il faut vendre et faire l'article à la famille et bien souvent nous repartons, Jean sous le bras portant un immense crucifix ou une plaque de marbre à l'inscription touchante. Pour l'instant il a décidé de s'acheter un costume car il est de fait que celui qu'il porte a mal résisté à nos courses, à nos nuits passées à dormir sur le ciment ou à ramasser des parachutes dans les vignes ; il tient naturellement à ce qu'il soit noir mais malgré qu'il courre tous les magasins avec Ciboulette il n'est pas encore arrivé à trouver quelque chose qui fasse assez sérieux, respectable, compatissant, assez croque-mort en un mot.

Cugnet, lui, fait du troc : il arrive de Saône et Loire avec une valise bourrée chaque fois de viande, beurre ou saucisson : et une certaine partie est réservée à sa sœur qui tient à Lyon une chemiserie : il repart chargé de vêtements ou de pièces de rechange pour les amis de là-haut.

Tous les deux par leur véhémence et leur vitalité m'enchantent et m'inquiètent, avec eux je n'ai pas le temps de m'ennuyer : ils ont évidemment chacun un nouveau et pour ne pas l'oublier insistent à s'en servir à tout moment surtout entre nous :

« Dis donc Ronde pierre ; ; ; »

« Qu'est-ce que tu veux Laplace ? »

J'ai enfin moi aussi des papiers non seulement convenables mais réellement parfaits : il serait impossible de mieux faire. C'est le greffier du tribunal de Charolles, le matou comme nous l'appelons, qui nous a procuré cela : nous avons chacun le nom et l'état civil de quelqu'un qui existe ou qui a existé avec l'appui extrait de naissance et casier judiciaire : Grâce à Jean-Louis ma carte d'identité est enregistrée à la préfecture de Chalon ; profession cultivateur et chaque fois qu'il me présente à quelqu'un il parle de mes quatre-vingts bêtes à cornes, de mes volailles, de mes fermes et naturellement tout le monde à Lyon s'attend à chacune de mes visites à des montagnes de beurre et des carcasses de viande.

Aucune de ces fausses cartes est exempte d'originalité : ainsi celle du gros Sarrazin à Charolles porte comme description teint... marchand de vin. Je n'ai pas de veine : si mon casier judiciaire est vierge heureusement, mon père et ma mère n'ont jamais été mariés.

Jean-Louis s'est installé à Lyon pour le moment : il boîte toujours énormément et quand l'agence Cook a proposé de l'envoyer se retaper à Londres je n'ai pas voulu m'y opposer : Il attend patiemment mais le temps passe et Jean-Louis n'est pas heureux à Lyon sans rien faire : il a beau blaguer comme d'habitude, nous sortir sa dernière chanson, on voit bien qu'il se sent prisonnier ici : il faudra ou qu'il parte bientôt ou qu'il aille se mettre au vert quelque part dans la nature ; d'ailleurs le printemps approche et tout le monde doit être prêt à faire son travail et je crois que pour Jean-Louis la meilleure convalescence sera de se plonger dans l'action.

Chacun naturellement attend le débarquement pour les premiers beaux jours : nous sommes déjà au mois de mars, le mois des grandes marées et à partir de maintenant chaque premier et chaque quinze du mois nous verra fixés à la radio attendant notre espoir.

Pourtant si j'ai confiance dans l'avenir si je suis persuadé que chacun de nous fera tout son possible, je sais trop bien que nous ne sommes pas prêts : si l'on attend de nous la paralysation immédiate des voies ferrées je sais que nous n'arriverons pas à l'accomplir ; nous n'avons pas assez d'explosifs et de beaucoup en Saône-et-Loire et rien du tout pour Ambérieu : ce n'est pas avec nos pistolets et nos stens que nous pourrions attaquer avec succès, que nous pourrions troubler le passage sur les grandes routes. Nous avons besoin d'armes lourdes, mitrailleuses, mortiers, fusils. Je ne sais pas ce qui arrivera le jour du débarquement mais s'il y a même une indication de levée en masse j'aurais besoin d'un instructeur, de soldats pour commander à Ambérieu, un pour Saint-Gengoux, un pour Charolles, un pour Cluny : Nous ne sommes pas prêts du tout : j'ai besoin d'un radio au moins, de deux si possible car le jour du débarquement Maurice disparaîtra et je serai complètement coupé de Londres. Si là-haut ils comptent vraiment sur nous ils peuvent se dépêcher d'envoyer ce que nous avons besoin.

La lune revient, lune de mars qui est peut-être la dernière avant le débarquement et qui peut être primordiale. Le terrain de Saint-Gengoux a été accepté par Londres pour celui qui doit descendre et nous nous en rapprochons pour être à pied d'œuvre.

Aucun message le quinze : le débarquement sera pour avril, c'est toujours quinze jours ou un mois de gagnés.

Nous avons passé la journée à Cluny. Jean et Cugnet en ont profité pour voir leurs enfants, moi pour connaître mieux la nouvelle équipe.

Le message passe à sept heures et demi et nous partons tous les trois à bicyclette : Jean et moi rechignant toujours sur ces engins-là, aussi Cugnet s'est lancé en avant pour alerter tout le monde, préparer les lampes. Lorsque nous arrivons enfin on nous annonce que les lampes ayant été planquées par Jean-Louis qui n'est pas là sont introuvables et ce n'est que vers onze heures après deux heures de recherche fébrile que nous arrivons sur le terrain, essoufflés, râleurs de ce contretemps. À onze heures dix un bruit de moteur et l'avion apparaît, il fait une nuit magnifique, pas de vent et à la lumière de la lune on peut voir à plus d'un kilomètre. L'avion tourne, revient et tout à coup mon cœur s'arrête : un parachute, un seul s'est ouvert et descend vers nous : ce garçon qui se balance là-haut sa vie est entre nos mains, qu'il vive, qu'il vive, c'est nous les responsables : il continue ces longs balancements au-dessus de nos têtes et sitôt que nous voyons de quel côté il va arriver nous commençons tous à courir dans sa direction.

« Nom de dieu, restez à vos places, l'avion doit revenir » Je continue moi ma course et je vois le parachute toucher terre juste sur ce que d'où je suis me semble un tas de pierres : « il ne faut pas, il ne faut pas » Jean est déjà là quand j'arrive et nous voyons le parachutiste se relever devant nous revolver au poing. Nous devons lui paraître sympathiques puisqu'il abaisse son arme et nous nous approchons pour l'aider à se débarrasser du parachute : vaguement j'entends l'avion revenir, le vent dans des parachutes : il a dû lâcher le reste de son chargement, il y a des gens pour s'occuper de cela. Jean et moi descendons avec le parachutiste que nous voudrions porter tant malgré son harnachement il nous paraît encore comme un objet fragile : Nous avons essayé d'entrer en conversation avec lui mais sourd de l'avion il ne nous entend pas ; nous l'aménons dans la maison du maire de Burnand le petit hameau à cinq minutes du terrain.

Nous voilà installés dans la cuisine du maire, sa femme et sa fille en chemise de nuit une bouteille de vin sur la table trinquant avec notre étranger : il est vêtu de bleu sous sa veste verte de parachutage, pas bien grand, brun, moustachu, un bon sourire éclaire sa figure ; Quand il essaye de répondre à nos questions dans un français à l'accent bizarre : nous arrivons à savoir que c'est un Canadien de Montréal. Jean si heureux insiste pour trinquer avec lui interminablement : il mange un morceau de lard un bout de fromage : il meurt de fatigue qu'il aille se coucher ; nous nous irons aider à trouver et transporter les paquets qui sont tombés avec lui.

Rien que des valises ; il y en a même deux pour moi : ce sont peut-être enfin mes bagages ; nous verrons cela demain : pour l'instant nous allons nous reposer quelques heures dans la paille.

Un taxi a emmené ce lendemain matin notre Canadien à Juliéas chez Mme Duthel où je veux qu'il passe une semaine pour s'acclimater : dans toute la France il ne pourrait pas être mieux que là. Ses bagages pour plus de sûreté ont suivi dans une autre voiture—je ne le reverrai pas avant demain soir car j'ai promis d'aller aujourd'hui à Charolles me disputer avec Claude qui devient gênant avec ses demandes et ses exigences.

Arrivée à Charolles je m'arrête chez les Sarrazin pour ouvrir mes valises : un pardessus, des caleçons longs en laine, une paire de pantalons de velours gris, des tracts par milliers, un peu de savon : vive le savon, vivent les pantalons, les tracts aux fourneaux. Les autres items, on s'en servira à l'hiver prochain car le soleil est déjà chaud et nous savons par les bourgeons des arbres et la figure des gens que nous sommes maintenant au printemps.

Lorsque j'arrive enfin à Juliéna mon Canadien a déjà fait la conquête de tout le monde : Mme Duthel, Ciboulette, Mme Champagnon, Jean, Cugnet : trente-cinq ans, une figure boutonneuse, son accent particulier, ses tournures de phrases qui éveillent des échos d'autres siècles ; son sourire surtout et son entrain : il est complètement chez lui.

Ce soir nous le baptiserons et comme de bien entendu il passera sous la table : le nom de Jean-Paul a été choisi, Mme Duthel sera la marraine, Jean le parrain, je serai le curé ou l'enfant de cœur, cela n'a aucune importance. De l'entendre parler le cœur ouvert, nous sentons l'illusion que cela lui fait de connaître enfin cette terre de France, le pays de ses arrières grands-parents, qu'il chérit depuis toujours et qu'il vient maintenant aider à délivrer : il est peut-être le premier de sa famille à venir reprendre le contact mais il lui a suffi de quelques heures pour se reconnaître, déjà c'est comme si il y avait toujours vécu et les Français à mes côtés sont secrètement fiers de leur pays, leur culture, leur sol, de trouver chez ce Canadien cet amour auquel ils ne s'attendaient pas. Ses réponses à nos mille questions sont celles que nous espérions. Mme Duthel particulièrement est radieuse : ce soir elle soignera encore plus que de coutume sa réputation et ses talents d'hôtesse : Nous allons marquer ce jour de sa vie.

Après une semaine d'acclimatation Jean-Paul est parti prendre le commandement de la région d'Ambérieu Tom restera avec lui pour le seconder : grâce à lui les contacts sont faits, les équipes commencent à se dessiner et il ne manque que du matériel rien n'étant encore arrivé dans le pays. Ils ont tous les deux trouvé un nouveau terrain et ils ont pondu un message de circonstances : « les bagages de Toto n'arriveront jamais » pourvu qu'il n'en soit pas de même pour les parachutages.

À sa première sortie à Lyon Jean-Paul a été en difficulté : ayant pris le tramway, le conducteur lui a demandé trente sous pour son billet et il s'est trouvé coincé : à Londres il avait appris les francs et les centimes mais il n'avait jamais entendu parler de sous.

À sa deuxième visite nous avons tous failli être arrêtés : Maurice nous avait donné rendez-vous pour ce jour-là chez Julien le tapissier associé de Marius où Marius vivait avant de partir pour l'Angleterre. Nous devons le rencontrer l'après-midi à deux heures : la Gestapo est venue arrêter Julien le matin à dix heures. Tom arrivé le premier a été averti par les ouvriers et a réussi à voir Maurice, Jean-Paul et Arthur à leur descente du tram et les a ainsi empêchés de s'approcher ; je suis arrivé d'un autre côté et je suis monté jusqu'au bureau avant de rencontrer quelqu'un pour m'expliquer cet étrange silence : la Gestapo est revenue Un quart d'heure après ma fuite ; s'ils avaient le matin laissé une garde nous y passions tous.

Il paraît et c'est un peu tard maintenant de le savoir qu'un agent de l'A.B. se servait de l'usine de Julien comme boîte aux lettres et que la Gestapo y a trouvé des dossiers complets contenant noms et adresses de résistants. Hélas. Il me semble que cela arrive un peu trop souvent cette manie de tenir des listes et en clair encore avec comme résultats que l'arrestation d'un seul amène immédiatement celle de douzaines d'autres : depuis mon arrivée je n'ai pas moi écrit un seul nom sur un morceau de papier. Je commence à comprendre pourquoi Londres ne nous permet que minimum de contacts avec les autres organisations : en principe nous sommes nous idéalement organisés pour la clandestinité, chaque circuit devant être un tout inconnu des autres circuits : en pratique cela ne marche pas toujours aussi bien puisque par suite de la crise de radio nous sommes quatre circuits à nous servir de Maurice, mais du moins à part Arthur je ne connais ni un membre des autres circuits ni dans quelle région ils travaillent. L'A.S. au contraire est organisée nationalement

c'est-à-dire avec contact plus ou moins direct entre un bureau central qui doit se trouver à Paris et chaque petit groupe dans chaque petit village de France : ainsi les journaux ont publié ces jours-ci qu'un aide de camp de De Gaulle avait été arrêté dans la région parisienne et que cela avait permis l'arrestation de quatre-vingt-dix autres terroristes ; ainsi les pertes de personnel sont considérables et avec tant d'officiers prisonniers en Allemagne le réservoir ne doit pas être inépuisable ; ainsi chaque mois à peu près l'organisation entière doit être recommencée. Les F.T.P. eux sont organisés plus ou moins comme nous si j'en crois les journaux.

Ceux du service que nous sommes à nous connaître dans la région c'est-à-dire Arthur Marius et moi et maintenant Jean-Paul, ceux arrivés d'Angleterre je veux dire, nous sommes souvent demandés exactement combien de circuits il pouvait y avoir dans la région et si nous étions surveillés ou dupliqués : nous ne saurons jamais évidemment la vérité mais il doit nous arriver quelques fois de nous croiser dans la rue par exemple, de manger au même endroit voyager dans le même train et compartiment Sans nous connaître. Quand Marius était encore ici il nous est arrivé un incident qui illustre bien ce que je veux dire : nous avions l'habitude alors d'aller ensemble une fois par semaine à Lyon aux bains publics : étant un jour dans ma baignoire j'entends à travers la cloison quelqu'un chanter en anglais à pleine voix

« Roll on the barrel » aussitôt rhabillé je sors et me fait engueuler par Marius qui lui aussi avait entendu la chanson il croyait que j'étais le coupable : nous n'avons jamais su qui cela pouvait bien être.

Julien donc est arrêté : jusqu'à présent on nous a dit qu'il n'avait pas parlé : pauvre vieux. Ils doivent être en train de le déchiqueter.

Mauvaise atmosphère à Juliéna : le groupe F.T.P. d'un village voisin a appris, nous ne savons pas encore comment, où se trouvaient nos cachettes d'armes et a essayé de les prendre : nous avons déjà dû les changer plusieurs fois ; tous ces remue-ménages éveillent l'attention des gens qui commencent à parler. Jean Champagnon, Jésus, toujours plus mystérieux avec son béret et ses lunettes noires sa large houppelande passe ses nuits à essayer de découvrir qui a bien pu nous vendre : pour sa nouvelle spécialité de colmatage de fuite il a été surnommé « le plombier ».

Comme je l'avais promis à l'équipe de Juliéna nous sommes allés une nuit faire sauter trois pylônes de ligne électrique à haute tension à cinq ou six kilomètres du pays : une nuit splendide, claire étoilée, aucun danger à redouter si ce n'est le risque de se tordre la cheville dans un trou ; la pose des charges a été exécutée en un temps record : vingt-quatre charges en quatre-vingt-dix secondes : une agréable promenade pour revenir et après un casse-croûte nous sommes tous sur le toit de la maison de Mme Duthel pour voir le feu d'artifice, nous avons mis pour amorcer les charges des crayons à retardement de deux heures et joyeusement nous attendions. Les minutes les quarts d'heure ont passé et rien ne venait : il ne faisait pas bien chaud sur ce toit : Mme Duthel et Ciboulette ont abandonné les premières, après quatre heures d'attente, gelés, découragés nous sommes tous descendus nous coucher ; Je n'ai pas pu dormir songeant à ma perte de prestige, tendant désespérément l'oreille : qu'est-ce que j'avais bien pu oublier de faire ou de mettre ?

Au matin c'était bien moi le plus penaud de tous. Nous avons déjeuné en silence, nous sommes partis en silence, mais juste au moment de monter dans le car qui devait nous descendre au train nous avons enfin entendu ma tardive réhabilitation. Puisque la

température agit sur le fonctionnement de ces crayons on a dû nous en envoyer pour service dans les enfers : c'est la seule explication possible. Tous les passagers du car ont compris aussitôt que cette explosion était encore un coup des terroristes chacun exprimant son indignation plus ou moins forcée contre ces individus qui ne respectent rien.

« C'est pas ça qui nous fera vendre notre vin savez-vous ».

Il a fallu naturellement que Jean et Cugnet se mettent dans la discussion surenchérissant sur tout le monde « c'est une honte que je vous dis, des gens comme ça l'échafaud c'est bien trop bon pour eux ».

En arrivant au train nous avons croisé quelques gars de l'équipe, qui étaient la nuit dernière comme tout bon Français de garde sur les voies, n'ont pu venir avec nous. Je comprends qu'ils puissent avoir le sourire en vous voyant : ils ont entendu les explosifs et ont passé leur garde dans une baraque bien chauffée à boire à manger et à faire de la musique : les trains sont bien gardés nous pouvons voyager tranquilles.

Chaque Français respectable étant mobilisé une nuit par mois pour patrouiller une certaine section de voie ferrée la convocation est une pièce justificative ardemment désirée par nous les hors-la-loi mais hélas peu souvent obtenue et cela restera toujours la plus pure gloire de Marius d'avoir été au moins une fois requis pour garder les voies.

À quelques kilomètres de Charolles près de la ligne stratégique Lyon Paray-le-Monial dans un petit village perdu au milieu des ondulants pâturages de cette région dont la richesse est faite par ces paresseux bœufs blancs célèbres pour leur chair, J'ai découvert deux exilés qui se sont retirés là loin des troubles de notre pauvre monde : Gaston Lévy, un lorrain à trois petits-enfants les plus diables qu'il soit possible et une jolie femme qui nous régale des meilleurs gâteaux imaginables ; René Flécharde lui était dans un autre temps plombier, à Saint Bonnet de Joux, une petite ville entre Cluny et Charolles : il y a planqué de nombreux jeunes ce qui lui a permis de ne pas partir en Allemagne. Dénoncé il a été obligé de s'enfuir avec sa femme et ses deux enfants. Ces deux bannis passent la moitié de leurs jours à se disputer entre eux car ils ont tous les deux le caractère trop énergique pour ne pas, confinés comme ils le sont, se heurter à chaque instant ; le reste du temps ils se préparent, complotent, projettent, attendent des parachutages ; je reviens le plus souvent possible auprès d'eux passer quelques heures et nous descendons ensemble vers la calme rivière guettant le brochet, ou ramasser la friture au filet : s'ils sont impatients de rentrer dans le combat, je voudrais moi pouvoir m'endormir ici une quinzaine de jours, n'avoir rien d'autre à faire que de contempler les grands troupeaux blancs, ou m'acharner après ce maudit brochet qui ne veut pas se laisser prendre.

Gaston doit le moment venu s'occuper du sabotage de la ligne Lyon-Paray, Flécharde de celle Paray-Monceau.

La première est idéale pour nous : encaissée entre des hautes montagnes, parsemée de nombreux tunnels s'entrelaçant continuellement avec la route et la rivière : on ne peut pas demander mieux. La deuxième par contre ne pourrait pas être plus mal placée : le pays est plat, plat à perte de vue, la ligne est droite presque interminablement : de plus à part de courtes sections elle roule à l'ouest du canal qui relie aussi Paray à Monceau : la route longe le canal, du mauvais côté elle aussi.

Ce canal a eu jusqu'à présent une existence mouvementée : jusqu'à l'année dernière Londres le considérait comme un très important objectif et envoyait spécialement des équipes

chargées de le rendre inutilisable : c'est par lui que le charbon de Montceau-les-Mines est distribué dans le centre de la France : son importance est devenue bien moindre actuellement car les mineurs de Monceau ne mettent pas beaucoup de cœur à l'ouvrage. Les équipes arrivées d'Angleterre faisaient régulièrement sauter les écluses jusqu'au moment où chacune de celles-ci devint gardée par un important poste allemand puissamment armé : il a fallu trouver un moyen de tromper leur vigilance : un jour les sentinelles qui faisait les cent pas le long d'une écluse virent apparaître deux jeunes horriblement ivres qui s'engueulaient copieusement : l'un deux portait une valise qu'il posa sur le sol pour pouvoir plus librement insulter son compagnon alors, titubant dans un paroxysme de rage celui-ci s'est saisi de la valise et l'a jeté dans le canal. Ils se sont jetés l'un sur l'autre heureusement que la sentinelle a pu les séparer ils se seraient certainement tués, ils se sont éloignés jurant terriblement : une demi-heure après l'écluse sautait. Paray-le-Monial à douze kilomètres à l'ouest de Charolles est fortement garnisonné par les Allemands car c'est un point important sur les routes d'approvisionnement entre le sud-ouest de la France et l'Allemagne : ils ont de plus l'important d'aviation de Saint Yan au sud de Paray avec avions de chasse et d'observation. La ville de Charolles située si près de Paray et sans aucune défense naturelle pour se protéger sera facilement vulnérable : un secteur bien difficile. J'ai demandé à Londres un autre officier pour en prendre le commandement : j'espère qu'il arrivera avant le débarquement.

Nous avons appris le quatorze avril une mauvaise nouvelle. J'avais organisé pour ce jour-là une réunion à Charolles avec l'équipe de l'endroit et les exilés de Cluny. Jean-Paul et Tom venaient spécialement d'Ambérieu car je veux que Jean-Paul connaisse et soit connu du plus grand nombre de gens possible pour qu'il soit prêt à me remplacer si j'étais arrêté. La veille de ce jour nous sommes descendus à Lyon Ciboulette et moi car n'ayant rien reçu de ma sœur depuis le nouvel an j'ai demandé à Ciboulette d'aller à Marseille pour voir si elle pouvait entrer en contact avec elle. Éric, Paul et Jacques les chefs d'équipe réfugiés à Juliéna nous ont accompagnés jusqu'à Mâcon, montant à Sénozan chercher des cachets pour les prochains arrivages. Ils sont tellement grands ces trois-là tellement bizarrement accoutrés qu'il leur est impossible de passer inaperçus quelque part.

Le jour du quatorze avril donc nous nous sommes tous réunis chez la mère Triboulet car évidemment une réunion dans le pays doit commencer ou finir par un bon repas : se refuser à la coutume serait un tel manque aux traditions, un tel crime qu'il serait impossible de s'en faire jamais pardonner.

Le repas de cette occasion a été digne de la maison : au dessert Jean-Paul nous a appris un troisième hymne national : après la Marseillaise pour la France, le Tipperary pour l'Angleterre nous connaissons maintenant pour le Canada le champ de l'Alouette : chanté avec toute son âme par Jean-Paul il dépasse de loin en entraînant les deux autres. À la fin de la chanson Jean Champagnon est arrivé avec un air de catastrophe. Éric Jacques et Paul ont été arrêtés hier par la Milice quelques instants après m'avoir quitté : il paraît que Paul portait une paire de souliers de l'armée anglaise arrivés avec le parachutage de Juliéna et que c'est pour cette raison qu'ils ont été appréhendés. Nous aurions dû le prévoir : depuis que je suis arrivé en France, que nous nous sommes réunis quelques amis, que nous avons essayé par un bon repas, pour le plaisir d'être ensemble, d'oublier quelques instants le danger qui nous entoure, chaque fois quatre ou cinq peut-être, cela s'est mal terminé. Nous nous sommes immédiatement dispersés car les trois gars savaient que nous devions nous réunir ce jour-là à Charolles et il est possible qu'ils aient été obligés de le révéler : allez Jean et Tom regagnez

votre coin, vous n'avez plus rien à faire ici, nous allons voir ce que nous pouvons imaginer pour nous protéger de ce désastre, pour sauver nos jeunes s'il y a un moyen.

Les miliciens sont allés à Juliéna le surlendemain seize avril : ils sont arrivés tôt le matin, une cinquantaine : ils avaient Paul avec les menottes aux poignets : il a dû être malmené car il en portait les traces sur la figure : casqués, armés ils sont allés chez Madame Duthel qu'ils ont fait lever et habiller en lui tenant une mitraillette braquée sur le ventre : ils ont fouillé la maison, ils n'ont rien trouvé : ils sont ensuite montés parmi les vignes déterrer où nous les avons cachés, plusieurs chargeurs de batteries et quelques batteries vides : ils sont repartis peu après non sans que Madame Duthel leur dise ce qu'elle pensait de eux : ils savaient en arrivant que Ciboulette était à Lyon. Ils reviendront sans doute : Madame Duthel reste chez elle, ils ne lui ont pas fait peur. Ciboulette est rentrée de Marseille le jour après leur visite : ma sœur a été arrêtée par la Gestapo vers le vingt-cinq mars : pas d'autres détails sur l'arrestation aucune nouvelle depuis.

Les miliciens sont retournés deux fois à Juliéna. Ils ont fait des trous dans les vignes sans aucun succès : depuis ils n'ont plus reparu—les trois grands sont maintenant à Lyon à la prison Montluc. Les miliciens n'ont rien trouvé parce que tout notre matériel a été déterré et placé dans le grenier d'une petite maison appartenant à Madame Duthel juste en face de chez elle de l'autre côté de la rue. En revenant Ciboulette s'est aperçue qu'au cours de leur visite ces messieurs lui avait volé son appareil photographique.

Jean Régnier vient d'arriver à Londres : je l'avais connu à Londres où il sortait souvent avec Arthur et Nicolas : il avait travaillé avec eux à Lyon avant leur départ, mais il avait fait le grand tour pour son aller traversant les Pyrénées et l'Espagne où ils avaient eu la chance de ne pas rester trop longtemps emprisonnés. Un brave garçon tranquille et sérieux. Le bureau lui a donné comme mission Chalon, les routes et les voies ferrées partant de cette ville il n'y connaît personne. Il est bien tard dans la saison pour arriver sans contact : tous ceux qui avaient l'intention de faire de la résistance se sont déjà enrôlés dans les groupes pour cette raison et comme ses objectifs autour de Chalon sont les mêmes que les miens je lui ai passé les équipes de Jean-Louis au nord de Saint-Gengoux : d'après ce que me dit Arthur je n'aurai pas à me plaindre de lui avoir fait confiance.

Jean-Louis, toujours à Lyon attendant son soi-disant départ pour l'autre côté, de plus en plus abattu par cette vaine attente, a trouvé un moyen de se distraire : il fera évader Éric, Paul et Jacques de Montluc : il a l'intention de les rendre malades pour qu'ils soient envoyés à l'hôpital d'où paraît-il c'est un jeu d'enfant de s'échapper. Montluc est gardé par des gardiens français et pour un paquet de cigarettes il est possible d'envoyer des paquets aux prisonniers : de cette façon les trois ont d'abord reçu de Jean-Louis des pilules pour leur donner la scarlatine : ils ont envoyé un message disant que depuis qu'ils avaient avalé ses pilules ils avaient engraisé de deux kilos chacun. Jean-Louis a alors essayé de leur faire attraper la typhoïde avec le même résultat. Il leur prépare maintenant la jaunisse mais je n'ai guère plus confiance en cette homéopathie.

Tout cela occupe Jean-Louis et j'en suis heureux ; je ne crois pas qu'il parte jamais pour l'Angleterre : celui qui lui a promis ce voyage n'est pas quelqu'un de bien sérieux ; c'est un menteur est un bluffeur et je me demande comment il se fait qu'il ait pu rentrer dans notre service. Il n'était pas arrivé en France depuis une semaine qu'il se vantait déjà, sans avoir encore reçu de parachutage, d'être responsable de toutes les explosions entre Dijon et Avignon. Il parle trop, devenant un danger pour tout le monde et malheureusement comme

il habitait la Saône-et-Loire avant de passer en Espagne il connaît beaucoup de résistants : son radio est un canadien français un grand garçon au nez proéminent, consciencieux et fidèle il a été surnommé Cyrano, j'ai peur pour lui.

Jean-Louis ne boîte maintenant presque plus et comme après tout le débarquement doit rapidement s'approcher ; il tient beaucoup moins à partir : je n'en suis pas fâché.

Message de Londres : il nous annonce d'être prêt à recevoir pour la lune de mai un radio et un lieutenant : hurra. De plus, Marius, Henriette et un Canadien arriveront sur le terrain de Mons près de Cluny, seulement il faudra les descendre à Lyon immédiatement car ils doivent rejoindre leur secteur aussitôt que possible pour se préparer pour le débarquement.

Problème, problème, comment faire ? Ils sont trois, sans doute deux valises chacun d'affaires suspectes : de plus Marius apportera sans doute un poste émetteur : comment transporter ce chargement avec pleine sécurité et sans perte de temps ?

Jean-Louis suggère que les deux types qui sont à la Gestapo de Lyon et avec lesquels il est en contact pourraient venir à Cluny chercher nos trois amis et les ramener dans leur voiture la même nuit à Lyon. Évidemment pour faire le plus vite possible il faut les emmener dès qu'ils auront mis pied à terre et pour circuler la nuit en voiture il faut faire partie de la Gestapo. Je n'ai pas encore rencontré ces gens-là : je n'en ai pas vu la nécessité et puis je n'ai pas eu en eux une grande confiance : entre la Gestapo et nous il y a une petite différence et leur histoire m'a paru tellement extraordinaire, tellement invraisemblable que je me suis refusé à la croire : pourtant ils ont un point en leur faveur : ils nous ont averti que la rafle de Cluny allait avoir lieu, ils nous ont permis de sauver tous nos hommes à part Georges Malère ; par Jean-Louis à travers Laurent ils auraient pu depuis trois mois arriver à nous connaître chacun de nous et nous faire tous arrêter s'ils n'étaient pas sincères. Mais leur confier maintenant la vie de Marius d'Henriette et de l'autre c'est une telle responsabilité, un tel coup de dés que j'hésite à me prononcer : il faut d'abord que je les voie et que je les juge : si je me trompe nous sommes tous perdus.

Jean-Paul a porté bonheur à sa région, et comment. Pour sa première opération en France il attendait deux hommes, le radio, le lieutenant et leurs valises : ils sont allés sur le terrain à six dans une petite voiture. Un avion est arrivé et ils ont fait les signaux : à leur grande surprise dix-huit parachutes sont descendus, rien que des containers. Ils ont pensé qu'évidemment l'avion avait dû se tromper de terrain mais que c'était une bonne affaire pour eux : les premières armes de la région. En attendant le bon avion celui qui amènerait les parachutistes ils se sont mis avec certains à ramasser les tubes ; comme il faut quatre hommes pour soulever un ils avaient déjà du travail en perspective. Une demi-heure après un deuxième avion les a survolés, a tourné sur les signaux et a lâché...dix-huit autres parachutes dix-huit autres tubes. La blague commençait à devenir mauvaise : trente-six containers à six, il leur faudrait trois jours pour ranger tout ça. Enfin quelques moments après un troisième avion est apparu et lui aussi leur a fait cadeau de dix-huit tubes. C'était tout de même un peu trop d'une bonne chance : pour bouger cet amoncellement ils sont allés trouver un maquis voisin auquel ils ont offert la moitié du matériel : ils ont terminé de ramasser en plein jour. Personne ne se plaint, la région a des armes et des explosifs, la région a un chef que demander de plus ?

Londres a changé d'avis et a décidé que le radio et le lieutenant descendraient avec Marius : le message pour nous avertir de l'opération qui était :

« Le furet a laissé tomber trois noisettes » a été changé pour « le furet a laissé tomber cinq noisettes ».

J'ai rencontré Lucien et Dédé, les deux de la Gestapo : quand le message passera Jean-Louis les avertira et ils monteront nous rejoindre avec leur traction.

Dédé est un petit homme gras comme un moine : il a une tête ronde de bon garçon ; Lucien est un blond à la figure dure qui n'a pas l'air commode : je n'ai rien appris de leur passé, plutôt je n'ai aucun moyen de contrôler ce qu'ils m'ont raconté, ce qui est la même chose : d'après eux ils ont fait longtemps les passeurs sur la ligne de démarcation plus ou moins gratuitement puisque des gens offraient de payer et ils en avaient les moyens. Ils sont entrés à cette époque dans la résistance dans une organisation qui n'existe plus maintenant, tous ses membres ayant ou été arrêtés ou étant restés sans aucun contact entre eux par suite de ces arrestations : c'est cette organisation qui les a fait rentrer dans la Gestapo pour emprisonner, comment, je n'en sais rien, mais il doit y avoir malgré tout des endroits où la résistance et la Gestapo se touchent ce qui n'est pas très rassurant mais peut-être que je me trompe et que la Gestapo les a enrôlés, nommés, accueillis, il doit y avoir un terme propre tout simplement parce qu'on leur a trouvé une tête sympathique. Quoi qu'il en soit j'ai été convaincu par eux, je crois qu'ils veulent faire tout leur possible pour nous aider et encore une fois si je me trompe malheur à nous.

Pour satisfaire ma curiosité, ils m'ont expliqué comment fonctionne la Gestapo. J'ai appris qu'il y a une Gestapo pour chaque grande ville : c'est une organisation indépendante qui règne sur tout le territoire autour de cette ville : chaque Gestapo est dirigée par deux hauts chefs allemands qui s'affichent le moins possible ; chaque bâtiment est divisé en chambres numérotées ; chaque chambre un agent qui ne sait pas ce qui se passe dans les autres chambres ; dans le sous-sol sont gardés les prisonniers. Les agents ou groupes d'agents sont envoyés arrêter quelqu'un ou bien un prisonnier leur est envoyé avec son dossier ; ce prisonnier et ce dossier deviennent la responsabilité de l'agent : c'est à lui de tirer de l'un le plus de renseignements possible, de compléter l'autre autant qu'il est possible : dans sa chambre l'agent commence à interroger le prisonnier habituellement en lui tapant dessus avec un gourdin ou bien se contentant simplement des poings et des pieds : les salles de bain sont communes à tous les agents pour les supplices du bain qui consistent simplement à noyer les prisonniers plusieurs fois de suite. Il y a en plus d'autres salles communes où sont installés les instruments pour les tortures plus raffinées : des étaux pour serrer les têtes et écraser les doigts, des anneaux pour accrocher les prisonniers sur la pointe des pieds, beaucoup d'autres encore.

Jusqu'à présent, officiellement les femmes ne sont pas torturées. D'après ce que je crois comprendre les agents ne sont pas excessivement payés mais ont évidemment le droit de prise sur ceux qu'ils arrêtent et sur ceux qu'ils trouvent. Il me cite des cas : pourquoi celui-là a été arrêté, ce qui l'a trahi : comment sur celui-là ont été trouvées des listes à peine camouflées qui ont permis l'arrestation de beaucoup d'autres ; celui-là est mort sans dire un mot, cet autre a parlé tout de suite, ils critiquent nos méthodes, me font voir où nous fautons : tout cela est bien intéressant, bien instructif mais cela me donne mal au cœur.

Sans doute il faut admirer ces gens, ces deux-là qui en service commandé risquent leur vie à chaque minute dans la caverne maudite mais je ne peux m'empêcher de penser que tout le monde ne pourrait pas faire ce travail, qu'il doit falloir être né pour cela, l'avoir dans le sang, pour pouvoir torturer des gens d'abord, quels qu'ils soient, ensuite pour avoir la force de

caractère, le pouvoir de torturer des gens que l'on connaît, des amis peut-être : cela doit être plus atroce encore que d'être torturé soi-même.

Le 5 mai le message du furet est passé alors que j'étais encore à Lyon et je suis retourné dans la voiture de Lucien : j'ai aimé cette course dans le soir qui tombait, le vent de la vitesse et nous n'avons jamais fait moins de cent, cette impression de légèreté sans craindre ni bagarres ni gendarmes : nous n'avons pas été arrêtés une seule fois car ces tractions de la Gestapo sont reconnues dans toute la région : qu'elles voitures admirables et de quel plus bel éloge pourraient-elles être couronnées que le fait qu'elles ont été choisies exclusivement et par la Gestapo et par le maquis ?

Nous avons laissé la voiture dans le bas de la côte à la sortie du terrain et nous sommes montés à pied jusqu'à Mons : une belle nuit claire, sans nuages : il ne devrait pas y avoir d'accrocs ce soir.

Madame Dutrion a préparé un bon souper pour mes parachutistes : son mari nous remplit les verres en attendant que vienne l'heure de descendre sur le terrain.

À onze heures nous sommes en position l'équipe de Cluny est à son poste avec un camion pour emporter le matériel.

À minuit un avion est passé très haut : nous avons signalé ; il est revenu quelques instants plus tard, toujours aussi haut, quinze cents mètres au moins, et puis s'est perdu dans la nuit et nous avons recommencé l'attente : une heure arrive et passe, deux heures, trois heures – tant pis ce ne sera pas pour cette nuit : allons boire un coup pour nous réchauffer : Lucien et Dédé doivent rentrer à Lyon avant le jour. Madame Dutrion est bien fâchée : voilà son bon repas gâché « ils le mangeront réchauffé demain, ne vous frappez pas » nous redescendons vers la traction qui me laissera à Cluny.

Lucien a allumé ses phares et là, dans leur faisceau de lumière apparaît une forme échevelée blanche comme un fantôme.

« Henriette. Henriette. Que s'est-il passé ? Tu n'es pas blessée ? Henriette parle-moi. Henriette où es-tu blessée ? Elle tremble de tout son être, je vois qu'elle a un revolver braqué contre mon estomac

« Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ?

« C'est moi Toto Henriette, tu ne me reconnais pas ?

« Toto, oui, Toto, non Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Elle est sûrement blessée, elle divague. C'est l'avion que nous avons signalé qui a dû les lâcher, où sont les autres ? Il y a trois heures qu'ils sont descendus, sont-ils morts ? Râlant dans quelques coins ?...

Elle ne me reconnaît pas mais semble reconnaître Jean-Louis... Il faut que je trouve les Clunyois dont j'entends le camion qui commence à partir... Il faut chercher les autres... Henriette chère Henriette...

Quel peut-être le salaud qui les a lâchés à cette hauteur, qui nous a rendu Henriette dans cet état, qui a peut-être tué Marius et les trois autres ? ... non jamais je ne pourrais oublier cette vision d'Henriette, ce spectre dans les phares je la laisse dans les bras de Jean-Louis et me mets à courir vers le terrain

Jean, Cugnet. Où vous êtes ?»

Tout à coup derrière un petit mur de pierre, fixant ma course, se dresse une forme en imperméable, revolver au point : une voix sèche

« Qui êtes-vous ? »

« C'est moi Toto, nous venons de trouver Henriette, vite, vite il faut appeler tout le monde, chercher les autres »

« Toto connais pas »

Lucien ou Henri si vous me connaissez sous un autre nom mais ne restez pas là il faut faire vite et confusément je pense que ce doit être de nouveaux équipiers de Cluny qui ne me connaissent pas encore...

« Connais pas. Connais pas ». Et cette voix brusque, ce revolver toujours braqué sur ma poitrine commence à m'inquiéter, je me sens tout à coup glacé et mon esprit émerge de ce brouillard où je me trouve depuis quelques secondes, depuis que j'ai vu Henriette : serait-ce un traquenard après tout cette histoire de Lucien et Dédé est-ce que nous sommes entre leurs mains que tout le monde est arrêté.

« Je suis avec Jean Renaud »

« Connais pas »

Non de Dieu de Nom de Dieu c'est bien ça

La voix sèche reprend à nouveau

« Vous connaissez Tiburce ? »

« Tiburce oui c'est moi »

« What's our name of your Bloody circuit? »

« Ditcher »

« Sortez les gars tout va bien »

Et deux autres formes se dressent de derrière le mur : ce sont trois de mes noisettes ; ouf. Ça va mieux.

Jean et Cugnet sont arrivés à ce moment-là et tout a commencé à s'organiser les trois oiseaux ont été conduits chez les Dutrion nous nous sommes mis à la recherche de Marius ; les blés, déjà hauts, nous ont gêné pour retrouver le parachute d'Henriette qui peu à peu s'est mise à penser à se rendre compte, Marius a dû tomber près d'elle car elle l'a suivi dans sa chute jusqu'à terre mais nous n'avons pas aperçu de traces : les blés nous arrivaient presque à la poitrine et mouillés qu'ils étaient par l'humidité de la nuit nous avons l'impression de nager à travers champs pas de trace mais Marius connaît la région aussi bien que moi, s'étant trouvé isolé il est peut-être descendu à Cluny qui n'est qu'à sept kilomètres d'ici : Lucien et Dédé ont insisté pour partir immédiatement : ils ont emmené Henriette et son complice : à Lyon où Jean-Louis s'occupera d'eux ils trouveront tout préparé : Marius suivra demain.

Remontant une fois encore chez les Dutrion je commence enfin à trouver un peu de calme en moi-même : cette vision d'Henriette m'avait complètement bouleversé et jusqu'à ce moment où je l'ai vue partir dans la voiture toujours sans m'avoir reconnu je n'ai pu penser qu'à elle ; ce n'est pas que je l'ai beaucoup connue avant ce soir, ou même beaucoup

remarquée mais elle était de la famille et faisait partie de moi : lorsque Londres m'a annoncé qu'elle descendrait avec Marius j'ai été dégoûté, j'ai pensé que Marius était fou de la ramener en France : qu'elle soit bien brave, bien sympathique, bien courageuse peut-être, d'accord ; mais cela ne suffit pas : ce n'est pas un jeu dans lequel nous sommes engagés mais une âpre lutte que la mort hante à chaque pas : la bonté, la beauté ne comptent pour rien dans ce combat, ce qui importe c'est la froide volonté de se battre et de se battre encore, c'est le sacrifice et c'est l'utilité. Si on m'avait demandé de la recevoir toute seule, j'aurais refusé ; je n'aurais pas risqué la vie d'un seul de mes gars pour le faire. Mais ce soir c'était différent, nous l'attendions et à partir du moment où l'avion la lâchait sur nos signaux elle devenait notre responsabilité, sa vie entre nos mains était une fleur vers laquelle se tendait tout notre amour et nous retenions notre souffle pour ne pas lui faire du mal : et puis de la voir ainsi hagarde, brisée, j'en ai maudit le ciel et les gens sans conscience.

Quand j'arrive à la maison je trouve Jean à son affaire : un des deux arrivants est un jeune garçon, un gosse encore qui n'a pas l'air de connaître trois mots de français : il est en train de casser la croûte pour le moment comme tout le monde : il essaye plutôt car Jean radieusement heureux tient à toute force à lui faire avaler canon sur canon pour célébrer son arrivée : il n'avait jamais encore bu de vin de sa vie m'explique-t-on : présentations : le gosse est américain, radio, il a dix-sept ans. L'autre lui, a l'air d'un soldat : il est Canadien Français ami de Jean-Paul et parle français comme Jean-Paul avec le même accent et les mêmes tournures de phrases : il me raconte qu'ils sont tombés tous les trois ensemble dans un petit champ entre un mur de pierre et un grand arbre à deux kilomètres du terrain ; Henriette est tombée elle a deux cents mètres d'eux juste dans le coin de mur : je ne comprends pas comment aucun d'eux ne se soit ni tué ni blessé. Ils ont caché leurs parachutes et ont attendu de voir venir quelqu'un pour se renseigner : ce quelqu'un ce fut moi.

Le petit américain s'endort sur sa chaise : qu'ils dorment tous les deux quelques heures nous les amènerons demain chez Dédé le fermier chauve chez qui il se reposeront quelques jours.

Cugnet, Jean et moi nous allons pendant ce temps chercher les paquets qui manquent, il en faut encore trois pour faire le compte, et les parachutes où ils ont été cachés.

Dehors il fait un matin de printemps et ce chaud soleil qui monte de derrière les collines sèche nos vêtements et dissipe de nos esprits cette nuit de cauchemar : descendant vers le terrain un gars de Cluny en vélo nous rejoint et nous annonce que Marius est au pont de Cotte chez Germaine en train de dormir : le pont de Cotte est un café restaurant à trois kilomètres de Cluny sur la route qui va à Saint-Gengoux il est tenu par une grande et forte femme Germaine, ardente résistante—nous apprenons que Marius a marché cette nuit jusqu'à Cluny : il ne savait rien de la rafle du quatorze février : et est allé directement à l'usine à gaz. Madame Malère lui a raconté l'arrestation de son mari et des autres et lui a déconseillé de rester chez elle : alors il est revenu sur ses pas, a frappé chez la Germaine qui lui a tout de suite préparé un lit : laissez-le dormir pour le moment il en a bien besoin.

Avec la lumière du jour pour nous faciliter la tâche nous n'avons aucune peine à trouver ce que nous cherchons, d'ailleurs un parachute est accroché à un arbre, un autre étendu sur une haie et nous finissons de plier le tout lorsque nous survole l'avion allemand d'observation cherchant des traces du bruit de cette nuit. Il va falloir trouver une cachette pour enlever tous ces paquets. Un fermier casquette sur l'oreille, les mains dans les poches, traînant ses sabots s'avance vers nous et Jean l'interpelle :

« Eh Philibert : va donc chercher ton cheval et ton char pour transporter ces paquets »

« Eh ben on y va » répond l'autre.

Gillot et son gazo, l'un poussant l'autre et pas toujours le même au travail, arrivent de Charolles pour emporter mes deux gars, un canon de vin et les voilà en route ; nous, nous allons réveiller Marius histoire de voir ce qu'il va nous raconter. Il commence évidemment par nous engueuler de la belle manière

« Pour une réception, vous pouvez-vous vanter, c'est une drôle de réception. Me faire marcher en arrivant quinze kilomètres et puis pour m'envoyer dans la gueule du loup. Et moi qui avais vanté à mes compagnons l'hospitalité des Clunyois ».

Pour le calmer Germaine lui sert comme petit déjeuner une omelette aux champignons arrosée d'un pot de vin blanc et pendant qu'il mange nous lui racontons le reste de cette histoire de cette nuit, la découverte d'Henriette et des trois autres. Il commence ensuite à nous faire part de ses volontés :

« je descendrai à Lyon demain matin par le train : nous allons tous les trois Henriette, le Canadien et moi dans la région de Reims : comme nous n'avons aucun contact et que très peu de temps nous reste avant le jour « J » nous devons y monter le plus tôt possible. Il faut aussi que tu laisses Henri venir avec moi et je peux prendre deux ou trois types de Lyon qui travaillaient avec Nicolas et Marchand. Nous irons ouvrir les valises tout à l'heure et demain quelqu'un descendra avec moi pour m'aider à les emporter : il y a un poste émetteur ; deux valises sont pour vous remplies de souliers de femme et de coupons d'étoffe on les gardera maintenant pour les femmes qui ont été arrêtées lorsqu'elles reviendront ».

Il veut naturellement savoir ce qui s'est passé pendant son absence et qui a été déporté et puis il continue son monologue : « le débarquement, personne n'en connaît la date exacte mais tout le monde là-haut l'attend d'un jour à l'autre »

« Il ne peut pas venir avant le quinze puisque le message n'est pas passé le premier mai »

« Mes enfants j'aurais voulu que vous soyez avec moi là-haut pour voir ce qui se voit : les centaines d'avion qui sans cesse noircissent le ciel allant ou venant de bombarder d'attaquer les Allemands, et les soldats dans les rues, et les convois sur les routes, les tanks, les canons, les camions-et les Américains, qu'est-ce qu'il peut y en avoir. Pour le moment c'est l'Angleterre qui est envahie, qui risque de couler. Je voudrais que vous puissiez sentir la force et la confiance qui existe là-haut cela vous ferait du bien.

Ils m'ont promis au bureau de nous envoyer des armes en quantité à partir de la prochaine lune : il faut leur envoyer le plus de terrains possibles : ils vont avoir à partir de maintenant assez d'avions pour contenter tout le monde ».

Nous sommes insatiables et il faudrait une semaine entière à Marius pour satisfaire notre curiosité : nous voudrions pouvoir humer l'air que l'on respire là-bas dans le monde libre, ce qu'on pense, ce qu'on dit, ce qu'on prépare : la confiance mais nous l'avons, confiance en eux et confiance en nous-mêmes ; mais mal armés comme nous le sommes, notre seule peur est de ne pouvoir accomplir tout ce qu'on attend de nous. En regardant Marius je comprends mieux encore pourquoi nous avons tellement craint cette nuit : recevoir des parachutes ce n'est pas amusant, on s'inquiète on se demande si tout est parfait : la position des lampes, les signaux a-t-on bien calculé la direction, la vitesse du vent ? On pense au hasard qu'on ne peut pas prévoir, le mauvais balancement, le trou dans la terre, la motte de terre lorsque les

pieds touchent le sol : mais tout cela, ces craintes, se décuplent encore quand ce sont des amis que l'on attend : hier soir j'ai vu Henriette grièvement blessée, Marius et les autres morts ou agonisant au milieu des blés : il fait bon maintenant de retrouver Marius, bon de l'avoir près de nous, de l'entendre parler, de retrouver même ses fautes de français.

Chez Dédé, j'ai retrouvé mes deux autres arrivants : à nouveau j'ai été frappé par l'autorité et le maintien du Canadien, Michel est son prénom et il lui restera : je lui ai expliqué ce que j'attendais de lui ; vingt-quatre heures de repos lui ont suffi, il veut se mettre au travail, se familiariser avec les Charollais, Charolles et sa région.

A nouveau j'ai été frappé par la jeunesse du petit Américain brun les cheveux en broussaille il paraît juste ses dix-sept ans : Son français est exécrable : il ne pourra apparaître ni dans les villes ni dans les villages : il va falloir qu'ils vivent dans les fermes changeant régulièrement pour ne pas trop se faire repérer : nous lui avons trouvé un garde de corps, un jeune Clunysois qui ne parle pas l'anglais, mais ils ont l'air de s'entendre tous les deux : ils vont rester quelques jours ici et puis se rapprocheront de Cluny chez Philibert Guérin le fermier qui est venu nous dépanner avec son char le matin de leur arrivée et qui habite Flagy, petit hameau à deux kilomètres de Mons. L'américain qui a déjà été baptisé Tintin par Cugnet est entré en contact avec Londres : il semble connaître son métier, il semble consciencieux.

À Lyon j'ai revu Henriette heureuse cette fois de me voir : elle m'a dit qu'elle ne se souvient pas de m'avoir parlé l'autre soir : elle ne savait plus trop ce qu'elle faisait : pendant trois heures elle avait tourné en rond dans les blés ne sachant pas où elle était, craignant le pire pour ses compagnons.

J'ai connu Benoît un autre Canadien Français bien sympathique qui ne semble pas aimer beaucoup Michel.

Tous les trois Marius, Henriette et Ben sont encore arrêtés à Lyon : ils espèrent pouvoir partir pour Reims d'un moment à l'autre : aucun d'eux ne veut croire que c'est une voiture de la Gestapo qui les a descendus à Lyon : ces gens n'ont aucune imagination.

Le nouveau message de Juliéna est passé mais rien est arrivé : Ciboulette était toute seule ce soir-là : Jean Champagnon était à Cluny, les autres gardaient les voies : alors, pensant que personne ne serait là pour l'avion et décidant qu'elle au moins ferait acte de présence, elle a mis de gros souliers, des pantalons de ski, a rempli une bonbonne de vin et est parti toute seul pour le terrain : là, heureusement elle a trouvé les Clunysois et les Charollais sur qui je comptais et qui étaient arrivés directement en voiture. Il y avait aussi trois petits gars, ancien du maquis de Mons, dernièrement planqués à Juliéna dans les fermes mais qui maintenant campent près de la Sibérie un col et un restaurant dix kilomètres derrière Juliéna. Ce sont trois braves petits un Alsacien Bari, Ohnet qui vient de la Marne est un Parisien Julot : rien ne les démonte, en loques, ayant rarement à fumer, inconfortables il n'en gardent pas moins le sourire ; lorsqu'ils descendent chez Madame Duthel ils retrouvent une famille car elle fait tout son possible pour eux ; l'alsacien, le petit Bari, a été surnommé ainsi à cause de son accent : Bari c'est Paris pour lui, je lui ai promis de lui acheter un costume en ville il ne faut pas que je l'oublie.

De passage à Cluny nous avons été juste à temps pour un parachutage : c'est la nouvelle équipe qui organisait cela avec le fameux message « un de pris, dix se dressent ». Différente cette équipe, ils parlent moins ; s'ils sont moins un exemple que les anciens, ils cadrent

mieux avec la nouvelle situation, le plus grand danger : je suis sûr que personne à Cluny ne sait qu'ils sont avec nous.

Pas de veine encore une fois : l'avion a lâché d'excessivement haut et tout le parachutage est tombé dans les blés à plus de trois kilomètres du terrain : nous avons mis deux heures pour le repérer : les parachutes, les cordes étaient enchevêtrés dans les branches et cela a été un pénible travail pour tout sortir : il nous a fallu pour transporter les tubes jusqu'au camion, réveiller un fermier pour lui demander son char et son cheval : il nous a reçus avec un fusil de chasse à la main parce que quelqu'un avait essayé de le cambrioler deux nuits avant : comme par hasard il s'est trouvé qu'il avait été à l'école avec Jean Renaud, alors il a posé son fusil, enfilé ses pantalons chaussé ses sabots et a trimballé avec nous jusqu'au jour : il nous a alors offert le casse-croûte ; les Clunyois ont dû rentrer chez eux pour pouvoir aller à leur travail comme d'habitude et encore une fois nous sommes restés Jean Cugnet et moi pour voir si rien ne traînait. Entre huit heures du matin et quinze heures nous avons encore trouvé sept paquets avec leur parachute : l'un d'eux était tombé au milieu d'un petit lac : heureusement il faisait un matin splendidement ensoleillé et après notre nuit d'efforts, un peu de natation nous a complètement « repiqué debout » comme dit Jean. Le butin comprend des souliers, des chaussettes en grand nombre ce qui est bien mais encore une fois rien que des Stens : j'aimerais bien pour changer quelques armes pouvant porter à un peu plus loin que cent mètres. Trois postes émetteurs : heureusement car Tintin en a déjà cassé deux et à l'air de vouloir en faire une consommation effrénée.

Michel à Charolles s'organise et semble bien s'entendre avec les habitants. À Saint-Gengoux, Jean Régnier se distingue il a reçu cette nuit six avions sur des terrains et avec des messages que j'avais donnés il y a plus de six mois sans obtenir aucun résultat : la région de Chalon est maintenant bien ravitaillée.

Un autre parachutage a eu lieu à Senozan ce qui m'a fait plaisir pour deux raisons : pour les armes et les explosifs d'abord naturellement et puis parce que les jeunes gens là-bas commencent à devenir impatients et on a besoin de faire quelque chose de sérieux pour s'occuper : ils ont eu envie dernièrement de s'amuser à faire sauter les maisons des collaborateurs ce qui à part le plaisir d'entendre l'explosion ne rapporte rien à personne et d'habitude attire des représailles.

Pas de message d'alerte le quinze : pas de débarquement avant juin.

Jean-Paul est content dans son coin mais il lui faudra un radio : déjà la liaison entre lui et moi est mauvaise : souvent des messages urgents qu'il a à me faire envoyer doivent attendre deux ou trois jours avant de me parvenir faute de moyens de locomotion : cela deviendra bien pire lorsque nous commencerons à nous battre car les ponts sur la Saône qui nous séparent ne pourront pas être traversés. Pour garder le contact, transporter les messages j'emploie maintenant un jeune Clunyois Raymond Janiard qui fait le parcours à pied à bicyclette en train lorsqu'il y en a : il était enfant de troupe jusqu'à leur dissolution il doit avoir vingt ans. Je ne sais pas si c'est la tradition des enfants de troupe qui demande cela mais j'ai peur qu'il commence à me haïr, parce que jusqu'à présent je n'ai pas voulu qu'il se suicide.

Certains sont courageux sans le faire exprès, certains le sont grâce à la haine qui les anime, courageux par devoir ou par discipline, pour idéal ou comme mes Espagnols par bravade : je crois qu'il l'est pour toutes ces raisons à la fois : il hait les allemands il est imbu de discipline,

il adore la fantaisie, la difficulté-depuis un mois qu'il est avec moi je ne sais plus quoi en faire : il voudrait se battre vingt-quatre heures par jour sept jours par semaine et dès qu'il revient de la plus dangereuse des missions il me demande respectueusement « et maintenant qu'est-ce qu'il faut faire » et s'en va tristement parce que je lui réponds de se reposer, de se distraire jusqu'au lendemain. Chaque jour il m'arrive avec un nouveau projet en tête auquel je sens qu'il a longtemps réfléchi : faire sauter ce canal à tel point, dérailler ce train à telle heure, tuer un tel Allemand ou un tel collaborateur à tel endroit ; aucune entreprise ne lui est impossible, il lui suffira de quelques heures de réflexion pour venir à bout du plus difficile problème : faut-il descendre Laval ? Pétain ? Hitler ? mais il n'y a qu'à lui donner l'ordre et cela sera fait.

Je suis vraiment le plus chanceux des hommes : je fais un travail que j'aime ; il y a près de neuf mois que je suis en France et je suis encore en vie alors que la vie d'un agent d'après les statistiques ne peut pas durer plus d'un mois et demi ; plus que tout cela, moi l'individualiste, le faux cynique j'ai gagné des amitiés, connu des personnes pour lesquelles dès le premier instant mon cœur s'est ouvert. Où étaient-ils en temps de paix que je ne les ai pas rencontrés : ceux des écoles d'Angleterre, Anglais, Français, Belges, Danois, Polonais, Norvégiens, Hollandais ? Où étaient-ils Jean Renaud et les Jean-Paul avec leur humanité, leur générosité, leur désintéressement, leur sourire, leur tranquille courage ; les Jean-Louis avec le rayonnement de leur personnalité ; où étiez-vous Malère, Arthur, Cugnet, Tom, et combien d'autres encore ?

Où étiez-vous, vous les femmes que nous avons connues, ma sœur et Ciboulette, Henriette, tant d'autres : ces âmes héroïques qui soudain émergent de ces corps frêles car si les hommes méritent, que penser d'elles ces héroïnes ? Je vous ai vus trembler et non pas elles et pensant à ces figures qu'on nous donne en exemple, les spartiates, les Montaigne, les héros et les sages je me demande s'ils avaient à la fois ce cœur et ce courage cette intelligence et cette sensibilité comme je peux tant en avoir autour de moi.

Qu'importe que mes héros ne soient que des croque-morts et des pharmaciens, des épiciers si vous voulez, des marchands de chaussettes, qu'importe s'ils ne savent ni jouer de l'orgue, ni mesurer la distance des astres : ils vivaient pleinement leur vie, rendant heureuses leurs femmes, leur mère, leurs familles, leurs amis et s'ils ne voulaient pas courir quand il fait si bon se promener qui voudra les critiquer.

L'élite mais elle est là, dans ces jours où la civilisation oscille entre la vie et la mort : eh bien vive la guerre puisque l'élite y peut mourir en s'affirmant.

Nous entendrons plus tard sans doute célébrer l'éloge de celui qui écoutait la B.B.C. de celui qui résistait de Londres, de tout ce qui se seront révélés après le débarquement mais combien étaient-ils en 1940 à se dresser en chantant, combien traversaient les montagnes et les mers pour chercher des armes pour revenir se battre ?

Les bombardiers américains ont visité Lyon par ce beau matin de fin de mai : pas un nuage dans le ciel, soixante-douze forteresses en formations impeccables si haut si haut dans le ciel: ils ont fait du beau travail à la gare de Vaise qui simplement n'existe plus ; ils n'ont pas touché la gare de Perrache mais à cinq cents mètres de là ont détruit l'école de Santé devenu la Gestapo ce qui fait espérer aux gens que c'était cela qu'ils visaient : des morts par centaines et des blessés par milliers : ces morts auraient peut-être pu être évitées, le jour était trop clair, l'absence de défense des D.C.A. ou chasse trop éclatante : ils pourraient faire un peu

plus attention. Comment se fait-il que la nuit lorsque la R.A.F. vient bombarder personne ne perd la tête et chacun s'écarte calmement des points dangereux mais que de jour quand c'est le tour des Américains chacun court affolé sans savoir où aller, où se réfugier ? La maison d'Arthur a reçu une bombe en plein dessus et il n'en reste plus grand chose : ce n'est pas gentil, étant donné surtout que son voisin est un ardent collaborateur et quelques mètres de différence n'étaient pas si difficile à arranger.

Le lendemain montant à Charolles par le seul train qui a quitté Lyon ce jour-là je m'attendais au pire. Le train est parti des Brotteaux la seule gare de Lyon qui n'a pas été détruite même pas officiellement, et ce jour-là, autre jour clair et ensoleillé tout le monde croyait à un nouveau raid. Le train devait partir à huit heures et à dix heures nous n'avions pas encore bougé ; les wagons étaient tellement pleins que nous n'arrivions pas à sortir les mains de nos poches et à chaque minute arrivaient d'autres gens, évacués, s'évacuant ou simplement allant chercher dans la campagne quelque chose à manger. Pour sortir ou rentrer de la gare il n'y avait de notre quai qu'un petit passage de peut-être cinquante centimètres de large entre deux murs de béton et je pensais que si jamais l'alerte sonnait quand nous étions encore là, il y aurait une telle panique, un tel charnier dans cet embouteillage que personne n'en sortirait vivant. À dix heures vingt minutes les Allemands sur les quais ont commencé à courir et à dix heures vingt et une minute le train s'est ébranlé : les sirènes ont hurlé quand le dernier wagon a dépassé la gare : un voyage pénible, il faisait bien chaud dans ces wagons.

On m'a enfin trouvé à Lyon ces temps derniers une chambre propre, confortable et sûre ; c'est un couple qui m'héberge le mari travaille dans les bureaux de la maison Berliet, la femme dans les ateliers ; si ces braves gens devaient vivre sur leurs rations il y a longtemps qu'ils ne seraient plus en vie : de la viande et des pommes de terre il y a près trois mois qu'ils n'en n'ont pas touché, du lait ils en ont oublié le goût et la couleur : leur ration de pain journalière ils la mangeraient facilement pour leur petit déjeuner du matin.

Heureusement ils cultivent un jardin qui leur donne quelques pommes de terre, quelques légumes et chaque fois que je descends je tâche de leur apporter quelque chose un morceau de viande du beurre ou du saucisson. Il n'y a plus à Lyon ni bois ni charbon, seul un petit filet de gaz et il leur faut le matin en partant mettre le souper à cuire sur le feu pour le trouver à peu près en état d'être mangé le soir en rentrant. Ils savent qui je suis à quoi ils s'exposent en me logeant mais ils trouvent malgré tout la force d'avoir du courage.

Les Allemands sont venus visiter Juliéna.

Ils sont arrivés au petit jour avec leurs camions, leurs voitures, leurs commandements gutturaux : ils ont amené avec eux l'odeur de la mort ; ils ont cerné le village, arrêté tous les hommes et les ont parqués sur place. Ils étaient trois cents peut-être soldats et miliciens, avec fusils mitraillettes, mitrailleuses, sans compter les civils de la Gestapo ils ont fouillé chez Mme Duthel et chez Mme Champagnon, ils ont arrêté Evrard et Burdot, les ont emmenés dans un champ : alors ceux de la Gestapo avec leurs traits de brutes ont enlevé leurs vestes, retroussé leurs manches et en bras de chemise ont commencé à leur taper dessus : « Où sont les autres ? » « Où sont les armes ? Qui les cache ? » « Où ? » « Qui ? »

« Où ? » « Qui ? »

Des poings et des pieds, à coup de gourdin ils ont battu une heure, deux heures, trois heures ; aucun des deux n'a prononcé une parole—le sang leur sortait du nez de la bouche des oreilles leurs traits disparaissaient ; abattus par terre cette terre qui se mêlait à leur sang, jetés d'un

pied à l'autre, affaissés sous les coups ; pas un mot n'est sorti de leurs lèvres ; enfin les Chleuhs les ont traversés d'un coup de revolver et les ont laissés expirer. Peu à peu avant de s'en aller ils ont chassé de chez eux la femme et les enfants de Burdot qui avaient été forcés d'assister au supplice, ils ont brûlé la maison.

Ils sont ensuite montés à la Sibérie où étaient nos trois maquisards Bari, Ohnet, Julot ; encerclés sans arme, quelle belle proie ils étaient mes trois petits. Ils ont été terrassés ; ces sauvages en bras de chemise sont allés à l'hôtel chercher des seaux d'eau, à l'eau ils ont ajouté de la javel : ils leur ont plongé la tête dedans pour les faire parler, pas un mot n'est sorti de leurs lèvres gonflées ; il leur ont arraché les ongles, cassé les poignets les chevilles, transpercé le corps avec des baïonnettes : quatre heures a duré cet atroce massacre ; quatre heures, deux cent quarante minutes ils ont souffert, qui pourra dire ce qu'ils ont pu souffrir ? Un seul a ouvert la bouche, pour demander qu'on l'achève ; ils sont morts peu à peu.

Pour terminer les sauvages ont brûlé l'hôtel, ils ont trouvé dedans un fourneau qui leur plaisait et l'on chargé sur un de leurs camions.

J'ai compris. J'ai compris. Et cette guerre n'est plus pour moi cette croisade qu'elle était jusqu'à présent. Je les avais déjà vus pourtant défiler, se vanter, se croire supérieurs, ils m'avaient fait sourire. Je croyais en ces tortures, ces actes de barbares, je ne les sentais : l'arrestation même de ma sœur m'avait abattu : je n'avais pas compris. Je n'avais pas entendu encore l'écho de ses cris déchirants, senti dans ma chair les tortures qui déchiquetaient les corps de mes amis, vu de mes yeux vu, touché de mes mains ces plaies, ces lambeaux de chair. Je sais maintenant et je connais la haine, ce désir de me venger, de les faire souffrir comme ils ont fait souffrir, de leur rendre au centuple tout ce qu'ils ont donné. Je les hais les Chleuhs et ceux qu'ils ont achetés, leurs valets, leurs émules tous ceux qu'ils traînent après dans le tourbillon de leur carnage.

Je n'avais pas compris : c'était pour moi une guerre pour défendre une façon de vivre, des idées, une civilisation : c'est beaucoup plus personnel maintenant, c'est pour moi-même que je me bats.

Malgré les menaces, leurs cercueils ont été faits pendant la nuit : nous les avons enterrés au petit jour.

Deux jours après nous nous sommes rencontrés à Lyon Ciboulette Jean-Paul, Tom et moi : il faisait si beau, un soleil si chaud dans un ciel sans nuage, les feuilles de ce vert si neuf, si propre ; à une marchande de rue nous avons acheté des cerises dans des cornets de papier journal et, paresseusement heureux de ces instants de calme volés, heureux d'être ensemble ; d'être à flâner au soleil, nous sommes allés les manger le long de la rivière, allongés dans l'herbe. Contraste de tous nos jours : une nuit passée dans les bois, celle d'après à dormir dans une chambre confortable—un repas fait d'un morceau de fromage sur un bout de pain et dans quelques heures des truites de Mme Rancy à Lyon—là on nous prend pour des fermiers beurre viande pain blanc à volonté beaucoup d'argent, marché noir, on nous envie bien nourris, bien habillés tout en paraissant vivre notre mensonge, nous guettons la porte, l'allure, l'uniforme, la rafle ; nous pensons à la fenêtre par laquelle nous comptons sauter. Extérieurement riant, blaguant, chantant, nous avons chacun nos blessures : qu'il fait bon ce soir au soleil et dire des bêtises s'arrêter un instant sur notre route : nous avons peut-être été suivis jusqu'ici, peut-être qu'ils sont là derrière ces murs à nous guetter : oublions-les une seconde au moins. Oublions, oublions dans cette seconde ces mois qui ont fui, chaque

moment sans histoire qui aurait pu être notre dernier ; oublions cette attente, ces alertes, ces déceptions, oublions ces horreurs que nos yeux ont vues, celles que nous avons devinées, oublions ces cadavres, ces souffrances, oublions ces trous qui ont été les regards de nos amis.

Étions-nous comme des chats, caressés par cette douce chaleur, bercés par le bruit de l'eau qui court.

Oublions demain qui accourt, le débarquement, oublions les voies, les ponts et les routes, notre mission et notre espoir, oublions dans cette seconde les combats que nous allons livrer, ces hommes casqués, ces tanks, ces canons que nous irons chercher en bras de chemise avec nos stens et nos grenades ; oublions ce passé de larmes, ce lendemain de sang, oublions l'amour et le bonheur, oublions notre vengeance—pour un court moment, je ne veux plus que le murmure du Rhône, le soleil sur mes paupières et mes amis nos mains près de vos mains sur l'herbe.

Eh oui que ma chance s'étire encore un peu et je le vivrai en face du débarquement, l'assaut des peuples libres contre ce que les Chleuhs appellent « la forteresse européenne ». Puisque Mai avec ses floraisons n'a pas été élu ce sera donc Juin, ce Juin qui ici est un triste anniversaire de défaite, qui verra se dresser à nouveau ce peuple de guerriers : car ils se dresseront le jour venu les anciens de 1914 pour venger leur gloire entre « immortelle et trahie » ceux de 1940 pour se venger eux-mêmes, les jeunes enfants parce que c'est une vieille habitude pour les Français que de se battre contre l'envahisseur, citadins amorphes presque tous jusqu'à présent, engourdis par leurs terribles privations, villageois, paysans dont la mémoire est longue et la haine tenace. Peu d'entre eux ont été atteints par la propagande venant d'un côté ou de l'autre : promesse de la nouvelle Europe vous n'avez même pas été écoutés—Charte de l'Atlantique, quatre libertés vous n'êtes pas arrivées jusqu'ici. Si tous se penchaient si avidement chaque jour sur la radio et chaque jour plusieurs fois c'était parce qu'ils espéraient que les nouvelles de la B.B.C étaient vraies et que de toute façon sombres ou gaies les voix qui parlaient était françaises et les fanfares qui les accompagnaient trouvaient un écho dans leurs cœurs; mais la voix la plus pure qui a résonné dans cette nuit la plus attendue et celle qui inspirait le plus confiance, la seule vérité, a été, est toujours celle du commentateur suisse René Payot; certes il a pris son parti et ne cache pas le nom de ses amours mais sa sincérité et son bon sens, sa parole grave et ironique tour à tour sonnait clairement au milieu de cette Europe enchaînée, ont fait de lui la consolation et l'espoir de tous ces opprimés.

Une autre voix ennemie celle-là se fait entendre quotidiennement depuis quelques temps : celle passionnée de ce merveilleux orateur Philippe Henriot : deux fois chaque jour il parle maintenant à Radio Paris et il fait du mal ; nous-mêmes admirons son talent et pour quelques secondes prenons goût à ses accents et son esprit.

Il a beau jeu souvent : c'est Smuts qui déclare que la France est morte, ce sont ces bombardements des villes françaises ces victimes et ces dégâts—certes certains sont inévitables et les Français le savent : personne autour de moi ne m'en a jamais fait le reproche mais n'aurait-on pas pu les atténuer ? N'aurait-on pas pu nous faire un peu plus confiance, compter un peu plus sur nous ? Pour immobiliser cette usine il suffirait de quelques kilos d'explosifs placés dans la centrale électrique ou sur telles machines clés, quelques incendiaires pour détruire ces stocks et ces réserves ; des volontaires ? mais il y en aurait eu beaucoup plus qu'il n'en fallait et qu'auraient été quelques vies perdues, si peu de

sang, comparées à ces destructions, ces centaines de victimes, ces escadres d'avions qui fondent comme de la cire au grand soleil ? Nous ne devons être pour ceux de Londres qu'un vague espoir sur lequel ils ne comptent pas beaucoup : ils ne doivent pas avoir grande confiance en nous.

Tant pis nous nous battons même si cela ne sert à rien, nous nous battons pour nous venger : même si les larmes, les munitions, les explosifs arrivent, si dans chaque coin de France des milliers et des milliers attendent comme nous le moment, si chaque rail, chaque pont, chaque tournant de route est guetté, si on nous en donne les moyens alors rien ne pourra nous résister car nous sommes le nombre et nous sommes la haine.

Dans l'après-midi de ce beau matin j'ai rencontré dans un café de la place des Célestins ce brave André, le radio canadien, Cyrano comme nous l'appelons. Une nouvelle fois comme avant la rafle de Cluny je me suis trouvé dans la situation d'essayer de sauver quelqu'un contre son gré. Est-ce ma raison qui parle ? Mon instinct ? J'ai peur pour lui : je sens que sa confiance est mal placée qu'un cercle se resserre peu à peu autour de lui, je sais que sa sécurité est exécrable : il travaille trop à Lyon, trop dans la même maison, dans un quartier trop dangereux ; les gens qui l'hébergent, qui l'entourent, parlent trop-son chef, un vieux fou illuminé se vante dans les cafés de ses exploits imaginaires et, pour impressionner les petites filles sort à tout moment un revolver de sa poche ; après avoir promis à Jean-Louis blessé de le faire partir à Londres il a maintenant décidé que Jean-Louis travaille pour la Gestapo : il a paraît-il décidé de me faire descendre moi pour je ne sais quelle raison et un de ces hommes me recherche.

André ne voit pas les choses comme moi, il a confiance en cet homme il croit que son devoir est d'avoir cette confiance et d'obéir à son chef même s'il n'est pas parfait, et contre ce simple fait mes arguments, mes preuves n'avancent pas, ma colère ne fait aucune impression. Colère de voir un homme tel que lui livré à des mains irresponsables, de savoir qu'il n'y a rien à faire pour le sauver, seulement attendre et espérer que rien ne lui arrivera.

Encore une fois comment se fait-il que ce vieux ait pu tromper Londres au point qu'on lui ait confié une mission ? N'ont-ils là-haut pris aucun renseignement ? Ont-ils avalé sans chercher à rien vérifier tout ce qu'il leur a raconté ? Et si cela est vrai qu'est-ce qui empêche les Allemands d'envoyer en Angleterre des agents à eux et de les attendre ici en France avec secrets, messages et tout ce qu'ils veulent savoir ?

Emporté par mon ardeur, contre son obstination et mon impuissance, j'ai, dans cette salle de café, parlé un peu fort à André, crié presque : il a dû croire que j'étais saoul ou que je devenais fou.

Pour terminer la journée nous sommes allés au théâtre de la Comédie voir et écouter l'opérette « Ciboulette » que vraiment nous ne pouvions pas manquer. Jean Renaud saisi par la musique et notamment ses valse préférées a fait au chef d'orchestre une concurrence déloyale, essayant de sa place de diriger la représentation : nous l'avons bien appelé Herr Furtwängler pour leur expliquer ses gestes mais cela n'a pas satisfait tout le monde.

Il y a des frissons de fête dans l'air de ces soirs de printemps qui s'avancent : nous nous sentons grisés avant d'avoir rien bu.

Notre message d'alerte est passé à la radio le premier Juin à neuf heures et demi « Dis à quatorze que la terrasse de la reine est large » : le débarquement aura lieu dans les quinze jours qui vont suivre. Qu'il réussisse nous n'en doutons pas évidemment mais ayant vu à

Marseille la réplique de ce mur de l'Atlantique, ces canons casematés, ces coupoles, cette profusion d'armes automatiques prêtes à balayer chaque angle de la côte j'aime autant ne pas avoir à me trouver dans les premières vagues qui vont essayer de prendre pied : ceux qui en réchapperont auront de drôles de moments à raconter. La presse ici feint de ne pas prendre au sérieux cette question de débarquement, elle se borne surtout à répéter périodiquement le mot de Bismarck comme quoi si l'armée anglaise essayait de prendre pied sur le continent il la ferait arrêter par les gendarmes. Les Allemands ont fait mal à propos coller d'immenses affiches comparant l'avance en Italie des cinquièmes et huitièmes armées à celle d'un escargot—mal à propos puisqu'elles ont l'air d'avancer enfin un peu plus vite et que Rome est maintenant sérieusement menacée.

Le temps est au beau fixe : les blés sont assez hauts et les vignes assez couvertes de feuilles pour camoufler des saboteurs.

Mes deux autres messages sont passés le soir au cinq juin : message de sabotage qui était attendu, un message de guérilla qui ne l'était pas—les alliés doivent espérer avancer extrêmement rapidement le débarquement effectué pour nous demander dès maintenant d'attaquer les troupes et les colonnes, à moins qu'ils pensent que les Allemands n'auront aucune réserve pour s'occuper de nous et faire des représailles. C'est donc dans quarante-huit heures que l'on commence. Jean-Louis est arrivé de Lyon ; il prendra le commandement effectif des équipes de sabotage entre Mâcon et Chalon.

Le matin suivant nous avons appris le débarquement : dans les villes la vie est arrêtée, les gens s'agroupent pour annoncer la nouvelle, discuter le coup : les Allemands, les miliciens armés casqués se détachent plus qu'auparavant.

Dans les campagnes les paysans s'en vont à leurs travaux ainsi que d'habitude : le temps est toujours au beau fixe.

Au-dessus de Cluny dans une ferme abandonnée, les armes déterrées, ont été apportées, déballées, comptées. Comment ont-ils su la nouvelle ? Je n'en sais rien, mais de Cluny, des villages des fermes environnantes, des jeunes, des vieux ont commencé à monter vers nous et il nous a fallu user menaces et force pour ne pas être submergés : toutes les armes ont été distribuées : en tout quatre-vingt ont pu être armés, quelques Brens, surtout des Stens et des pistolets ; trois chargeurs de munitions par Sten, même pas une minute de tir en rafale, autant en réserve pour le moment, tout ce qui nous reste peut être chargé sur le dos d'un homme. Divisés en groupe de vingt ils sont partis dans les bois fiers et heureux, nettoyer leurs engins et se familiariser avec eux.

Lucien et Dédé sont arrivés de Lyon avec quelques amis à eux et trois tractions : Lucien armé d'une magnifique Thomson américaine, l'air plus gangster que jamais ; on est allé chercher les Clunyois qui avaient dénoncé les vingt-huit personnes il a reconnu Dédé sans difficulté puisque c'est à lui qu'il avait donné les noms à la Gestapo à Lyon : quelques coups nous ont permis de connaître toute l'histoire : une rafale de la Thomson et il a été fini ; quelqu'un a gardé son râtelier comme souvenir.

Le soir en passant à quatre nous sommes allés désarmer les gendarmes : Jean Renaud a fait appel à leurs merveilleux sentiments et l'affaire nous a rapporté cinq mousquetons et quelques revolvers : un poivrot enfermé dans l'unique cellule voulait profiter de la fête pour se faire délivrer mais Jean a décidé qu'il avait mérité d'être enfermé. Au matin sept Juin le maire de Cluny a appelé Mâcon au téléphone pour demander aux Allemands de venir

rétablir l'ordre : nous avons suivi la conversation : les Allemands n'ont pas eu l'air surpris, ce ne doit pas être la seule demande qu'ils ont reçue. Jean est allé voir Monsieur le maire qui a décidé de donner sa démission.

En gazogène je suis allé à Pont-de-Vaux où les chefs du M.U.R. tenait une conférence : le M.U.R. c'est paraît-il la contrepartie civile de l'A.S. comprenant les politiciens, les administrateurs et les fonctionnaires : il a été vaguement question d'action commune dans un but commun : je veux bien pourvu que mes objectifs soient atteints.

Grande alerte pour traverser la Saône à l'aller et au retour tous les ponts sont gardés par les miliciens et chaque voiture qui passe est fouillée, chaque passage contrôlé : nous avons pris le bac qui jusqu'à présent a échappé à leur attention. À mon retour j'ai appris de Charolles que là-bas la distribution d'armes a été faite chez Lapalus l'électricien : ils auraient pu faire ça en dehors de la ville : cinquante hommes ont été diversement armés.

Nous savons que les troupes alliées ont pris pied sur le sol français et s'y maintiennent : cette nuit nous attaquons les voies.

Une nuit calme et douce : il n'y a plus de garde-voies. Nous avons attendu longtemps pour qu'un train passe et le faire dérailler, à la fin nous avons coupé les voies à une vingtaine d'endroits : nous verrons combien de temps il faudra aux Allemands pour réparer cela.

Nous allons laisser ouverte pour le moment la ligne Mâcon Cluny Chalon car le chef de gare de Cluny nous a dit qu'il attendait un train de farine et nous ne pouvons pas refuser cette aubaine.

Au petit jour du huit juin les postes de guet ennemis à Charolles et à Suin ont été encerclés et les Allemands, une dizaine en tout, faits prisonniers sans combat ; nous en avons gagné quelques fusils. Ce même matin deux de nos petits groupes qui arrivaient pour prendre position au Bois Clair, le col qui nous sépare de Mâcon ont été accrochés par deux cars d'allemands l'un venant de Paray, l'autre de Mâcon : mitraillettes contre mitrailleuses et fusils, inexpérience contre vétérans nous avons eu un mort le premier hélas, eux un car abîmé.

À Charolles l'après-midi un poste à nous sur la route de Paris a été encerclé et n'a pas pu être dégagé qu'après une dure bataille qui a duré quatre heures : cinq morts de notre côté l'ennemi a perdu sept hommes et une dizaine ont été blessés.

Un autre groupe descendu sur Senozan pour essayer d'attaquer la grande route Mâcon Chalon n'a pas pu s'y maintenir.

Cela commence mal.

Les Allemands avaient réussi à réparer les voies vers midi : il faudra recommencer cela ce soir.

Le lendemain Jean-Louis qui avec Lucien et Dédé a fixé son camp sur l'emplacement de l'ancien maquis de Cru décide de tenter une expérience : dans un car qu'il a trouvé à Cluny il a emmené son groupe attaquer les Allemands au sud de Mâcon : comme par hasard c'est à Juliéna qu'il les a rencontrés et tout le monde s'est bien amusé puisqu'il n'y a pas eu de perte chez nous malgré le feu de mortier et des mitrailleuses de l'ennemi.

Un avion est venu la nuit dernière et nous avons quelques fusils.

Le matin du dix Juin cinq Allemands sont descendus du car de Mâcon lorsqu'il est arrivé à Cluny.

Jean Renaud qui se trouvait là a tout de suite rassemblé quelques gars et après quelques coups de feu, quatre d'entre eux ont été faits prisonniers, un seul a échappé et n'a pas pu être retrouvé.

C'est en revenant le soir de Charolles que j'ai appris la nouvelle dans l'après-midi. Jean Renaud était à la gare de Cluny avec une équipe de sédentaires, occupés à faire décharger la farine du train qui venait d'arriver comme nous l'attendions : un train de permissionnaires allemands a été annoncé et s'est arrêté : Jean est allé se promener sur le quai pour voir de quoi il s'agissait : du train est descendu un cheminot français connu dans la région comme étant milicien, accompagné de l'Allemand rescapé du matin et d'une section en armes : ils ont couru sur Jean qui se trouvait coincé dans le buffet : il a sauté par la fenêtre qui était à quelques mètres du sol mais en tombant il a dû se casser la jambe et les amis, sous les fusils braqués n'ont pu empêcher que les Allemands l'emmènent dans le train qui est reparti aussitôt pour Chalon. Rien, rien, n'a pu être fait ni dérailler le train rien, rien ils ont Jean et il est paraît-il à la Gestapo : stupidement, des heures après son passage nous avons suivi la route du train.

« Jean j'ai rôdé ce soir sous ces fenêtres, j'ai peut-être entendu tes cris de souffrance : Jean mon ami jamais plus je ne pourrai dormir la nuit pensant à ton esprit d'homme libre à la merci de ton corps torturé par ces brutes. Jean contre cette citadelle, ces soldats nous ne pouvions rien, que mourir avec toi ; nous vivrons pour te venger, espérer malgré tout en un miracle, que peut-être nous te retrouverons un jour. Jean tu restes parmi nous tu es là dans nos cœurs, nos actes nos espoirs, dans chaque pierre de ce pays dans notre raison de vivre et toujours, toujours tu resteras notre drapeau ».

Au matin de cette triste nuit nous sommes allés avec Cugnet et Fofu un petit cheminot arrivé de Chalon pour nous joindre, prendre une loco à Cluny et nous l'avons fait dérailler dans le tunnel de Bois Clair—l'après-midi Cugnet et Fofu avertis qu'un train de secours arrivé de Mâcon pour dégager le tunnel, l'ont fait dérailler à son tour au même endroit—ensuite ils ont arrêté un autre train qui venait de Charolles, ont fait descendre les voyageurs et lui aussi a déraillé à la sortie du tunnel : nous n'aurons plus de surprises de ce côté-là.

Des cars ont été réquisitionnés pour permettre aux voyageurs étonnés d'achever leur voyage.

Ce même soir encore après souper avant de descendre attaquer la voie Mâcon Chalon nous avons emmené Michel venu de Charolles pour me voir à la gare de Cluny. Il reste quelques locomotives et pour les bloquer nous avons lancé une dans la fosse de la plaque tournante. En marchant au milieu des voies Michel est tombé sur la tête dans un trou de réparation : nous avons déploré un blessé, vite remis à lui par une forte ration de marc : une belle bosse lui rappellera cette soirée.

Étranges moments que nous vivons : nous sommes les maîtres chez nous tant que les Allemands n'y sont pas. Nous réquisitionnons, prenons, donnons, légiférons : nous descendons les jours armés dans les villes et les villages mais les nuits si par hasard nous n'avons rien de mieux à faire nous regagnons nos bois, nos routes dans les montagnes mais nos routes sont ouvertes et nous ne savons pas si le prochain virage ne nous cache pas un long convoi ennemi ; nous ne savons pas dans notre éphémère puissance si dans un instant nous serons encore fièrement ici ou poursuivis dans nos repères.

Les armes n'arrivent pas : deux avions depuis le jour « J » malgré des grandes promesses de Londres.

Évidemment nous savons bien que nous ne sommes pas pour le moment sur le chemin des grands passages allemands, le renfort pour le front de Normandie ne passe pas chez nous. Nous voyons peu de convois sur les grandes routes qui nous bordent : d'autres secteurs sont à l'heure actuelle beaucoup plus importants que nous et doivent avoir priorité : notre tour viendra lorsque les troupes alliées avanceront sur le Rhin ou bien si un débarquement a lieu dans le sud. Personne au-dessous de nous que je sache a commencé à attaquer : les trains fonctionnent normalement jusqu'à Mâcon : les équipes du Sud attendent peut-être un message d'Alger. Donc l'insurrection n'a pas lieu : manque de confiance ou manque de moyens Londres n'a pas organisé le soulèvement en masse qui aurait pu par son unanimité paralyser l'ennemi, transformer jusqu'à la frontière allemande, la marche des troupes alliées en une simple promenade, abrégé la guerre, économiser des vies : on ne nous offre en somme qu'un rôle bien secondaire.

Nous ne savons rien de ce qui se passe à l'ouest de Paray-le-Monial. Autour de Chalon Jean Régnier a eu chaud les premières nuits : il s'est trouvé seul face à une patrouille Chleuh son groupe ayant disparu au mauvais moment : maintenant il a trouvé une méthode originale : il offre à ses troupes, à qui le veut bien deux mille francs pour une capture de voie, cinq mille pour un déraillement et dix mille pour un pont et semble obtenir des résultats.

De l'autre côté de la Saône dans la Bresse, les groupes de sabotage de l'A.S. sont actifs et plus loin sur Ambérieu, Jean-Paul et ses hommes attaquent vigoureusement les trois lignes qui y aboutissent.

Plus à l'Est encore dans les montagnes de l'Ain des groupes importants se sont dressés et occupent un large territoire. Pour nous éviter des surprises et chercher à bloquer certaines routes nous avons essayé d'abattre des arbres mais peu de routes se prêtent à cela et seule celle de Blanot qui passe à travers les bois et effectivement coupée : sur les autres les arbres ne sont pas assez nombreux et un arbre si gros soit-il peut être enlevé en peu de temps par quelques hommes.

Londres a annoncé que toutes les organisations clandestines fusionnent en une seule sous le nom de Forces Françaises de l'Intérieur commandées par le général Koenig : l'annonce certifie que les F.F.I. sont des soldats et semble s'attendre à ce que les allemands nous reconnaîtront comme tels : on verra bien.

Cette fusion a créé peu de difficultés en Saône-et-Loire : Ferrand, chef de l'A.S. sera chef départemental F.F.I. étant anglais j'aime autant me dire dans l'ombre : si de nombreux côtés des paysans des villageois sont venus me dire que n'aimant pas Ferrant n'ayant aucune confiance en lui ils refusaient de l'accepter comme chef, je crois les avoir satisfaits en leur promettant que je suis là pour voir que armes et munitions ne seront utilisées que dans un seul but, se battre contre les Allemands. Ferrant est d'ailleurs plein de bonne volonté et je sais qu'il est tout entier dans cette tâche. Gardant autonomes les troupes de sabotage, nous allons essayer quand nous aurons des armes, quand nous aurons des cadres, de créer une force basée sur Cluny à l'est, une sur Charolles à l'ouest et une sur Saint-Gengoux au nord. Quand nous aurons des cadres car bien que Londres ait annoncé que tous les officiers français étaient mobilisés et devaient rejoindre les F.F.I., les officiers de l'armée que je vois autour de moi peuvent se compter sur les doigts d'une main, il y en a plus de l'aviation ou

même de la Marine. Nous saurons plus tard si cette pénurie est due à ce qu'un grand nombre d'entre eux sont toujours prisonniers en Allemagne, qu'un grand nombre a été arrêté au cours de l'occupation ou à ce que ceux qui restent ne sont pas encore décidés.

Au Mont Saint Vincent il y a un maquis F.T.P. commandé par un Février que je ne connais pas encore mais dont j'ai entendu dire beaucoup de bien-près de Saint-Gengoux a été formé un poste de commandant F.T.P. et quelques jeunes de Cluny nous ont quittés pour aller le rejoindre il n'a pas été question encore malgré nos ouvertures que les F.T.P. eux aussi disparaissent dans les F.F.I.

Dans les villes comme Paray Chalon Mâcon la vie a peu changé depuis le débarquement : dans les campagnes et surtout les petites villes comme Saint-Gengoux Cluny Charolles elle est bien différente : par exemple comme les gendarmes ont été désarmés ou se sont joints à nous, il a fallu créer une nouvelle police pour éviter l'anarchie et contrôler tous les gens qui chaque jour nous arrivent de tous côtés pour rejoindre les .F.F.I. des agents pour nous espionner, d'autres pour feindre de prendre les armes avec nous et pouvoir ainsi se renseigner sur notre force et nos dispositions : nous avons dû nous organiser pour nous défendre contre un tel danger.

D'un autre côté la tâche de ravitailler les gens, fixer et distribuer les rations, nous incombe de plus en plus car nous devenons chaque jour plus autonomes, plus isolés du reste du pays : cette tâche n'est pas pour nous effrayer : viande à Charolles blé à Cluny vin un peu partout personne ne mourra ni de faim ni de soif.

Les Allemands pour impressionner font de temps en temps en grande force des excursions dans le pays : en long convoi de cent ou deux cents camions ils arrivent de Mâcon Chalon ou Paray, font un grand tour, tout le mal auquel ils peuvent penser et puis s'en vont : nous ne sommes pas en force ni pour les arrêter ni pour les empêcher ; à leur approche la vie s'arrête, chacun suspend son souffle et l'on attend le pire.

À Charolles ils sont allés chez Lapalus où avait eu lieu le premier jour la distribution des armes de poing. Ils ont tué un ouvrier qui travaillait là, fait brûler maison et atelier ; à Cluny à deux mille ils sont montés en tirailleurs jusqu'au Loup dont le poste avait été évacué quelques instants auparavant, ils ont brûlé le café et tué deux hommes qui couraient à travers les champs. A Saint-Julien une noce avait lieu juste au moment où ils passaient. Les invités craintifs se sont dispersés, les Allemands ont tué un gosse de dix ans mais ils se sont excusés ensuite : ils avaient pris la noce pour un rassemblement de terroristes.

A Saint Bonnet une première fois, ils ont fait sauter la maison de Flécharde, deux hôtels et une vieille femme qui malade n'avait pu évacuer à temps. Ils sont revenus à Saint-Bonnet une deuxième fois c'est par erreur qu'ils avaient fait flamber un des hôtels la fois d'avant c'était celui de Nigay qu'ils voulaient et il a brûlé. Ferrand est arrivé à Saint-Bonnet en voiture ce jour-là en même temps qu'eux, son auto criblée à la mitrailleuse, deux des occupants tués : lui s'est échappé avec son compagnon on se demande comment.

Lorsqu'ils repartent la vie reprend.

Chaque nuit nous devons descendre attaquer les voies ; les Allemands se sont organisés : ils arrivent le matin avec un train spécial de réparation accompagné d'un train blindé, plusieurs centaines d'hommes et peu d'heures leur sont nécessaires pour réparer des simples coupures: les trains ne roulent pas la nuit ce qui fait qu'un déraillement est impossible :jours

et nuits de fortes patrouilles sont là en permanence : chaque nuit donc nous recommençons mais chaque après-midi les trains roulent, toujours pas de sabotage au-dessous de nous.

Éric, le grand et calme Éric est arrivé un jour de Lyon tout naturellement ; ses deux compagnons Jacques et Paul ont été déportés en Allemagne lui, miraculeusement a réussi à convaincre tout le monde qu'il avait été arrêté par erreur et il a été relâché : le soir même de son retour il a accompagné Jean-Louis sur la voie et ne s'est pas arrêté depuis ; nous allons essayer maintenant d'attaquer les petits ponts métalliques.

La ligne Lyon Paray-le-Monial elle, est bouchée et bien bouchée : Gaston a réussi à faire dérailler un train sur un pont : plus de pont et un bel embouteillage : les trains ne repasseront pas par là avant longtemps.

Jean Renaud serait toujours à la Gestapo de Chalon : pourtant des renseignements nous sont parvenus comme quoi il aurait été emmené la nuit dans une petite voiture de tourisme en direction de Chagny ; nous ne saurons rien de précis bien que nous ayons quelqu'un à Chalon en permanence et que Jean Régnier fasse tout ce qu'il peut de son côté pour se renseigner.

Parce que à chaque heure du jour et de la nuit il y a quelqu'un qui me cherche avec un message ou une demande quelconque, il a fallu que je commence à légaliser ma position : j'ai pris comme P.C. officiel la ferme de Marcel Brévet à la Chaume à deux ou trois kilomètres de Cluny et maintenant bien que je n'y peux passer que quelques instants chaque jour il y a toujours là-haut quarante ou cinquante personnes qui m'attendent, qui y mangent et y boivent : il faut que Madame Brévet fasse trois services pour chaque repas. Quand les Allemands le jour de l'attaque du Loup ont commencé à monter vers nous déployés en tirailleurs nous avons bien cru que c'était à nous qu'ils en voulaient mais ils ne se sont pas arrêtés et nous les avons regardé passer.

Là, quelques jours auparavant, j'avais vu une bien troublante chose : quelques Clunyois dont Jean Renaud amenant en camion deux prisonniers allemands pour les fusiller ou les interroger s'étaient arrêtés un instant. Chacun a bu à la cave un verre de vin et Jean a insisté pour en porter un à chaque prisonnier. Pauvre Jean. Pauvres de nous si à la barbarie nous répondons pas de l'humanité, si dans un triomphe généreux nous tendons la main à ceux qui ont pêché.

Tintin, lui, continue à se balader avec son garde de corps, de ferme en ferme : c'est quand même chez Philibert qu'il se plaît le mieux et après chaque alerte ils insistent pour revenir à Flagy. Son français ne s'est guère amélioré mais il a appris par contre tous les jurons qui traînaient dans la région et par la grâce de Philibert le patois du pays et si moi je ne le comprends pas Mme Guérin et les mioches savent de quoi il parle. La vie qu'il mène d'une maison à l'autre est sans doute bien monotone pour un jeune gars comme lui : il ne se plaint pas mais se venge sur les postes émetteurs car il me faut lui en trouver au moins un neuf chaque semaine.

Se déplacer sur de longues distances par exemple de Cluny à Charolles est délicat : d'abord il n'y a pas d'essence : Ferrant en a découvert quelques litres qu'il distribue parcimonieusement et que je garde encore plus soigneusement ; ensuite il y le danger d'une mauvaise rencontre sur les routes : un jour de raid allemand je suis allé à Charolles en voiture à cheval : quatre-vingt-dix kilomètres dans la journée : il m'a fallu trois jours pour récupérer.

Quelques avions sont annoncés à la B.B.C. beaucoup moins arrivent, nous partons à la tombée de la nuit les attendre cela nous délasse un peu de l'éternelle tension qui s'est emparée de nous ; boire un coup avec les fermiers avidement ouvrir ce qui peut arriver dans l'espoir toujours de trouver plus que ce qu'il y a. A l'aller et au retour il y a tellement de lapins dans le faisceau de nos phares qu'armés de fusils de chasse nous voyageons sur les ailes des voitures ; du coup plus de lapins sauf un que Jean-Louis ajuste, le lapin s'échappe avec sa peur c'est le pneu qui prend tout. Nous dormons vers quatre ou cinq heures lorsque nous trouvons une table ou un plancher confortable : des lits ? mais nous ne savons plus à quoi ils servent.

Accrochage à Azé un beau dimanche de fin de juin : avertis de la présence de deux cars de miliciens, Jean-Louis, Lucien, tout Cru ont bondi et ont tué douze sans subir de perte : fiers comme des coqs ils sont venus ensuite se pavaner dans Cluny : ils ont fait plaisir à tout le monde. Cru ce sont les plus audacieux, les plus casse-cous, les plus égoïstes de tous : ce maquis est devenu une société, un club dont il devient de plus en plus difficile de faire partie : c'est eux qui se débrouillent pour avoir les meilleurs rations et en plus grandes quantités : bien que chaque fois qu'un avion arrive je cherche à donner armes, munitions, effets, à ceux qui en ont le plus besoin, chaque fois c'est Cru qui hérite de la plus grosse partie : ils sont déjà presque arrivés à avoir chacun un battledress et Dieu sait s'il en est peu arrivé : leur armement pour chaque six hommes se compose maintenant d'un Bren de trois fusils et de deux stens ce qui comme armes légères n'est pas mal. Nous avons averti les habitants d'Azé de se tenir sur leurs gardes car les Allemands et les miliciens ont coutume après une défaite de se venger sur les civils et leurs maisons et c'est pourquoi je cherche autant que possible en dehors des agglomérations : un peu comme avant le six Juin nous dévalisions toujours le bureau de tabac du village à côté pour ne pas priver de leurs rations ceux que nous connaissions.

Le lendemain Charolles nous a annoncé un convoi allemand venant dans la direction de Cluny et c'est Cru encore Cru qui était là au Bois Clair pour leur dire bonjour. Peu de lutte d'ailleurs et nous comptons le butin : six citernes d'essence vides, deux ambulances vides, neuf allemands prisonniers : et ils ne sont pas même allemands disent-ils bien qu'ils en portent l'uniforme. Ils sont Russes et veulent se battre avec nous : Cru les réquisitionne et se charge de prouver s'ils sont russes ou s'ils ne le sont pas.

Je cherche maintenant à trouver des contacts dans les départements qui nous entourent : je voudrais savoir ce qui se passe dans le Rhône, la Loire, la Côte d'Or, conjuguer nos efforts et comme pour exaucer mes vœux Ferrant qui maintenant a son P.C. attends la visite du chef militaire régional de l'A.S. et du chef militaire de la zone Sud : des gens biens quoiqu'ils doivent chercher eux à faire ce que j'ai en tête. Ferrant vient me chercher pour les rencontrer : une longue montée à travers bois pour arriver au P.C. une table dressée sous les pins, apéritifs et bonne chair. Ils arrivent de Londres et nous racontent les dernières histoires de là-haut ; ils me demandent de demander plus d'armes, mais de liaison avec les autres départements il n'en est pas question, les heures passent et je me demande qu'est-ce qu'ils sont venus faire parmi nous. Enfin l'un d'eux, du nom de Carré me prend à part et me tient ce beau discours :

« N'oubliez pas surtout de dire à Londres dans vos messages que ce sont les Français, que c'est l'A.S. qui fait tout ici : n'oubliez pas de dire notre puissance et notre nombre. « C'est tout, c'est tout ce que j'ai pu en tirer. Si je donnais à Tintin un pareil message à envoyer je

suis certain qu'il en ferait de petits morceaux dès que j'aurai le dos tourné : ce garçon malgré sa jeunesse a du discernement : il n'a du temps ni pour les messages vantant ce que nous faisons, ni des messages aussi ineptes que celui-là : nous n'avons pas assez de temps pour demander, implorer ce que nous avons besoin.

Jean-Louis et Éric ont fait sauter cinq ponts métalliques mais cela n'a pas servi à grand-chose: les Allemands sont arrivés chaque matin avec leur train, leur grue, un pont tout neuf et l'ont mis à la place de celui qui avait été détruit : alors ils ont attaqué à Senozan les points d'aiguillage et nous avons été tranquilles sur cette ligne pendant 3 jours.

Le vingt-huit juin les miliciens de Mâcon se sont vengés de l'exécution de Philippe Henriot : ils ont eu une journée d'orgie à fusiller, tuer, torturer.

Je suis descendu à Lyon en ce dernier jour de juin pour voir à la fois Jean-Paul que je n'avais pas vu depuis le débarquement et Arthur qui n'ayant pas de radio est depuis le 6 juin complètement coupé de Londres : Maurice ayant pris le maquis avec son groupe a laissé tomber tout le monde.

J'ai sorti mon beau costume du dimanche, je me suis lavé, rasé, coiffé j'ai mis des souliers bas et je les ai même cirés et méconnaissable je suis allé prendre le train au sud de Mâcon.

De Mâcon à Lyon le train marche lentement peut-être mais sans accord Lyon semble être en état de siège : les Allemands y sont devenus nerveux : tous les ponts sont gardés par des parachutistes à l'air arrogant et sûrs d'eux même : il paraît que la nuit maintenant après le couvre-feu ils tirent sur tout ce qui bouge : chats, chiens, innocents, voyageurs etc...

Certes j'ai l'habitude de traverser la frontière des mondes, de passer du jour à la nuit et de la nuit au jour : mais je trouve amusant de croiser les Allemands, de les voir de près, en liberté. Je suis heureux de voir mes deux amis : Jean-Paul est content cela pourrait aller mieux dans son coin mais il fait ce qu'il peut avec ce qu'il a. Arthur est désespéré : la plus grande partie du seul parachutage qu'il ait jamais reçu lui a été volé le jour du débarquement : maintenant pour rejoindre Maurice qui ne consent à le recevoir qu'un seul jour par semaine il lui faut faire deux cent kilomètres à bicyclette : il me donne un message à envoyer pour lui mais ce n'est pas en travaillant à Montbuisson et ayant un radio en Saône-et-Loire qu'il va pouvoir faire quelque chose. Déjà Jean-Paul qui lui est à moins de cinquante kilomètres de moi a bien du mal à garder la liaison ; chaque heure peut changer la situation d'un coin : un terrain de parachutage peut être occupé par l'ennemi, un autre terrain devenir possible et pour en avertir Londres on ne peut pas attendre une semaine. Ils ont tous les deux besoin de radio et depuis que je le répète à Londres, ils doivent bien le savoir.

Et puis arrive ce dimanche deux juillet : depuis la veille chacun est en état d'alerte, deux importants convois ennemis sont signalés l'un partant de Mâcon l'autre de Chalon, se dirigeant vers nous : toute la nuit des renseignements plus ou moins fantaisistes nous sont parvenus sur leurs mouvements mais nous n'avons pas pu tirer les bons des mauvais, dans la matinée nous apprenons qu'ils sont au Mont Saint Vincent et, ils ont dû y être accrochés car des coups de feu ont été entendus, des colonnes de fumée montant dans le ciel disaient que des maisons brûlaient. Au début de l'après-midi Jean-Louis et Lucien, Cru enfin, ont décidé de descendre faire un petit tour à Azé pour le cas où le convoi de Mâcon se déciderait à rentrer chez lui par-là : c'est bien ce qu'il a fait : vers quatre heures cinq six cents Chleuhs en camion sont arrivés et les quatre-vingts bonhommes de Cru les ont froidement attaqués : ce n'est qu'une heure après qu'ils ont daigné envoyer quelqu'un à Cluny demander du renfort.

Aussitôt les postes du Bois Clair et du Loup, les hommes de Michel à Sylla; les Montcelliens à Marizy, les hommes de Claude aux Chauffailles, les F.T.T. ont été alertés et dans un temps record si l'on considère nos moyens de locomotion, Cluny, Sylla, Marizy étaient sur les lieux ; l'âpre bataille dans les vignes, dans la ville que ceux de Cru menaient seuls depuis deux heures s'est transformée en victoire : à la tombée de la nuit les Allemands refluaient sur Mâcon. Nous savons que plus de cent cinquante de leurs blessés ont été hospitalisés à Mâcon, que le chiffre de leurs morts est de cent huit. Si par comparaison le chiffre de nos morts est miraculeux chacun d'eux était un ami que nous pleurons mais la mort qui me frappe le plus est celle du petit Raymond Jeanvard l'enfant de troupe qui était avec moi depuis six mois déjà.

Nous avons huit morts français quatre russes car ils se sont battus avec nous comme ils l'avaient promis, et bien battus ; les deux qui restent ont été adoptés en amis.

Jean-Louis a reçu quinze éclats de mortier dans le dos mais ses grimaces de douleur ne l'empêchent pas d'être aussi remuant que d'habitude. Nos stocks de munitions sont épuisés et personne ne possède plus d'une demi-douzaine de cartouches : si les Chleuhs reviennent il faudra les laisser passer. Chaque jour amène de nouveaux problèmes et rend plus aigus encore les anciens problèmes.

Si depuis le six Juin quelques avions sont venus, chaque arme nouvelle a cent bras qui l'attendent pour la saisir et se battre avec : chaque arme nouvelle agrandit encore notre audace, agrandit nos besoins de réserves de munitions ; pour chaque avion d'armes qui arrive il nous en faudrait dix de munitions mais cela ne se fait pas, chaque parachutage est pareil aux autres Londres ne cherche pas à satisfaire les besoins personnels de chaque client.

Notre service médical qui jusqu'à présent n'a existé que grâce au dévouement et au sacrifice de quelques docteurs, commence, avec la plus grande fréquence des combats et le nombre augmentant de blessés, à être débordé : et puis nous manquons de tout : de médicaments, de chirurgiens, d'instruments.

Problèmes de l'habillement, parce que chaque volontaire arrive le plus souvent en souliers et costume de ville et que la vie de maquis, la pluie, la marche, les batailles, ont tôt fait d'user tout cela : au bout de quelques jours, les souliers sont troués, les vêtements en loques et les nuits sont froides et les chemins sont longs : le peu qui est arrivé par les parachutages n'a rien bouché du tout et j'ai même donné mes affaires personnelles pour empêcher quelqu'un de marcher pieds nus.

Nos camions qui nous sont tellement nécessaires pour emmener les renforts d'un point à l'autre, pour transporter blé, viande ou vins sont, lorsqu'ils marchent, d'étonnants miracles : chacun écoute et attend le premier signe de la prochaine panne. Nous avons évidemment réquisitionné tous les véhicules de la région, tous à gazogène évidemment : problème des conducteurs puisqu'un gazogène ne connaît qu'un seul maître, problème de combustion, de l'huile, de l'entretien, des pièces de rechange, des pneus.

Problème des susceptibilités : le nombre des gens armés augmentant sans cesse il a fallu pour éviter l'anarchie amener une certaine discipline : si certains maquisards se révèlent comme des chefs splendides, certains anciens résistants sont incapables de commander au combat une troupe nombreuse : pour améliorer notre efficacité il a fallu les reléguer au deuxième plan et accepter parmi nous, confier des commandements à d'anciens officiers qui découvrent la résistance aujourd'hui, qu'ils peuvent aérer leurs belles bottes cavalières, et

cela crée chez ces anciens résistants non des jalousies certes, mais une crise de confiance qui m'est pénible.

Problème des F.T.P. qui d'abord sont délivrés en deux factions dont les chefs respectifs ne s'aiment pas tendrement, mais qui se trouvent d'accord pour refuser la fusion bien qu'acceptant en principe la collaboration avec nous. Nous sommes allés Ferrant et moi au P.C. situé près de Saint-Gengoux d'un commandant qui se dit chef F.T.P. pour le département : la sentinelle qui nous a arrêtés à la grille était saoule et s'est d'abord refusée à nous laisser passer bien que nous étions accompagnés par Paulot un petit lieutenant F.T.P. jeune et extrêmement sympathique il commande le groupe de Cluny et lui et ses hommes ont au moins, jusqu'à présent participé à chacun des combats.

Nous sommes restés à parlementer un bon quart d'heure, tenus en joue pendant tout le temps par un Sten armé ce que je n'ai pas aimé du tout connaissant comment ces engins ont la mauvaise habitude de tirer lorsque personne ne s'y attend d'autant plus qu'un homme saoul armé n'inspire pas grande confiance. Enfin patience et diplomatie nous ont permis d'arriver jusqu'au fameux commandement, un petit homme gras et chauve à l'allure de bon vivant aux manières élégantes et au ton de grand seigneur : il nous a montré ses listes d'effectifs qui sont impressionnantes d'ailleurs : une douzaine de bataillons très incomplets quant aux hommes et dont l'armement est inexistant. Un accord a été fait, un plan d'action commune décidé, un pourcentage des armes que je recevrais, promis.

Problème des prisonniers, bouches inutiles à nourrir, à garder et qu'en bons terroristes nous avons commencé par fusiller sans hésitation. Maintenant Ferrand insiste pour qu'ils soient soigneusement conservés, et essayant d'entrer en rapports avec le colonel commandant Mâcon il veut s'en servir comme monnaie d'échange et comme défense contre les représailles sur les civils. Mais les Allemands ne nous reconnaissent pas comme troupes régulières et continuent à tuer ceux d'entre nous qu'ils prennent vivants ; instable comme est pour le moment notre règne, prêts, éternellement cernés à succomber sous le nombre, ou poursuivis nous enfuir précipitamment, ces prisonniers sont pour nous une gêne, un boulet car leur nombre augmente sans cesse.

Problème des bons de réquisition qu'il faut régler pour éviter abus, problèmes de bureaucratie : j'ai fait adopter le système suivant lequel chaque combattant est payé dix francs par jour, que mille francs sont donnés à leurs femmes et cinq cents francs pour chaque enfant.

Problème de nos façons de faire parler les gens qui choquent les personnes au cœur sensible qui croient que nous inventons ce que nous ne faisons qu'imiter : si un milicien, un allemand en civil est découvert parmi nous et que pour savoir ce qu'il a dans le ventre nous lui faisons à grands coups de bâton sortir le sang par les oreilles la bouche et le nez cela semble barbare et pourtant il nous faut bien savoir. A Saint-Gengoux ils ont fait mieux encore : ils ont kidnappé à Chalon une femme milicienne qui s'est vantée d'avoir fait prendre trente-deux résistants à dix mille francs pièce. Ils l'ont mise dans une fourmilière et pendant vingt-quatre heures ses cris n'ont pas été jolis, jolis, et pourtant qui donc va empêcher ceux qui ont été torturés de rendre la pareille à leurs bourreaux ? Problème des communications enfin puisque pour l'instant aucun autre ne vient à l'esprit : les premiers jours nous avons détruit toutes les lignes téléphoniques : maintenant nous les reconstruisons aussi rapidement que possible car il était indispensable que nous puissions communiquer rapidement d'un bout à l'autre de notre empire, signaler les mouvements de l'ennemi, demander des renforts.

Revenons à la victoire d'Azé puisque victoire il y a eu ; bien que la peur des représailles la perte de nos amis et le sentiment d'impuissance que nous ressentons lorsque le soir venu mes chargeurs sont vides, ne nous permettent pas de chanter bien haut.

Ce jour-là, la veille plutôt, Laurent est arrivé de Lyon avec un journaliste de ses amis et Richard patron d'un hôtel à Lyon réquisitionné par les Allemands et où pas mal des nôtres ont eux aussi dormi. Le journaliste est venu pour voir de quoi il s'agissait, Richard pour son commerce : il pense remporter de la viande. Laurent lui a vu Ferrand et il a été décidé qu'il reviendrait le plus tôt possible prendre le commandement de ce que nous commençons à appeler le régiment de Cluny : Michel commandant Charolles il n'y aura qu'à Saint-Gengoux où manquera une tête. Laurent et Richard en ont profité pour faire la bataille d'Azé et Laurent y a révélé la qualité et le courage d'un chef.

Deux jours après Azé nous avons enterré au cimetière de Cluny les deux jeunes clunyois morts dans la bataille, Janiard et Lenfant. Cru habillé de battledress, armé de fusils, Cru qui parmi nous en guenilles à l'allure de vrais soldats, Cru fier et discipliné auréolé de ses victoires, a fait la garde d'honneur. Des montagnes de fleurs des discours, une longue procession à travers la ville : les fusils mitrailleurs à l'entrée du cimetière ont l'air d'être là pour l'effet et non puisque les Allemands pourraient fondre sur nous d'un moment à l'autre, pour protéger tout Cluny venu pleurer deux de ses fils morts pour la liberté et l'honneur de tous. Et je regarde cette foule unanime, ces jeunes nets et fiers présentant les armes, défilant à travers les rues et je pense à cette île, que nous sommes, cette île libre entourée de barbares et je sais que cette ville brûlera peut-être mais qu'elle a retrouvé son âme et que cela rien ne pourra l'effacer.

Et chaque soir il faut descendre sur les voies attaquer, attaquer encore et il faudra le faire jusqu'au moment où eux ou nous se laisseront.

Un coup de veine cette même semaine : Charolles a par téléphone annoncé un convoi allemand de cinq camions arrivant sur le Bois Clair nous sommes peut-être cent à attendre et tous les cent sont déçus puisqu'il y a douze Allemands en tout : un dixième pour chacun. Lorsque les camions sont ramenés derrière Cluny nous examinons le chargement ; rien du tout, cent dix mitrailleuses françaises Lebel, quarante bazookas allemands. Il n'y a que quelques milliers de balles pour les rebelles mais les bazookas sont bien pourvus : Jean-Louis et Éric en bras de chemise décident tout de suite d'en essayer une et se brûlent douloureusement les bras et la poitrine : « il faudra faire attention en s'en servant » comme a décidé Éric.

Le petit groupe F.T.P. commandé par Paulot, qui comme chaque fois que quelque chose se passe à notre frontière du Bois Clair a fait son boulot, emporte la moitié du butin.

Les jours passent et presque chaque jour emmène d'en dehors de chez nous une nouvelle demande d'aide, des directives, de matériel, de parachutages : car nous commençons à devenir fameux au dehors et les gens nous envient et voudraient pouvoir nous rivaliser : Gloire dont nous nous passerions bien d'ailleurs, mais comment ?

C'est Chavanne qui habite Thusy et qui veut m'emmener là-bas et dans la pagaille organiser une force. Ce sont d'autres maquis d'autres groupes du Rhône jusqu'au-dessous de Lyon qui réclament notre appui ; c'est tout autour de nous que des gens qui nous ont vus ou ont entendus parler de nous, veulent nous copier, nous dépasser. Hélas, il me faudrait pour satisfaire chacun de tellement plus de temps, de tellement plus d'influence à Londres : nous

avons besoin ici de tout ce que nous recevons, nous aurions besoin de cent fois plus : je ne peux offrir aux autres que promesses et paroles creuses.

Londres demande si nous pouvons recevoir des parachutages de jour entre trente-six et soixante-douze appareils : nous avons répondu oui naturellement mais après de longues réflexions quand même : cela va être une immense responsabilité, un coup de dés qui s'il réussit nous apportera la solution de nombreux problèmes : s'il échoue prouvera sans doute être notre fin. Le terrain nous l'avons : celui de Mons, un kilomètre de long presque autant de large, au sommet d'une petite colline aux pentes douces : par les chemins qui l'entourent, les routes qui n'en sont pas loin, l'accès en est facile ; des chars à chevaux de paysans pourront aller sur le terrain charger les tubes, les apporter aux camions qui attendront plus bas. Mais combien de temps cela va-t-il nous prendre pour ramasser cinq cents ou mille containers ? De nuit il nous a il nous a souvent fallu travailler dix ou quinze heures pour quinze ou vingt parachutes : cela sera plus facile de jour avec les points de chute plus faciles à observer mais combien plus faciles ? De nuit il y a peu de danger à craindre des Allemands car ils hésitent toujours à s'embarquer dans l'obscurité dans une expédition impromptue : mais à Mâcon ils seront à vingt-cinq kilomètres du terrain : moins d'une heure serait nécessaire à une colonne motorisée pour s'organiser et arriver parmi nous : nous ne pourrions garder la route qu'avec des petits postes d'une vingtaine d'hommes car il nous faudra garder une réserve importante pour se porter sur le ou les points menacés : c'est en tremblant que j'entendrai le message la veille du grand jour.

Ma liaison avec Jean-Paul après avoir été faite par Paul Bouin est maintenant confiée à Monsieur Meyran ex-chef de gare de Saint-Gengoux qui a pu partir se réfugier dans l'Ain avec sa famille : Il est petit, gras comme moine, mais cela ne l'empêche pas plusieurs fois par semaine d'arriver en vélo de Saint-Rambert avec ses messages cachés dans le guidon et de repartir le lendemain avec d'habitude un sac de pommes de terre sur le dos pour sa famille. L'autre jour il est d'abord descendu à Lyon, de là est monté sur Charolles où il comptait me trouver, m'a rejoint à Cluny sous une pluie persistante : et dire qu'à moi une course en vélo de cinq kilomètres m'épouvante et me glace. Chaque fois il a une longue liste d'exploits à me raconter ; de sabotages et de combats. C'est surtout semble-t-il l'équipe de Pont-d'Ain, Dargaud le plombier en tête qui se distingue : déraillements, kidnappage de trains entiers dans les gares, destruction de ponts métalliques : le quatre Juillet par exemple ils ont fait sauter un de ces petits ponts : les Allemands sont arrivés et en deux heures ils avaient remplacé le pont et raccommodé la voie : alors quelques minutes après leur départ le nouveau pont a lui aussi sauté : on verra bien qui se fatiguera le plus vite.

Mais à part les nouvelles du groupe de Jean-Paul celles qui m'arrivent du reste de l'Ain ne sont pas bien gaies : le maquis là-bas dès les premiers jours occupait une grande portion du territoire, remplaçant les municipalités, Cru traité en égal avec l'ennemi : ainsi à Hauteville déclarée ville ouverte les voitures maquisardes et les convois allemands se croisaient dans les rues. Lorsque les Allemands ont pu amener des renforts ils ont pris l'offensive et oubliant promesses et traités ont fusillé les blessés dans les hôpitaux et les civils hommes femmes et enfants coupables de s'être fait remarquer. Nous revenons encore une fois sur cette question de responsabilité : quoi qu'ait pu en dire Londres nous n'avons jamais été reconnus par les Allemands comme autre chose que des francs-tireurs : ils n'observeront avec nous les règles de la guerre que lorsqu'ils seront en état d'infériorité temporairement ou non : s'ils regagnent leur supériorité ils auront recours à nouveau à leurs méthodes de terreur, brûlant,

violant, tuant, et nous qui pourrons toujours nous disperser, nous évader, devons laisser sans défense nos villages et nos villes.

Ce dilemme aurait pu être évité si nous avions été mieux préparés ; si la liaison avait existé entre les différentes régions, si l'action avait été comparable dans toute la France : ce qu'il en est maintenant c'est qu'il existe de petites îles libres parsemées sur le territoire et que les Allemands qui n'ont pas assez d'hommes pour les traquer toutes à la fois essayeront de les détruire une par une : après l'Ain ?

C'est le soir du treize Juillet que le message est venu, nous prévenant que sauf contre ordre au dernier moment le grand parachutage de jour aurait lieu le lendemain.

Aussitôt tous ceux dans le secret ont pris la route, les quelques litres d'essence pieusement conservés, ont été sortis des cachettes et autos et motos se sont dispersées pour alerter, commander, rassembler.

Première chose à faire : classer les camions, leur indiquer l'endroit où ils iront apporter le matériel puisqu'il a été décidé que nous ferons trois dépôts dans les bois où les tubes seront ouverts, les armes cataloguées et ensuite distribuées. Fixer les barrages sur les routes, le plus loin possible du terrain : chaque groupe doit choisir les arbres qui seront abattus au dernier moment, commencer à creuser les trous pour y placer les quelques mines antichars dont nous disposons, se préparer à faire sauter où il est possible les petits ponts sur les routes.

Marcel Brevet et Fofu le petit cheminot de Chalon ont passé la nuit à faire le tour des fermes et des hameaux voisins du terrain : chaque paysan qui possède un char et un cheval devra se trouver avec ceux-ci et deux hommes pour l'aider à charger à telle heure, à tel point ; ils verront bien après de quoi il s'agit et ce qu'on attend d'eux : cela commence mal : dans la nuit deux estafettes motocyclistes roulant sans phare se sont rentrées dedans, l'un est mort, le deuxième bien mal en point.

Comme arrive le matin, l'obscurité se peuple d'étranges bruits de véhicules qui démarrent, des roues qui grincent, les chevaux qui soufflent, les camions qui arrivent, les hommes qui s'interpellent prenant position, et ce jour de quatorze Juillet qui se lève montre sur chaque chemin les chars qui s'amènent les uns derrière les autres, les camions qui se rangent sous un arbre ou dans la cour d'une maison, les renforts qui s'y groupent. L'enthousiasme de chacun est indescriptible : paysans ou soldats, villageois ou maquisards, chacun rayonne et je garde le souvenir d'un vieux paysan partant sur son char pour le terrain et saluant sa voisine par un « Eh oui ma bonne dame, on n'est pas ben sûr où qu'on va mais on est ben content quand même ».

Il se peut après tout que je sois le seul à me faire du mauvais sang.

Pas de désordre en tout cas, le service d'ordre fait implacablement son travail et chacun est à sa place.

A six heures la radio a confirmé l'opération :

« Message très important pour Tiburce... »

L'arrivée des appareils annoncée pour huit heures.

Le ciel se dégage : Jean-Louis a allumé sur le terrain ses trois grands feux qui situés à deux cents mètres l'un de l'autre devront par leur fumée guider les avions : une grande lettre A faite en toile blanche de parachute s'étale au milieu comme signal de reconnaissance.

A Mons nous nous sommes placés, nous les autorités pour pouvoir apercevoir toute l'étendue du terrain vide pour l'instant à part les chars en bordure, les camions camouflés sur les routes.

Et voici qu'un bruit immense emplît notre vallée et que très haut étincelant dans le soleil passe une formation de forteresses volantes entourée de chasseurs que, points noirs nous voyons évoluer autour : ceux-là doivent aller sur l'Ain : presque au même moment des collines qui nous bordent au sud-ouest, glisse, volant très bas, très lentement une vague de six avions les panneaux de sortie des bombes brillants comme s'ils étaient en feu : ils prennent notre long terrain en enfilade et tout à coup lâchent tous ensemble leurs parachutes qui bleus blancs et rouges se balançant au vent forment nettement le drapeau français. Autour de moi tout le monde est devenu fou, tout le monde, jeunes et vieux sautent, crient, gesticulent et dans ce moment si poignant, si beau, si solennel j'en vois même qui ont les yeux remplis de larmes : que c'est beau eux, nous, ce geste, venir nous trouver ainsi nous si isolés, si seuls, le vol des parachutes.

Les autres vagues se suivent en formation impeccable, lâchent, tournent et disparaissent, l'air est enguirlandé sans répit d'un bout à l'autre de notre horizon, vague après vague, comme s'ils ne devaient jamais cesser.

Et puis c'est fini, les derniers avions ont dû passer, un grand silence fait place à tant de bruit, coupé presque immédiatement par le grincement des roues des chars qui font la course pour arriver les premiers. En un clin d'œil le terrain est devenu une fourmilière : les parachutes sont détachés, pliés chargés avec les tubes sur les chars, les chars descendent vers les routes transbordent leur chargement sur les camions retournent pour recommencer le manège : quand les camions sont chargés ils disparaissent : le tout est accompagné de grands cris, de rires, de chansons, chacun met tout son cœur dans la besogne : et puis les chars commencent à s'en retourner par les chemins vers leurs villages, la fourmilière est devenue une solitude, le dernier tube a été ramassé, est déjà parti : je regarde ma montre : il y a juste un peu plus de deux heures que les avions ont commencé à lâcher : mes espoirs, mes calculs les plus optimistes ont été de loin dépassés.

Rien à signaler aux barrages, pas de réaction ennemie : une seule victime, un avocat de Paris qui avec sa voiture venait, pauvre innocent, visiter sa bonne amie dans les environs : il a sauté sur une de nos mines antichars et oh, miracle s'est soudain trouvé assourdi, le derrière sur la route et les ailes de son auto suspendues aux fils téléphoniques.

Allons vite faire une visite au dépôt où les conteneurs sont fébrilement ouverts, dépecés, les listes dressées.

Il a fallu infiniment plus de temps pour faire l'inventaire et distribuer tout cela que pour le ramasser : enfin après m'être senti tellement riche à la lecture de cette énumération : cent cinquante Brens par ici, cinquante fusils, des tas de Stens, cent brens par-là, deux cents fusils, des explosifs partout, des pistolets, des munitions, quand la distribution a été faite je n'ai contenté personne : ni Cluny ni Charolles ni les F.T.P. ni Saint-Gengoux et encore moins Claude : parmi la marée des gens qui arrivent chaque jour pour se battre ce millier d'armes nouvelles a été englouti aussitôt.

Seuls les saboteurs sont contents : Gaston et Jean Marie à Charolles, Jean-Louis à Cluny.

Jean-Louis et Éric n'ont pas perdu leur temps : depuis quelques jours, déjà las de descendre chaque soir faire sauter quelques tronçons de voie, quelques postes d'aiguillage, un petit

pont métallique, beaucoup de travail qui nous rapporte en somme que des arrêts de quelques heures, ils ont commencé à voir plus grand : nous avons à notre disposition de grands ponts en Pierre qui permettent à la voie d'enjamber la route. Il faudrait les faire sauter et obtenir ainsi quelques nuits de repos. Il a été trouvé près de Tournus par une équipe de Guillaume, quatre bombes américaines in-explosées de deux cent cinquante kilos. Cette équipe en a fait sauter deux sur le pont de chemin de fer du Pignon entre Mâcon et Tournus : le pont n'a été qu'ébranlé mais Jean-Louis pense qu'en ajoutant un peu de plastic aux deux autres on pourra vraiment le détruire : il s'agirait simplement d'emmenner dessous à la barbe du poste Chleuh de garde, un camion chargé de bombes et d'explosifs et de faire sauter tout ça : cela n'a jamais été tenté mais pourquoi pas ? Si nous ne connaissons pas grand-chose aux lois reconnues de la balistique, nous en créerons des nouvelles.

Jean-Louis a pu obtenir les fameuses bombes et voilà mon Éric qui s'acharne dessus à grands coups de marteau pour en enlever la tête et placer dedans l'explosif, renforceurs et détonateurs, pour être plus sûr, maintenant que nous sommes riches nous allons ajouter au bombes cinq cents kilos de plastic : où en est le temps où nous dévalisions les carrières pour récolter quelques kilos de dynamite ?

Bombes et explosifs seront placés sur une remorque, le tout accroché à un camion, sous le pont la remorque sera détachée, la mèche allumée et il s'agira de ne pas s'endormir : j'ai pu récolter pour le camion quelques litres d'essence qui faciliteront le démarrage.

Et cela a marché, le pont n'existe plus : il s'est volatilisé en une très belle explosion. Jean-Louis en bras de chemise, son grand nez en bataille, pistolet à la ceinture, l'air de plus en plus brigand a décidé maintenant que le matériel ne fait plus défaut, d'abandonner à Lucien le commandement de Cru et ses responsabilités et de se concentrer uniquement à faire du sabotage : et c'est bien le plus palpitant des sports.

Il a avec lui une équipe exceptionnelle un rassemblement d'as aussi fous, aussi braves que lui: Éric, Dominique, Bridon, Janiard, frère du petit Raymond, d'autres encore dont je connais les têtes mais dont je ne sais pas les noms. Jeunes tous, dix-huit à vingt-cinq ans, fous par tempérament, par goût de l'aventure et parce que les saboteurs deviennent une race à part, différente de la foule comme vouée aux explosifs et ne rêvant que de ça, cherchant la difficulté, l'amour de l'art dans les explosions, la méthode nouvelle qui n'a pas encore été essayée, qui détruira mieux ou avec un peu plus joli résultat ; cette famille des saboteurs dont un des rêves les plus chéris, les plus difficiles à obtenir est d'attaquer avec quelques grammes d'explosif l'arbre d'un générateur électrique, une petite chose pesant cent ou deux cents tonnes tournant à plusieurs milliers de révolutions par minute et de le faire envoler au milieu du ciel.

Une bande d'as, des frères qui rivalisent en ardeur et en imagination et qui pour se garder plus libres ont même refusé de toucher leurs dix francs par jour.

Éric par exemple lorsque passent les trains - maintenant par hasard - accroche une bonne amie, et l'après-midi, les poches bourrées d'incendiaires, va se promener tranquillement au milieu des Allemands ; se fixe avec elle sur un pont qui domine la voie, et en pleine vue de la garde, laisse tomber ses jouets dans les wagons ; ou bien circule sur la grand route parmi les convois ennemis pour ramasser les crottins des chevaux qu'il revient le soir poser, rempli de plastic et de détonateurs pour que quelques heures plus tard un camion ou une voiture saute dessus. Il n'a pas fallu aux Allemands bien longtemps pour rétablir la situation : quatre

jours après ils avaient comblé l'endroit où il y avait un pont, détourné la route et rétabli une voie puisque depuis la destruction des postes d'aiguillage une seule voie peut fonctionner maintenant entre Mâcon et Chalon.

Tout de suite Jean-Louis et son équipe ont eu une nouvelle idée : il y a un peu au-dessus de Villefranche, un magnifique pont dit de l'Ave Maria dont la voûte doit avoir une dizaine de mètres de haut, et dont la destruction sera aussi un bienfait pour les automobilistes plus tard que pour y passer dessous la route fait un angle droit qui a occasionné maints accidents.

De nombreuses reconnaissances ont découvert deux mitrailleuses qui le protègent. Nous avons Jean-Louis, Éric et moi, de longues discussions au cours desquelles je fais de mon mieux pour avoir l'air de connaître de quoi je parle : de combien d'explosifs aurons-nous besoin pour le faire sauter ? Le dernier pont avait été ébranlé et il a fallu deux bombes de deux cent cinquante kilos plus cinq cents kilos de plastic : nous décidons qu'il nous faudra cette fois-ci quinze cents kilos : nous les avons, pourquoi pas ?

Comme cette fois-ci Jean-Louis ne peut imaginer de mettre l'explosion sur un camion, une voiture suivra : le camion sautera avec le pont, la voiture se dérobera par une route secondaire qui à quelques centaines de mètres du pont part vers le pays libre. Éric a déniché un beau camion à essence dont le propriétaire lui recommande de bien faire attention parce que comme il dit :

« C'est une merveille, j'ai jamais eu un ennui avec »

Nous décidons d'être honnêtes et de lui rendre avec le bon de réquisition la clé de contact, comme souvenir.

Tout se passe très bien, l'approche, l'allumage, une bien belle explosion, un trou béant où quelques secondes auparavant s'étalait l'Ave Maria. Seulement Éric et le grand Bridon qui devaient sauter dans la voiture à tel endroit ont couru du mauvais côté et nous n'avons aucune nouvelle : je n'ai jamais vu Jean-Louis avoir une aussi piteuse mine : jusqu'au soir les as font semblant de boire, d'être bien contents d'eux-mêmes, mais le cœur n'y est pas du tout.

Enfin à la tombée de la nuit les deux manquants arrivent un peu essoufflés : une légère erreur dans les arrangements ; non seulement ils ont été tirés dessus à la mitrailleuse mais on leur a couru après ; ils ont dû traverser la Saône avec une barque miraculeusement trouvée, ils ont dû faire un long détour de l'autre côté, mais ils ramènent même leurs pistolets : l'équipe pourra après tout célébrer ce soir : ils l'ont bien mérité.

Laurent est arrivé de Lyon et comme il avait été entendu, il a pris le commandement du régiment de Cluny : il a l'allure, l'autorité et le courage : je sais qu'il réussira ; il commence par resserrer la discipline, il y a encore beaucoup de travail à faire. Car nous essayons de devenir une armée : les équipes de sabotage elles, bien entendu sont un monde à part. Régiment de Cluny, régiment de Charolles, régiment de saint-Gengoux : une trinité sur laquelle devra reposer notre force.

Il est bien rare depuis quelques temps que des Allemands isolés - à part les déserteurs et leur nombre augmente - ou en petit nombre s'aventurent dans notre triangle. Lorsque cela arrive c'est assez par hasard comme ce petit convoi que nous avons cueilli : il descendait à Avignon et, à Paris, quand les conducteurs ont demandé qu'elle était la meilleure route à suivre, il

leur a été répondu « aucune importance puisqu'il y a des terroristes partout ». Pas la peine de dire que ceux qui s'aventurent n'en sortent plus.

Nos communications intérieures s'améliorent chaque jour et un bout de notre région peut savoir immédiatement ce qui se passe à soixante kilomètres de là. Nous avons deux centrales téléphoniques, une à Charolles, une à Cluny : chaque poste de commandement, la prévôté, l'intendance, les garages ont tous leur indicatif, chacun un nom de ville : on m'a donné Manchester.

Nous avons une école des cadres à Sylla où ceux qui ont des aptitudes sont envoyés et pendant une semaine entre les mains de Michel sont engueulés, instruits, formés, déclarés bons pour être sous-officiers.

L'Intendance qui a mission de ravitailler civils et militaires fonctionne admirablement, les rations sont fixées, délivrées : les prix sont adhésés rigidement, il n'y a plus de marché noir. Pour améliorer notre menu, augmenter notre flotte de camions, nous avons des équipes spéciales qui s'infiltrèrent à Mâcon, Chalon, Paray-le-Monial, cherchent des véhicules et les piquent sous le nez des Chleuhs : ils reviennent souvent avec des moissons étonnantes, camions de tabac, de conserves allemandes ou celui chargé de sous-vêtements de femme.

Pour le tabac cela ne va pas trop mal jusqu'à présent : il y a un wagon entier de cigarettes et cigares allemands que Gaston a réquisitionné, nous avons fait la régie de Mâcon et chacun touche normalement sa ration, même les collaborateurs s'il en reste.

Toujours point délicat, nous avons organisé pour les transports plusieurs parcs automobiles où les camions sont parqués, entretenus, révisés mais quand les pièces de rechange manquent il faut aller les chercher à Mâcon et parfois même à Lyon.

Et maintenant que nous avons de moins en moins à nous occuper de surprises dans notre triangle nous tournons avidement les yeux vers le monde occupé et nous nous apprêtons à prendre l'offensive.

Je profite d'un moment de calme pour aller faire une visite longtemps remise à Jean-Paul et à Tom. Une voiture à gazogène, un permis de circuler en règle ; nous allons chercher du bois pour les ponts et chaussées, et soigneusement rasés, habillés, cravatés, nous traversons, mon conducteur et moi le cœur serré, notre ligne de Bois Clair, traversons Mâcon à l'air amorphe, effarouché, la Saône, Bourg occupé par la milice et dont les environs ont été théâtre de durs combats peu longtemps avant notre passage. Sensation bizarre de quitter les vallées où nous sommes libres, maîtres de nos destins, pour cet autre pays encore captif où les gens tremblent et se cachent.

Pour trouver Jean-Paul il nous faut après Saint Rambert entreprendre une longue montée dans la montagne : le gazogène devient impuissant et à chaque virage il me faut descendre et pousser la camionnette pour pouvoir continuer.

Jean-Paul a reçu lui des uniformes américains et ses hommes sont propres et dignes : quelques-uns partent en camion lorsque j'arrive pour faire tendre une embuscade beaucoup plus bas aux environs de Lyon : car il n'y a pas ici de trafic ennemi et il faut aller les chercher sur ces routes.

Jean-Paul est content, ses voies sont coupées, les avions arrivent régulièrement. Ses difficultés, plus que de l'ennemi, lui viennent de ceux qui devraient être ses alliés. Indépendant dans ce territoire où dominant d'autres organisations plus nombreuses et plus

puissantes que la sienne, ayant lui les objectifs distincts et bien définis il a jusqu'à présent refusé de se laisser engoutir, de fusionner : il veut d'abord être sûr que ses objectifs seront atteints. Il estime ensuite que les responsables F.F.I. de l'Ain ont fait des fautes par désir de gloire et ont causé la mort inutile de nombreux innocents ; enfin, connaissant Jean-Paul je sais que ce n'est pas cela qui a influencé sa décision, remplis de leur propre importance ils ont été grossiers avec lui qui ne voulait s'abaisser assez : alors ils font depuis tout ce qu'ils peuvent pour le gêner, entraver son action, ce qui n'empêche pas plusieurs de leurs groupes, dissidents, de travailler en liaison étroite avec lui : qu'il soit aimé et respecté des habitants cela saute aux yeux ; qu'il soit adoré de ses hommes il ne me faut pas beaucoup de temps pour m'en apercevoir. Je ne peux que l'approuver dans son attitude, mais confirmer nos ordres et le féliciter pour les résultats qu'il a obtenus.

Étant Canadien, plus qu'à moitié Français, il peut se permettre une franchise, des libertés qui chez moi ne seraient peut-être pas admises. Je l'ai vu rassembler un village entier sur la grande place, les engueuler pendant une heure entière puisqu'ils hésitaient à ne pas faire des bénéfices exagérés en vendant leurs produits à ceux qui se battent ; je l'ai entendu leur dire le fond de sa pensée et il n'y allait pas de main morte et puis après s'être bien dégagé leur offrir à tous un coup à boire et je n'ai pas entendu quelqu'un s'étonner du droit qu'il prenait de leur donner des leçons de patriotisme, bien au contraire.

C'est avec regret que je les quitte, lui et ses hommes : il a besoin de mon soutien moral et matériel, mais il me devient de plus en plus difficile de venir le voir.

En passant, arrêt à Pont de l'Ain que les Allemands ont au trois quarts brûlé : comme par hasard une des seules maisons qui reste debout est celle de Dargaud le fameux plombier. Il est chez lui tranquillement : lorsque nous arrivons un jeune de son équipe Faye un fou dans la guerre dans le genre de Jean-Louis et d'Éric est en train d'emporter dans un gazogène quelques armes qu'il va essayer de passer à la barbe des miliciens : pour les camoufler elles ont été mises dans des tuyaux de poêle qui ne manquent pas dans la maison. Nous mangeons un morceau pas bien tranquille quant à moi mais Dargaud n'a pas l'air nerveux du tout, bien que nous soyons entourés d'ennemis qui un jour ou l'autre ne pourront s'empêcher de venir le chercher quand il sera chez lui : une auto s'arrête, un bruit de ferraille Dargaud qui demande

« Qu'est-ce qui arrive ? »

« C'est Faye qui ramène les tuyaux »

et mon Dargaud de son air le plus calme le plus innocent qui demande

« Pourquoi c'est la qualité qu'il fallait ? »

Nous nous en retournons chez nous : je n'ai malheureusement pas pu voir Tom parti en expédition dans l'Isère.

A la sortie de Mâcon nous passons quelques minutes drôlement inconfortables : un barrage allemand au complet, sur la route au tour dans les buissons, les fossés : un car est arrêté où déjà sont assises plusieurs personnes qui ont été appréhendées : une longue attente pour que vienne notre tour, un long interrogatoire et ces messieurs ne sont pas aimables du tout : mais je ne sais pas comment, pourquoi, ils nous laissent repartir en direction du maquis : je n'ai vraiment respiré qu'en entamant la descente du Bois Clair.

Visite à Tintin pour qu'il fasse passer les messages de Jean-Paul. Il ne s'amuse toujours pas beaucoup dans ces fermes bien qu'il soit merveilleusement traité : il voudrait bien sortir un peu aller voir les petites filles dans les villages alentour mais je ne veux pas encore lui permettre de s'aventurer : il est trop reconnaissable et beaucoup de gens se promènent parmi nous, malgré notre police, avec des mauvaises intentions. Sa vie pour l'instant est consacrée à son travail et les réponses de Londres. Je lui donne mes messages mais à mes mots ils ajoutent ses remarques. Comme chaque message n'est qu'une suite de demandes de matériel il a pris la chose à cœur : il parle à ceux de là-haut, les cajole, les met en colère, les insulte et Londres se défend comme il peut. Il avait pris l'habitude de commencer chaque émission par « urgent » de là il est passé à « extrêmement urgent » ; maintenant quand il s'aperçoit qu'il est la mienne, celle en bloc de toute la région. Il m'annonce pour très bientôt une nouvelle opération de jour : soixante-douze avions. Je lui apporte deux bicyclettes et lui promets une moto pour dès que cela sera prudent. Il a reçu par air son uniforme et le fait repasser chaque deux jours en attendant de pouvoir le mettre.

Visite à Charolles au camp de Sylla où l'entraînement bat son plein : Michel, lui, a revêtu son bel uniforme, son béret rouge et auprès de lui j'ai l'air d'un amateur avec ma chemise faite en toile de parachute, mes pantalons de velours rapiécés et mon revolver passé à la ceinture. Pour le moment peu de trafic passe sur la voie Paray-Chagny mais les Allemands ont l'intention de s'en servir plus tard et pour garder ce chemin ouvert ne reculent devant aucun sacrifice : un train blindé patrouille la voie incessamment, des chars patrouillent la route : cela n'empêche pas que la voie soit coupée chaque nuit en quelque endroit mais pour la couper définitivement, cela demandera une opération de très grande envergure.

Visite à Thusy dans le Rhône loin de notre triangle de sécurité : un gazo que nous avons piqué aux Ponts et Chaussées est choisi parce qu'il possède un permis de circuler qui devrait si cela avait encore une valeur nous faciliter le voyage : nous n'y croyons guère, Mimique mon chauffeur ou moi, mais il nous donne un semblant de confiance : nous ne sommes pas armés et bien entendu puisque nous prétendons être d'inoffensifs ingénieurs.

Cela ne va pas bien fort là-bas à Thusy malgré la bonne volonté et l'ardeur de quelques personnes : grâce au chef du radio André qui après avoir promis la lune a laissé tomber tout le monde, l'anarchie règne dans le coin, le brigandage et les exécutions.

Peu d'armes sont disponibles, aucune n'a été reçue par parachutage. Cette situation est jusqu'à présent assez générale dans le Rhône où de nombreux petits groupes n'ont pu réussir à se regrouper pour une action coordonnée. Je veux essayer de mettre de l'ordre d'abord, puis de leur permettre de faire quelque chose contre l'ennemi et pour commencer leur faire arriver ces armes et explosifs qui sont notre raison d'être. Journée assez mouvementée mais nuit bien confortable et tranquille au milieu de la charmante famille de notre ami Chavanne, dont la petite fille est une acharnée terroriste.

Thusy est si loin des Allemands, si éloigné des routes de passage, des sabotages, des batailles qu'il nous semble être dans une oasis de paix.

En revenant vers Cluny alors que roulant dans le soleil où sereinement installés dans notre magnifique voiture jaune découverte nous nous sentons l'âme de deux paisibles touristes, une traction noire nous dépasse, s'arrête en travers de la route et 3 types en descendent pistolet à la main. L'un d'eux est vieux, barbu, très grand, une chemise bleue, des scapulaires épinglés un peu partout : il a l'air bien méchant ; les deux autres en béret ont bien mauvaise

mine : maquisards en patrouille, miliciens à la recherche d'aventure ? Nous sommes ici un peu dans le no man's land, un peu dans le territoire de Claude l'ami haï de Michel : « papiers, qu'est-ce que vous faites ici ? » ils n'ont pas l'air de croire à notre histoire mais alors pas du tout et nous admettons nous même qu'elle ne tient pas debout d'ailleurs de toute façon notre voiture leur plaît infiniment et je vois arriver le moment où ils vont nous descendre rien que pour la piquer. Tant pis je tente le coup je leur dis qui je suis et que s'ils ne me connaissent pas Claude lui pourra m'identifier et comme je termine mon petit discours nous sommes encore en vie, je dois avoir gagné et ce doit être des maquisards. Nous sommes fouillés, emmenés toujours sous la protection des pistolets, à Matou où en attendant Claude on nous offre un bon repas. Lorsque Claude arrive il trouve l'histoire suprêmement amusante car il y a longtemps que sous prétexte d'une invitation à manger il veut m'attirer chez lui pour me montrer ses hommes et obtenir un traitement de faveur lorsque aura lieu la prochaine distribution d'armes : il est bien vrai que jusqu'à présent je n'ai pas été bien généreux avec lui parce que j'ai eu l'impression que plus que de se battre, son ambition a été de se monter une belle troupe pour pouvoir faire un magnifique défilé le jour de la libération; car je ne le crois pas assez intelligent pour cacher de plus sombres projets. Son hospitalité est éblouissante, sa conversation amusante et je m'attarde malgré moi. Claude me présente un grand barbu qui nous a fait prisonniers : toute sa famille a été tuée par les miliciens et je ne m'étonne plus qu'il ait l'air aussi méchant : je lui avoue franchement que nous avons été impressionnés. Lorsque nous repartons, des yeux envieux suivent notre voiture : bien belle prise de guerre qui s'échappe.

De retour à Cluny j'apprends que le message du deuxième parachutage de jour est passé « messages très importants pour Tiburce... » : il aura lieu demain premier août.

Tout le monde s'agite, les paysans sont avertis, les camions commandés, chaque groupe reçoit ses ordres. Nous n'aurons cette fois que deux dépôts de rassemblement un à Sylla, l'autre ici-même à Flagy. Nous attendons les avions pour huit heures et demi comme celui du quatorze juillet-nous en attendons deux fois plus mais cela ne nous fait pas peur : les parachutages n'ont, croyons-nous, plus aucun secret pour nous.

Une nuit calme jusqu'au petit jour où chacun s'ébranle pour prendre sa place en bon ordre : il doit y avoir là bien trois cents chars à chevaux, une cinquantaine de camions un important service d'ordre. Malheureusement à six heures la radio annonce que l'opération n'aura lieu qu'à trois heures de l'après-midi : il faut organiser pour donner à manger à tous ces gens-là : les bruits courent si vite que vers le milieu de la matinée tout le pays environnant jusqu'à Cluny et au-delà, jusqu'à Salornay, jusqu'à Saint-Gengoux apprend qu'un parachutage va avoir lieu dans la journée et une foule énorme débordant le service d'ordre, se faufilant par les sentiers, les haies, à travers champs, commence à envahir le terrain : les hommes ont emmené leurs femmes, les mères leurs enfants : les jeunes filles sont venues là en bicyclette les vieux en charrette : quelques messieurs du comité de réception, officiers ou civils que je n'ai jamais vus encore, sont allés chercher leurs dames : on se croirait à une vaste fête champêtre je crois devenir fou en voyant cela : ces innocents qui ne se rendent pas compte du danger, qui viennent là comme un spectacle, n'ont-ils pas pensé un moment que les chasseurs ennemis peuvent venir au-dessus de nous pendant ou après l'opération et mitrailler tout le monde, ou que les Allemands ayant eu tout le temps nécessaire d'être avertis et de se préparer peuvent en force submerger nos postes et une bataille s'engager ici? Nous essayons de refouler la foule mais au plus fort de la bousculade les avions arrivent et comme si c'était fait exprès ; ils arrivent en désordre de l'est, l'ouest, le nord, le sud, très

bas ou très hauts, les parachutes tombent de tous les côtés à la fois, souvent en dehors du terrain : plusieurs ne s'ouvrent pas les tubes tombent en chute libre et on entend leur bruit sourd lorsqu'ils s'écrasent sur le sol : un avion avec une ironie qui me détend quelques secondes lâche sa charge sur Mons au milieu de la tribune officielle qui prend ses jambes à son cou ; seul Michel resplendissant dans son uniforme de parachutiste ne s'impressionne pas et détachant négligemment un parachute se met à donner une leçon de vol à voile.

J'apprends peu après que les gens se précipitent pour enlever les parachutes et les emporter, puiser dans les tubes ouverts et je dois donner l'ordre à la troupe d'ouvrir le feu sur quiconque est aperçu en train de piller et moi-même pris de colère, parcours la région au volant de ma voiture le pistolet à la portée de ma main pour bien montrer s'il en était besoin que nous ne plaisantons pas avec les pillards et les voleurs.

Enfin malgré tout chacun de nous a fait son devoir et en moins de deux heures tout a été ramassé et emporté, tout du moins ce qui n'est pas tombé trop loin de nos yeux car il paraît qu'un camion au moins est venu, a chargé quelques tubes et s'est enfui sans attendre la facture : on a cru reconnaître quelques têtes. Nous penserons à cela plus tard nous avons assez de travail pour l'instant à ouvrir, classer, distribuer le contenu de ce millier de tubes : encore une fois stens, brens, fusils, grenades explosifs, aucune arme plus lourde bien que le besoin s'en fasse chaque jour plus ressentir : nous avons bien cent fois insisté sur leur envoi : mortiers, mitrailleuses, munitions pour la centaine de mitrailleuses que nous possédons déjà et qui nous sont inutiles.

Chacun reçoit sa part : Charolles, F.T.P. Saint-Gengoux, Cluny ; de nouvelles compagnies pourront être formées, prendre leur place dans le dispositif : Laurent qui a maintenant bien en main Cluny qu'il a discipliné et en a fait une unité bien au point, commence à mettre sur pied un deuxième bataillon dit de Mâcon dont le commandement est donné à Genève, un Mâconnais héros de la guerre 1914-1918, grand résistant de celle-ci.

L'armement normal de chaque compagnie est maintenant d'un fusil mitrailleur pour chaque dix hommes avec fusils et stens pour compléter ; quelques carabines américaines commencent à arriver et sont devenues la grande vogue, l'objet de toutes les convoitises

Comme avant il y a eu la vogue des stens et puis celle des fusils : ce sont en vérité des armes admirables pour nous, légères, précises et de facile entretien, mais comme je l'ai dit ce sont les armes lourdes qui m'intéressent maintenant, mortiers surtout, armes idéales pour notre genre de guerre.

Pour le cas où ça prendrait nous faisons courir le bruit à Mâcon Chalon et Paray que ce sont des parachutistes canadiens qui sont descendus le premier août : cela ne nous coûte rien et il se peut que quelqu'un le croit.

Ferrand a depuis quelque temps placé le P.C. du département dans une vieille maison à La Vineuse un petit village entre Cluny et Douzy : rien de bien imposant dans l'aspect mais bien placée pour les communications : on y travaille dur et notre service de renseignements commence à devenir efficace ; par exemple on voit maintenant à ce P.C. de beaux uniformes sortis récemment des armoires. Notre réseau téléphonique est devenu extrêmement serré et couvre tout le triangle nous avons maintenant plus de cent cinquante postes différents : en plus nous avons relié au réseau un poste d'observation à quelques mètres de Mâcon, un autre tout près de Paray-le-Monial et un troisième dans Montceau même, ce dernier coup a été réussi par Michel.

Ce qui est aussi extrêmement satisfaisant c'est que notre service médical est actuellement très bien organisé et cela c'est la gloire de Mazuet notre sympathique toubib. Il est arrivé un jour parmi nous, immense, maigre et tranquille avec son passé de prisonnier, de résistant, et avant qu'il ne faut le temps pour le dire, était devenu quelqu'un de la famille : il a vu nos pauvres moyens de fortune où seules la foi et la bonne volonté ne faisaient pas défaut : en un clin d'œil il a organisé les hôpitaux, les maisons de repos où nous évacuons les opérés dès qu'ils peuvent être bougés : il a introduit des médecins dans chaque bataillon, placé des infirmiers dans chaque compagnie ; il organise un étonnant service d'ambulances ; plus important encore il a trouvé je ne sais pas où, à Paris même peut-être, deux chirurgiens parisiens avec tous les instruments et tout fonctionne remarquablement ; nous avons bien besoin car nous avons pris maintenant l'offensive et chaque jour nous attaquons plus fréquemment plus fortement l'ennemi : patrouilles Chleuhs sur les voies, les routes Mâcon Chalon et Paray Montceau en de courts raids qui se prolongent : ici un camion est allumé, ici une voiture, ou plusieurs camions et plusieurs voitures.

Une mauvaise nouvelle me parvient de l'Ain : Tom a été arrêté. Il revenait à bicyclette par la route de faire une attaque avec un groupe de sabotage de Pont d'Ain ; c'est une patrouille de miliciens qui a fait le coup. Il n'avait pourtant sur lui rien de compromettant ; on l'a emmené à Bourg et c'est tout ce que nous savons sur son sort. Pauvre Tom qui avait passé déjà tant de fois à travers grâce à un miracle le plus souvent, qui a si bien travaillé et que sa veine vient subitement de trahir : comme il va nous manquer au moment de la bataille finale et bien longtemps après encore. Et pourtant, illogiquement, je ne sais pourquoi, je n'arrive pas à croire que nous ne le reverrons pas, qu'il n'arrivera pas à se débrouiller : j'ai trop confiance en lui et plutôt que de le pleurer j'ai envie presque, bien injustement sans doute, de l'engueuler, d'imaginer qu'il a à nouveau défié le sort.

Les nouvelles compagnies s'entraînent, les anciennes se distinguent chaque jour : la vie à l'arrière à Cluny par exemple est calme, industrielle, les civils occupés à nourrir tout le monde, à équiper, payer ses soldats : avec les parachutes les femmes rassemblées ont fait près de cinq mille chemises. Laurent a organisé son P.C. dans une grande maison à l'entrée de Cluny au bord de la forêt, la chair y est bonne, les vins fins.

Chaque nuit les avions lâchent et puis s'en vont : les vrais héros là-dedans ce sont bien les membres de la famille Dutrion qui chaque soir sont visités par l'équipe qui vient recevoir le parachutage, qui nous nourrit, aide à transporter les tubes et qui au lever du jour commence ses travaux dans les champs ou à la maison comme si de rien n'était : Marcel Brevet et Philibert Guérin eux non plus, parmi tant d'autres ne dorment plus, ne sont chez eux que de temps en temps quand ils passent par là toujours par monts et par vaux à donner un coup de main là où il y en a besoin ; se battre lorsqu'il y en a moyen comme le chef de gare de Massilly, Victor Delorme que nous dérangeons à toute heure de jour et de la nuit ; Victor Delorme aux huit enfants dont ceux qui sont en âge se battent avec le régiment et qui a toujours une trentaine de personnes à manger chez lui et presque autant à dormir un peu partout.

C'est chez Philibert Guérin que nous sommes le soir du dix Août Laurent, Jacques le journaliste de Lyon, Tintin et quelques Clunyois occupés à faire une partie de poker attendant pour voir ce que nous apportera le parachutage de cette nuit. Pendant que les enfants s'endorment et que Tintin perd son argent, une nouvelle menaçante nous parvient du poste d'observation à la tombée de la nuit dans notre direction ; si toutes les compagnies

du régiment ont été alertées surtout celles qui comme Cru et le Bois Clair nous protègent par leurs positions nous ne nous alarmons pas outre mesure : souvent l'ennemi pour protéger le passage d'un convoi important a cherché à faire le vide autour de la route. Pourtant à étudier la carte Laurent s'effraie d'un trou qui s'ouvre par le col de Pierrecloclod au sud du Bois Clair : une mauvaise route, une dure montée que jusqu'à présent nous n'avons pas jugées utile de défendre comme étant trop difficilement accessibles : Laurent décide d'y envoyer immédiatement c'est-à-dire dès que les gazogènes partiront une compagnie sous le commandement du Lieutenant Schmidt, un jeune garçon qui était jusqu'au 6 Juin professeur aux Arts et Métiers et qui est rentré dans l'équipe de Cluny juste après la rafle de février. Après cela nous serons tranquilles. Nous allons jusqu'à Mons : deux avions arrivent, trente tubes comme d'habitude et nous nous allongeons dans la paille pour dormir quelques heures.

Nous sommes réveillés par de mauvaises nouvelles : Schmitt et ses hommes allant prendre position sont arrivés trop tard : les Allemands avaient déjà franchi le col et les ont surpris : Schmitt est mort ainsi que plusieurs de ses gars, l'ennemi descend dans la vallée en grande force c'est une attaque en règle contre nous.

Branle-bas de combat : pendant que les compagnies de réserve de Cluny s'avancent pour barrer la route et protéger la ville, le maximum de renfort est demandé à Charolles Saint-Gengoux aux F.T.P. Ferrand et Michel sont partis hier du côté d'Autun : aujourd'hui le PC central ne fonctionnera pas, c'est de Cluny que dépendra tout.

Une lutte sauvage s'engage dans la vallée remontant du Sud vers Cluny : une petite vallée d'un kilomètre de large traversée par une petite rivière coupée en grands champs bordés de haies et longés par de basses collines boisées.

Une première fois vers 10h les Allemands arrivent à la gare et sont repoussés. Grâce aux renforts arrivés de Sylla au moins nous arrivons à les contenir dans la vallée et à les empêcher de s'étendre sur leurs ailes.

Peu après six avions de Focke Wulfe 190 nous survolent et piquent sur Cluny où ils laissent tomber leurs bombes, reviennent pour mitrailler les rues et les maisons : toute cette vallée, toute cette ville est noyée dans la fumée du bombardement, de la bataille qui pas un instant ne s'arrête : nous donnons l'ordre d'évacuer Cluny et c'est vers l'arrière vers les fermes et les villages jusqu'à Cormatin une longue procession lamentable de femmes, enfants et vieillards qui heureusement ne perdent pas la tête et ne se sont pas laissés gagner par la panique : dans la ville les hommes tentent d'éteindre les feux, de dégager ceux qui sont restés ensevelis, les cadavres au milieu des flammes, des murs qui s'écroulent, les jeunes filles de la centrale téléphonique continuent à leur poste héroïquement. Lorsqu'au début de l'après-midi les avions reviennent, pour continuer leur courageuse tâche elles sont encore à leur travail. Les Allemands sont contenus par la rivière par un grand champ qui n'offre aucun abri et que nos armes automatiques balaient impitoyablement. Mais vers quatre heures une colonne est passée par le tunnel de chemin de fer embouteillé par les déraillements et nous prend de nouveau à revers : au P.C. de Laurent, les femmes de la ferme se sont armées de ce qu'elles ont trouvé sous la main et attendent que l'ennemi sorte du bois qui nous domine, mais il est une nouvelle fois arrêté à quelques mètres de la gare finalement ce coup-ci et à la tombée du jour nos compagnies épuisées trouvent encore le moyen de contre-attaquer leurs dernières munitions-tout à coup lorsque la nuit se fait un grand silence tombe dans la vallée : aucun coup de feu ne retentit plus, nos patrouilles avancent, font savoir qu'elles ont perdu le

contact avec les Allemands et nous nous regardons et pour la première fois de la journée nous nous voyons. Est-ce vrai ce qui nous arrive ? est-ce vrai que plus de trois mille Allemands nous ont attaqués aujourd'hui et que nous les avons mis en fuite ? est-ce vrai que Cluny, civils, femmes et enfants ont été bombardés, que nous avons évacué la ville et que tout cela s'est passé sans panique ? Est-ce vrai que déjà dans les villages et les fermes où ils se sont réfugiés, ils reçoivent leur ravitaillement ? est-ce vrai que nous restons maîtres de deux automitrailleuses bien malades il est vrai et de deux canons antichars dont l'un est en parfait état avec plus de cent obus ? Est-ce vrai que nous sommes victorieux, que Wermacht avec ses avions, ses chars et son artillerie a fui devant nos petits gars en bras de chemise ? est-ce vrai que nous en avons tué plus de deux cent soixante-quinze, que de Mâcon nous parvient le chiffre de trois cents blessés ? Est-ce vrai que, comptant Schmidt et ses hommes tués dans l'embuscade, et un camion de Sylla qui en descendant le Loup s'est écrasé contre un pylône, nous n'avons qu'une dizaine de morts, une vingtaine de blessés graves ? que le bombardement de Cluny n'a causé que six morts ? Est-ce vrai qu'ils n'ont pas pu passer, que s'ils passaient, tout Cluny, toute la vallée brûlait, les hommes fusillés, les femmes, est-ce vrai que c'est vrai que nous les avons sauvées et que nous avons vaincu ?

Ils reviendront peut-être demain à dix fois plus nombreux et nous écraserons sous leur nombre, mais s'ils l'osent, s'ils peuvent se le permettre c'est que nos gars auront été dix fois trop braves et que le reste de la France dix fois pas assez et si plus tard le nom de Cluny, de Cluny détruit, ne présente, ne représente plus qu'une sonnerie de gloire, un héroïque souvenir, ce sera parce que d'autres villes n'auront pas fait ce qu'elles auraient dû faire.

Si ce soir les gars des compagnies de Cluny, de Charolles de Monceau de Mauzy de Sylla de Saint-Gengoux, sont morts de fatigue, incapables de poser un pied devant l'autre, ils s'endormiront tous des héros.

Laurent lui qui a redirigé de son P.C. toute la bataille, a droit à ce que Cluny lui élève un monument : c'est lui qui par sa volonté, sa stratégie a gagné la bataille.

J'allais oublier de dire que vers six heures un camion F.T.P. d'une trentaine d'hommes est arrivé à notre secours : c'est tout pour la journée, alors qu'il s'agissait pour nous tous de vie et de mort, alors qu'en quinze jours ils ont reçu plus de quinze cents armes, brens, fusils et stens.

Ceux qui peuvent marcher ramassent les morts et les déposent dans une chapelle ardente ; ceux qui peuvent penser, pensent à ce que demain peut apporter, ceux qui peuvent rêver ne peuvent pas imaginer de plus triomphantes minutes.

Les Chleuhs ne sont pas revenus et loin de les attendre nous avons repris l'offensive : chaque jour nous devenons plus hardis, chaque jour nous leur faisons plus de mal et déjà les routes autour de nous ressemblent à de longs cimetières de véhicules carbonisés. Nous avons envoyé une note au colonel Bruckner commandant Mâcon lui annonçant qu'en représailles du bombardement de Cluny, de la mort des hommes des femmes et des enfants, nous avons fusillé autant de prisonniers allemands.

Cluny est toujours évacué et le restera quelques jours encore comme mesure de précaution.

Je suis allé rendre visite au commandant F.T.P. qui dans le château qui lui sert de P.C. m'a une nouvelle fois reçu de façon charmante : comme après les politesses d'usage je me suis étonné du peu d'aide que nous recevons de ses troupes et notamment le jour de la bataille de Cluny, de leur peu de combativité tenant compte du nombre d'armes que je lui ai

données et l'ardeur avec laquelle ces armes m'ont été demandées, il m'a généreusement mis les choses au point. Il semble que pour les Allemands la guerre est déjà perdue pris qu'ils sont entre Les Russes d'un côté qui avancent sans cesse et de l'autre par les Anglo-Américains qui arriveront sans doute un jour à briser l'étau ennemi en Normandie et à avancer à leur tour ; que notre action à nous est donc superflue et que dorénavant son objectif à lui, à ses hommes, à son parti, l'ennemi qu'il se prépare à combattre c'est Londres, capitale du monde capitaliste. Il a ajouté qu'il espérait que je ne prendrais pas ce qu'il venait de dire d'une façon personnelle, qu'il m'estimait comme soldat et comme camarade et qu'il regrettait sincèrement que nous n'ayons pas les mêmes vues. Il n'a pas poussé la politesse jusqu'à me remercier des armes que je lui ai données.

Je lui ai répondu que je lui étais reconnaissant pour sa franchise et que j'espérais que même si ce n'était que pour entraîner ses hommes non seulement il n'entraverait pas notre action mais qu'il se joindrait à nous à l'avenir si nous venions à avoir besoin de ses forces pour défendre les civils dont nous avons la garde. Il a accepté de bonne grâce.

J'ai ajouté en outre qu'il comprendrait facilement que je n'avais aucune intention désormais d'ajouter à sa collection d'armes.

Après un dernier toast bu dans un vin muscat de qualité, nous nous sommes quittés heureux de si bien nous comprendre.

Il reste malheureusement entre nous un point de friction qui risque d'envenimer nos relations: Jean Régnier se plaint que depuis pas mal de temps, chaque soir les F.T.P. ayant appris les lettres des messages pour ses parachutages prennent position à quelques kilomètres de ses terrains et essaient de faire lâcher les avions sur eux. Ils ont réussi ce manège plusieurs fois déjà. Nous estimons pourtant Jean et moi que dans l'intérêt de tous il vaut mieux fermer les yeux pour le moment là-dessus.

J'ai déjà dit combien nous étions maintenant organisés militairement et je m'aperçois tout à coup que civilement le pays est encore plus parfaitement au point : au château de Cruzille fonctionne déjà non seulement l'administration du territoire déjà libre mais est déjà formée la future administration du reste du département : les comités de libération qui formés de résistants dirigeront Mâcon, Chalon et les autres villes importantes, les hauts fonctionnaires qui se mettront à la tête des services publics, le préfet et les sous-préfets qui prendront possession de leur charge dès que cela sera possible : les mauvaises langues disent qu'il y a plus de futurs sous-préfets que de sous-préfectures mais pour l'instant cela n'a pas beaucoup d'importance. Une cour de justice fonctionne déjà et avec avocats, juges et jury a commencé à juger miliciens et collaborateurs avec paraît-il une haute impartialité.

C'est de Cruzille aussi que partent maintenant les directives fixant le rationnement, le prix des denrées, c'est à Cruzille que se prépare le ravitaillement des villes à libérer : il faudra bien que je me décide un jour à aller visiter notre capitale car plus j'en entends parler plus ma curiosité augmente : j'ai déjà rencontré les hautes personnalités de l'endroit mais superficiellement et surtout au fameux parachutage de jour du premier août et je n'ai pas eu le temps ce jour-là de bien faire connaissance. On me dit que le cuisinier de l'endroit est un maître et que la cave est bien garnie : dès que j'aurai le loisir je prendrai pour aller là-bas, un jour de vacances.

Si nous ne dormons pas souvent, pas longtemps et à peu près jamais dans un lit, par contre nous n'oublions pas le manger. Rien ne nous manque d'ailleurs et chaque compagnie,

chaque bataillon chaque poste de commandement rivalise d'ingéniosité pour éclipser l'éclat de la table des autres.

Après Laurent, après Ferrant, c'est Michel qui nous visite à Sylla ; table installée dans les bois avec nappe, argenterie, fleurs, protocole et ma foi, un repas comme il ne m'est pas arrivé souvent de faire. A voir tout ce luxe et chacun si chic, si élégant je suis honteux à la pensée que je n'ai même pas fait cirer mes chaussures depuis mon dernier voyage à Lyon : à la pensée que je n'ai même pas encore réquisitionné un château, engagé un bon cuisinier pour pouvoir tenir mon rang et recevoir dignement à mon tour.

Il est bien amusant au cours du repas d'entendre racontée par Ferrand l'entrevue qu'ils ont eue Michel et lui avec l'évêque d'Autun dont ils veulent se servir d'intermédiaire avec les Allemands pour empêcher si possible les représailles sur les civils :

« Monseigneur », a commencé Michel, « au Canada nous appelons une pioche une pioche ; vous avez collaboré Monseigneur vous ne pouvez pas le nier ». L'évêque a été assez surpris d'un langage aussi direct.

Car Michel, soldat parfait, courageux jusqu'à l'imprudence n'est pas beaucoup diplomate, il ne mâche pas ses mots et ses engueulades particulièrement avec Claude sont célèbres dans la région. C'est pourquoi comme il est question depuis peu de compléter Ferrand qui n'est pas populaire ni avec le M.U.R. ni avec beaucoup de résistants ni avec les F.T.P. qui officiellement veulent collaborer, par un représentant F.T.P. et un représentant de l'état-major allié j'ai choisi Michel pour ce poste avec comme mission spéciale de pousser à ce que notre effort contre l'ennemi soit accéléré jusqu'à l'extrême maximum : si pour en arriver là il marche trop lourdement sur les pieds de quelqu'un je serai toujours là, après, pour passer de la pommade sur les endroits douloureux.

Dans la nuit du treize août alors que nous attendions du ciel trois hommes, ils nous en arrivent trente-cinq qui tombent d'ailleurs bien loin du terrain. Ce sont d'abord les S.A.S. lieutenant Colcombet, une trentaine d'hommes à l'allure et à l'équipement magnifique : avec envie nous admirons leur tenue, leurs armes et comment chaque détail de leur équipement a été étudié pour obtenir le maximum d'efficacité : ils sont descendus en parachute avec leur sac de montagne, accroché à leurs jambes : malheureusement quelques-uns avaient surchargé les sacs, les cordes retenant ceux-ci ont cassé et ils ont perdu pas mal de choses : nous essaierons de les remplacer dans la mesure de nos moyens. Leur chef Hilaire Colcombet me rappelle par son regard, ses gestes, un de ces corsaires du XVII^e siècle, un descendant de Jean Bart et des Surcouf, nous nous comprenons avec lui sans effort. Oubli et négligence de la part de Londres, je ne sais pas, mais le fait est que nous n'avons pas été avertis de leur arrivée, que nous n'avons jamais entendu parler de S.A.S. pour Spécial Air Service. Mais cela ne me gêne pas beaucoup : Colcombet à l'ordre de se mettre lui et ses hommes à ma disposition : il est facile à voir qu'ils sont gonflés à bloc, qu'ils brûlent tous du désir de se battre et le plus tôt possible. Nous décidons Colcombet et moi qu'ils travailleront en liaison étroite avec Jean-Louis et ses équipes de sabotage, ainsi, chaque groupe pourra profiter de l'expérience de l'autre.

Ils sont venus pour se battre et ne perdent pas leur temps à regarder autour d'eux : après une journée de repos ils ont la nuit suivante exécuté leur première attaque.

Les trois autres arrivants sont un capitaine français d'infanterie coloniale du nom de Desprès, un lieutenant américain Mason Stirling et un jeune sergent radio, américain lui aussi. Si

Stirring s'exprime dans un français correct bien qu'un peu hésitant, par contre Johnny a oublié d'en apprendre le plus simple mot. Tous trois forment m'expliquent-ils une équipe Jedburgh : équipes qui composées de deux officiers anglais, français ou américains et d'un sergent radio sont descendus et descendent actuellement parmi les maquis pour encadrer ceux-ci et pour, étant en contact avec Londres par radio vingt-quatre heures par jour, faciliter la réception d'armes et d'explosifs et obtenir le support de l'aviation.

Étant arrivés parmi nous, comme les S.A.S., carabines à la main, le doigt sur la gâchette, ils s'étonnent de se trouver dans un pays libre où il y a peu de danger à ce que l'ennemi leur tombe dessus à l'improviste : nous nous étonnons à notre tour qu'ils aient été aussi peu préparés à cet état de choses : Londres ne doit pas se rendre compte exactement de ce qui se passe ici. Ils possèdent eux aussi un moral remarquable, une confiance énorme dans leur mission : on sent qu'ils ont été supérieurement entraînés et qu'ils sont au point culminant de leur préparation. Nous sommes, nous, après les avoir entendus parler, on ne peut plus heureux de les avoir : enfin par eux nous obtiendrons ces armes lourdes pour lesquelles nous pleurons depuis si longtemps, ce matériel spécial pour parachever notre puissance.

« Vous avez besoin de mortiers, de mitrailleuses, de munitions, de pistolets signaleurs, de téléphones de campagne ? Vous avez besoin de médicaments, d'uniformes, de lunettes d'approche, eh bien vous allez les recevoir ».

Si nous leur demandions la lune ils nous la promettraient si Londres l'avait mise à leur disposition.

Et ayant dormi une heure ou deux, au petit jour les voilà à l'œuvre envoyant message sur message à mesure que de tout le département des bataillons avertis passent leurs commandes.

Ils emploient le poste émetteur avec lequel ils sont descendus, poste dont le courant nécessaire est obtenu simultanément en tournant une courte manivelle : ils ont refusé l'offre d'un de nos potes car ils n'y sont pas habitués et se reliait continuellement au dur travail de tourner la manivelle avec une énergie qui semble augmenter à chaque heure.

« Envoyez d'urgence...Envoyez d'urgence... » Pendant deux jours ils ne s'arrêtent que pour manger un morceau en hâte dormir quelques instants : deux jours sans trêve presque sans repos, presque sans sommeil et Tintin qui les regarde faire, ouvre de grands yeux étonnés, rêveurs et pense à son travail à lui : une demi-heure chaque deux jours. Au bout du troisième ils ont enfin reçu de Londres leur premier message.

« Sommes enchantés de vous savoir bien arrivés stop » alors ils se sont assis nous leur avons versé un grand verre de vin et nous les avons consolés. Peut-être seront-ils plus heureux plus tard avec leur support d'aviation : pour l'instant nous leur conseillons de se reposer quelques heures. D'abord nous avons besoin de Desprès, un grand Lillois blond à la force immense, aux mains grandes comme des battoirs, mais qui sait être doux comme un enfant : il secondera Michel dans le commandement du régiment de Charolles, ainsi Michel aura plus de temps pour veiller à ce que Ferrand ne s'endorme pas.

Stirring lui, baptisé Géorgie on ne sait pourquoi, jeune et brillant officier d'un régiment d'élite américain, le premier régiment de cavalerie, m'en voudra sans toute sa vie car comme il est le seul officier américain de la région je n'ai aucune intention de l'exposer plus qu'il ne sera nécessaire, j'espère bien que je ne vais pas en avoir trop besoin.

Pour le moment il continuera d'essayer de nous faire envoyer ce dont nous avons besoin : on ne sait jamais, quelque chose arrivera peut-être un jour.

Johnny a été pourvu d'un interprète, un compagnon, un garde du corps et d'un poste émetteur civilisé : il s'entendra avec Tintin pour ne pas trop se fatiguer.

Tintin qui dernièrement m'a étrangement troublé. Ce gosse que personne ne peut s'empêcher d'aimer quand on le connaît si peu soit-il m'a annoncé un beau soir qu'il se refusait dorénavant à envoyer pour moi un aucun message. J'ai cru d'abord à une plaisanterie, une bouderie tellement j'ai été étonné ; mais il avait pris un air buté, mauvais, que je ne lui connaissais pas encore et il m'a fallu bien comprendre qu'il disait bien ce qu'il voulait.

J'ai dû lui dire que s'il ne travaillait pas cette nuit-là, je le ferais fusiller le lendemain matin car son geste s'appelait rébellion devant l'ennemi dans toutes les langues du monde, et je l'ai laissé pour qu'il réfléchisse à ce que je lui avais dit.

Il a envoyé les messages comme d'habitude.

Je n'aurais pas fait ce dont je l'avais menacé, l'exemple n'aurait servi à rien, il nous était trop indispensable : je l'aurais plutôt mis en état d'arrestation, en attendant qu'il revienne, ce gosse, a des sentiments meilleurs, mais je n'ai pas aimé avoir à lui parler ainsi.

Il m'a expliqué ensuite ce qui lui est arrivé, les raisons de son attitude.

Michel jusqu'où va Grands Dieux se loger l'ambition humaine, décidant sans doute que s'il avait un radio à sa disposition personnelle il pourrait mieux soigner sa propagande, profiter de la vie monotone à laquelle j'ai depuis son arrivée condamné Tintin, lui a demandé d'aller travailler pour lui, promettant comme appâts voitures, maîtresse, confort moderne et je ne sais quoi encore.

J'espère qu'il a compris, qu'il comprendra que je n'ai pensé qu'à sa sécurité en agissant avec lui comme je l'ai fait ; il est pénible qu'il ait dû souffrir moralement du fait de l'action de Michel.

J'ai dit à celui-là que j'aimais mieux oublier son geste : nous avons besoin jusqu'à la fin des combats de toutes les énergies, de tous les courages même s'ils sont poussés par un intérêt personnel de gloire ou de profit : s'il veut se faire de la réclame il aura bien le temps et l'occasion plus tard s'il est encore en vie.

Le débarquement tant attendu a eu lieu dans le sud : notre effort en est devenu d'autant plus tendu, d'autant plus accéléré que maintenant nos routes et nos voies sont devenues primordiales à l'ennemi pour se battre : Jean-Louis et ses équipes travaillant avec les S.A.S. de Colcombet, détruisent un par un chaque pont entre Villefranche et Chalon, et bouleversant voies, aiguillages, signaux ont fait que les trains qui passent en une semaine peuvent se compter sur les doigts d'une main : les S.A.S. bagarreurs splendides qui entreprennent au moins une action par jour ont trouvé leurs égaux dans les maquisards de Jean-Louis et d'Éric et tous rivalisent d'audace et de témérité. C'est un chassé-croisé héroïque qui a lieu avec comme enjeu cette pauvre voie dont l'aspect semble changer à vue d'œil : si un groupe faisait sauter un pont, un autre flambe un terrain d'essence, à la destruction d'une gare répond l'explosion monstre d'un train de munitions.

Chaque jour plusieurs centaines d'hommes de bataillons prennent position près de la route, attaquent et anéantissent les postes ennemis et les convois qui passent et tuent, tuent à longueur de journée. Le régiment de Charolles ou celui de Saint-Gengoux ne le cède en rien à celui de Cluny et chaque nuit arrive au P.C. de la Vineuse un long chapelet d'héroïsme et de mépris de la mort.

Sur la ligne Paray Montceau la plus difficile de toutes la plus défendue, les ponts sautent aussi, le sabotage augmente sans cesse et le trafic prodigieusement ralenti aurait été depuis longtemps arrêté si ce support d'aviation qui nous a tant été promis, se matérialisait enfin. Lorsque douze trains ont été bloqués à la sortie de Paray-le-Monial et que nous avons demandé leur bombardement ; deux jours on nous a demandé de dire leur situation exacte dans Paray-le-Monial comme si les avions pouvaient méprendre dans une ville grande comme un mouchoir de poche, douze trains à la suite l'un de l'autre pour un enterrement et puis deux jours après pourquoi pas l'hiver prochain si cela convient mieux il suffira de demander à l'ennemi de nous attendre un peu.

Ce qui n'empêche pas que notre train à nous, celui que nous faisons marcher entre Cluny et Saint-Gengoux pour le ravitaillement ait déjà été attaqué deux fois sans résultat heureusement, les avions alliés ne trouvent pas assez de ponts dans la région puisque nous les avons détruits, ils viennent parmi nous et s'attaquent à ceux dont nous nous servons et que moi-même, moi-même je ne mens pas, réfugié sous l'un d'eux n'ait été sauvé que par leur maladresse : sans rancune, j'ai bien raconté après le coup que ces maladroits étaient Allemands, mais qui, s'il n'est pas poli, va me croire ? Ils ne savent donc rien à Londres ou au Quartier Général de ce qui se passe devant eux ? Ils ne veulent donc pas nous croire quand nous leur disons que nous nous sommes déjà libérés ? Nom de Dieu s'ils avaient cherché à comprendre ce qui se passait sous leur nez il y a bien longtemps qu'ils auraient atteint le Rhin. À Palinges c'est le village entier qui est allé sur la voie, en a arraché deux cents mètres qui ont été jetés dans le canal : les Allemands arrivant en force par surprise le soir ont en représailles fusillé cinquante-trois civils. Alors cinquante-trois prisonniers Chleuhs ont été mis en ligne et lentement d'un coup de pistolet dans la nuque ils ont été tués l'un après l'autre.

À Paray-le-Monial même c'est Gaston qui avec une audace folle a attaqué la gare et l'aurait entièrement détruite si un train blindé n'était arrivé au milieu de la bataille et avec son formidable armement n'avait presque entièrement décimé une de nos compagnies. Car nos pertes augmentent avec le rythme de nos attaques et comme toujours dans la guerre ce sont les plus braves, les plus vaillants qui tombent les premiers et si leur nombre ne se fait pas sentir parmi les milliers d'hommes que nous sommes devenus, l'absence de leur valeur, de leur nom crée au milieu de nous un vide qui ne se comble pas : aussi le vingt-quatre août tombe Génévés, commandant du bataillon de Mâcon tué dans un combat contre les S.S.

Nous avons fait circuler dans Mâcon et à Chalon un avis comme quoi nous interdisions tout trafic sur la route nationale n° 6 et que par conséquent tout véhicule qui s'y aventurera sera immédiatement attaqué. Nous avons fait évacuer tous les villages, toutes les maisons sur cette même route.

Par maints détails, par les prisonniers, les déserteurs, par des lettres que nous avons saisies, nous connaissons le désarroi qui emplit le cœur de l'ennemi et la crainte que nous lui inspirons : il ne sait rien de nous, il ne sait pas si nous sommes cinq cents ou si nous sommes cent cinquante mille il se sait guetté à chaque heure du jour et de la nuit, il s'attend à nous voir surgir vingt-quatre heures sur vingt-quatre : il nous voit derrière cet arbre, derrière ce

mur, dans ce coteaux de vignes, il nous entend derrière lui dans le bruit de l'eau, dans le souffle du vent. Il a cru que huit mille Canadiens sont arrivés parmi nous en parachute puisqu'il l'écrit à sa famille : il sait déjà que son heure viendra bientôt et que jamais plus il ne reverra les siens ; que tout à coup nous surgirons devant lui, qu'il reconnaîtra dans celui qui le tue l'innocent paysan qu'il a croisé ce matin.

C'est maintenant dans les campagnes le temps des moissons : chaque jour la batteuse poursuit son chemin d'une ferme à l'autre traînant dans son sillage tout un peuple de voisins, de voisines venus aider dans le travail ; chaque soir le souper réunit une centaine de personnes, des oreilles bourdonnant encore du bruit de la machine, sentant bon la paille et le blé sous le soleil et parmi eux revenant de la route où ils se sont battus toute la journée, Jean-Louis, Éric, les saboteurs, les guerriers arrivent en bras de chemise, les cheveux en désordre, sales, couverts de poussière et de branches amenant avec eux l'odeur de la poudre et des explosifs et pendant quelques minutes ou quelques heures se retrempe dans la lumière et dans les simples joies : bientôt il faudra repartir, se battre, tuer, arrêtons-nous, chantons quelques instants.

Depuis que Colcombet est arrivé, nous attendons un autre groupe de S.A.S. : ceux-là doivent venir avec des Jeeps qui elles aussi descendront par parachute en pièces détachées. Nous les attendons par air et ils nous rejoignent le vingt-six août par route de Normandie ayant fait plus de trois cents kilomètres à travers les lignes allemandes. Commandés par le capitaine de Roquebrune grand ami de Colcombet, plus âgé que lui, un magnifique officier et en même temps qu'un homme civilisé, ils ont débarqué près de Saint-Malo il y a une dizaine de jours et ont mis une semaine pour arriver jusqu'ici : dans toute leur randonnée au milieu de l'armée allemande ils n'ont eu à livrer que deux courts combats dont le dernier aux abords de Montceau-les-Mines. Ils ont dix-neuf jeeps en tout, chacune portant trois hommes, armées de deux mitrailleuses jumelées d'un fusil mitrailleur et d'un Piat. Roquebrune nous raconte que tout le long de la route on les a pris pour des américains, en traversant chaque village ils ont été accueillis par les cris de « Vive les Américains. Vive les Américains » à la fin un des S.A.S. déçu a lancé un « Merde » sonore alors quelqu'un dans la foule s'est écrié :

« Mon Dieu comme il parle bien le français.

Les hommes arrivent râleurs prêts à se révolter : pourquoi ? Parce que pendant huit jours ils ont eu la possibilité de se battre à eux seuls contre un million d'Allemands et ils ne l'ont pas fait. Maintenant ils sont là parmi nous, ils nous voient libérés et s'imaginent être arrivés trop tard pour combattre et nos assurances qu'il y a encore autour de nous du gibier pour tout le monde ne les déride pas : pour un peu, aussitôt là, ils iraient voir tout de suite sur la grand-route si nous ne leur avons pas menti sans prendre le temps ni de se reposer ni de réviser le matériel.

Enfin il est décidé que dès demain matin ils iront se promener moitié sur la route Mâcon Chalon, moitié sur celle Paray Montceau.

Jean-Louis et Éric ont fait sauter un pont en plein centre de Tournus usant la même méthode que pour les précédents. C'est bien le dernier qui restait intact entre Villefranche et Chalon : si jamais les trains repassent à nouveau sur cette ligne, ce qui est peu probable, ils ont décidé de charger leurs explosifs dans une barque et de détruire ainsi les ponts de pierre ou de béton enjambant les rivières et les canaux : il ne manquait plus qu'un amiral dans la famille.

La septième armée débarquée dans le Sud avance rapidement on l'a dit à Grenoble, à Valence. Les faubourgs de Lyon sont attaqués par les F.F.I. ; nous cherchons la liaison plus au Sud pour savoir ce qui s'y passe.

Le régiment de Cluny a franchi la montagne et cantonne maintenant en permanence à quelques kilomètres de la route. Le bataillon de Claude dont le commandement militaire a été donné conjointement à deux officiers Jedburgh, un Anglais Comricot et un Français de l'infanterie de marine Guérault, deux petits gars aussi durs que l'acier, a pris position entre Villefranche et Mâcon : il y a quelques heures Claude a été acclamé en libérateur dans Roanne, évacué par les Allemands depuis quelques jours. Ce bataillon est encore mal armé mais je leur ai promis qu'ils auront tout ce dont ils ont besoin pour la grande bataille de la fin: nous attendons en effet à nouveau soixante-douze avions sur deux terrains et de nuits cette fois-ci.

Tintin qui a une moto maintenant a, pour l'inaugurer, sorti son bel uniforme qu'il soignait si tendrement depuis si longtemps : après avoir roulé cinquante mètres il a dérapé et a plongé la tête la première dans une mare aux canards : l'effet est manqué.

Le vingt-neuf août, tiens ! le jour de mon anniversaire, la deuxième liaison avec celle de la septième armée est faite : un petit colonel français a pris une jeep à Grenoble et est venu tranquillement en uniforme voir sa famille à Flagy : on lui a fait traverser la Saône de nuit et en bac : il nous annonce que les Américains approchent déjà d'Ambérieu : ainsi la première liaison Nord-Sud a été réalisée chez nous.

Londres nous demande combien de ponts sur la Loire nous pouvons assurer et pour combien de temps : peut-être après tout ce seront les Américains venus de Normandie que nous verrons apparaître les premiers. Nous nous engageons à garder intact et pour une durée illimitée le pont de Digoin le seul qui soit à notre portée.

Il y a soudain dans le pays une épidémie de gens qui se disent de l'Intelligence Service et qui demandent que nous transmettions pour eux des messages à Londres : nous les renvoyons toujours avec un grand coup de pied dans le derrière : si j'étais de l'Intelligence Service comme il l'appelle je ne le crierais pas sur tous les toits et j'aurais mes moyens de faire parvenir mes messages à bon port : chose curieuse il y a beaucoup de vieilles filles dans le nombre de ces candide espions.

Le soir du trente Août lorsque je m'apprête à partir pour le terrain de Mons où doivent parachuter cette nuit les trente-six appareils on vient m'apprendre que les F.T.P. ont l'intention de nous attaquer au milieu de l'opération pour se rendre maître des armes qui vont arriver : voilà bien le moment que je craignais.

Je fais sauter le lieutenant américain Stirling dit Géorgie dans ma voiture et nous partons tous les deux pour le P.C. F.T.P. : dans la cour du château des camions sont rangés feux allumés ; ils sont remplis d'hommes en armes. Bousculant la garde nous parvenons à la salle à manger où une grande table d'une trentaine d'officiers sont en train de souper. Je dis au commandant que je voudrais lui parler et que nous l'attendons dans la pièce à côté : il nous rejoint quelques instants après l'air bien content de lui :

« Mon commandant je sais que vous vous préparez à attaquer ce soir notre parachutage ».
« Alors ? »

« Alors je suis venu vous avertir que nous vous attendons, que nos compagnies sont portées autour du terrain, que leurs fusils-mitrailleurs sont en batterie, que l'ordre a été donné d'ouvrir le feu sur tout mouvement suspect. Je suis venu vous dire, mon commandant, que si vous voulez vous battre, nous nous battons »

« Vous êtes fou, vous êtes complètement fou et je ne vous permettrai pas de me parler chez moi de cette façon, je vais vous faire jeter dehors par mes hommes. »

« Profitez que nous sommes seuls tous les deux parmi vous, profitez-en pour vous débarrassez de nous. Je suis encore venu vous dire, mon commandant que nous représentons ici le lieutenant Stirring et moi les armées alliées : que si les responsables de la tuerie qui va avoir lieu ce soir échappent, nous demanderons aux troupes alliées de les exterminer. »

Géorgie qui ne peut se tenir de rester spectateur de la scène ajoute quelques phrases pour m'approuver dans son français rendu plus hésitant encore par la colère.

Au bruit de la discussion la salle s'est remplie peu à peu et instinctivement nous nous sommes placés Géorgie et moi le dos contre le mur : que va-t-il décider, notre adversaire ?

« Vous avez prononcé de bien graves paroles mon commandant »

« Et je ne les retire pas »

« Mais vos renseignements étaient faux : c'est vrai, nous préparons quelque chose ce soir mais ce n'est pas ce que vous pensez : nous allons faire ce soir un grand coup dont demain toute la région parlera.

« Je veux bien vous croire mon commandant. Bonsoir »

« Vous n'accepterez pas un verre de vin avant de partir mon commandant ? »

« Pas ce soir, merci commandant ».

Le groupe s'écarte pour nous laisser sortir ; les camions sont toujours dans la cour, les hommes fument, discutent, rient. À saint-Gengoux en revenant j'explique à Jean Régnier ce qui vient de se passer : il regrette de n'être pas venu : il y a longtemps qu'il a lui à se plaindre de ces messieurs.

Tout est calme sur le terrain : trois grands feux de branches sont allumés : il donne me dit-on beaucoup de travail à entretenir.

À Mons la famille Dutrion ne s'énerve pas : c'est pour eux le vingt-sixième parachutage en trente nuits : je me demande comment ils tiennent encore debout. Vers minuit le premier avion arrive et pendant plus d'une heure ils vont se succéder sans interruption. la nuit se peuple d'étranges oiseaux noirs qui se croisent là-haut dans tous les sens : l'obscurité en dehors des feux se déchire de temps en temps par l'explosion d'un tube qui est tombé en chute et le fracas soudain domine le grand bourdonnement des moteurs, on entend le sifflement des balles qui s'éparpillent au hasard.

Lorsque les arrivées cessent, deux blessés viennent se faire soigner : c'est Philibert et c'est Fofu qui préposés chacun à l'entretien d'un feu, ensevelis sous la pluie des parachutes se sont mis furieusement à courir pour se garer de plusieurs lâchages simultanés et sont rentrés l'un dans l'autre : ils ont chacun comme résultat des courses le front ouvert et une imposante bosse : c'est pas trop méchant, ils auraient pu recevoir un container sur la tête.

Dès qu'ils sont chargés les camions partent chez Canicot et Guérault qui cantonnés maintenant à Juliéna les attendent impatiemment, chez les deux compagnies de Cluny qui restaient à équiper, vers le régiment de Saint-Gengoux qui sous l'impulsion d'officiers S.A.S. et Jedburgh rivalisent par son agressivité Charolles et Cluny

Le fameux exploit F.T.P. personne n'en a entendu parler.

Nous avons remis plusieurs fois la prise de Mâcon dont nous avons étudié longuement chaque champ de tir. Nous ne savons pas ce qui se passe plus au sud de nous. La radio a annoncé il y a déjà plusieurs jours la prise de Lyon, mais la radio s'est trompée. Londres nous signale une armée allemande montant la vallée du Rhône et de la Saône, une autre armée se retirant du sud-Ouest en direction de Paray-le-Monial. Sur Paray c'est sans doute vrai, Michel et Desprès livrent chaque jour de durs combats, la route est patrouillée par des chars Tigres protégés par le canal.

Sur la route de Villefranche Chalon la situation est beaucoup plus confuse : il est des moments, des jours entiers où nous voyons arriver à nous des épaves, des soldats, des civils, des miliciens, des miliciennes, à pied, en auto, à cheval, en auto traînée par des chevaux, à pied poussant une voiture d'enfant remplie de butin ; des ambulances qui explosent au moindre petit coup de feu : alors dans ces moments la chasse devient un massacre : j'ai vu une moto éparpillée par une fusée de bazooka, un char fauché par soixante brens crachant ensemble. D'autres fois ce sont des formations encore intactes qui se présentent : alors c'est une vraie bataille qui s'engage mais comme il y a entre Villefranche et Chalon que peu d'endroits propices aux embuscades où nous pouvons nous aider du terrain pour contrebalancer notre infériorité, notre pénurie d'armes lourdes et de cuirasses. Il suffit à l'ennemi d'arroser copieusement ces coins-là pour nous écraser sous son feu et passer sans trop de pertes : que ne donnerions-nous pas pour posséder quelques mortiers, des tanks ou des canons ; des mitrailleuses même nous rendraient infiniment heureux.

Comble de déveine, supplice de tantale, nous avons bien reçu quelques mortiers après tant d'attente mais si les obus sont bien arrivés les tubes sont arrivés au sol sans parachute et nous sommes les fiers propriétaires de mitrailleuses sans munitions et d'obus sans mortier.

Mais qui dira combien d'Allemands sont restés en chemin fuyant les lieux de leurs crimes ? Combien ont payé par une mort trop rapide toutes les longues tortures qu'ils ont causées ? Combien sont-ils à crever dans ces voitures, ces cars, ces camions qui brûlent tout le long de la route qui devaient les ramener chez eux ?

Pas assez, pas assez quand même puisqu'il y en a qui réussissent à passer et que nous les retrouverons à nouveau un jour devant nous, un peu plus haut, ou sur le Rhin ou plus loin encore avant la victoire finale.

Il nous est bon de voir cette déroute, de nous venger enfin, de venger nos amis et de voir ces jeunes, qui, armés de joujoux face à des canons, opposent leurs poitrines contre ces blindages, ces jeunes qui chaque jour versent leur sang, sans compter ces Français qui par leur courage et par leur sacrifice effacent la honte de 1940 et celle de Vichy et montrent au monde que la France est redevenue la France.

Hélas. Hélas, les meilleurs d'entre nous, l'élite, ceux qui par leur exemple ont ressuscité tout un pays, tombent un par un : Jean-Louis le chevalier sans peur, Jean-Louis au clair sourire, gît ce soir à l'hôpital de Cluny troué de quatre blessures : tout ce qui était humainement possible a été fait pour le sauver : on a été chercher à travers les lignes un appareil de

transfusion de sang, les chirurgiens l'ont tenu une heure et demi sur la table d'opération et à cette heure du crépuscule triste pendant que se décide maintenant sa dernière bataille entre la vie et la mort, le pays entier qu'il aime et qu'il admire, attend le cœur serré le résultat ; lui, le visage de cire, essaye encore de plaisanter, de sourire, affirme que ce n'est pas pour cette fois non plus, qu'il la chantera cette chanson qu'il prépare depuis si longtemps. Sa mère et sa sœur que nous sommes allées chercher, à qui il n'avait jamais dit ce qu'il faisait, comprennent enfin le héros qu'elles ne connaissaient pas et dans l'émotion de tous entrevoient tout ce qui leur a été caché. C'est en accompagnant les Jeeps de Roquebrune qu'il a été blessé : il avait adopté comme tactique de se lancer sur la route au milieu d'un convoi allemand pour se dérober un peu plus loin par un chemin les ramenant vers nous : Jean-Louis et son groupe protégeaient cette retraite et c'est à l'embranchement du chemin qu'il est tombé. Une jeep l'a chargé, l'a amené directement à l'hôpital mais si la balle qui lui a traversé le foie a pu être enlevée, le sang qu'il a perdu par ses autres blessures l'a trop affaibli pour qu'il puisse être sauvé. Il est mort dans la soirée en crânant toujours, il n'y a personne dans nos vallées qui ne se soit senti un vide immense au cœur, personne qui n'ait senti ce vide autant que moi.

Jean-Louis, Jean-Mazuet qui donc te remplacera jamais, qui donc sourira comme toi, qui dira, qui fera, ces tendres folies dont tu ornais la vie, qui comme toi nous montrera comment elle doit être vécue cette vie ? De cette petite bande que nous étions, ces quelques amis qui se trouvaient si bien ensemble, pour combattre ou bien simplement pour vivre combien vont donc tomber sur le chemin, combien verront cette libération à laquelle ils ont tant rêvé ?

Il a été veillé toute la nuit par ses compagnons d'armes : par ses amis qui portaient se battre où qui revenaient du combat, venaient lui dire un dernier adieu.

Emportons, emportons notre peine à la bataille, nos yeux rougis de larmes : nous aurons peut-être plus tard le temps de penser à ce que nous avons perdu, le temps de nous sentir seuls et de nous demander pourquoi, car le travail presse, la route nous appelle et chaque heure maintenant est plus tragique, plus chargée d'événements qu'une semaine entière du mois d'août.

A l'Ouest les Allemands font des efforts désespérés pour pouvoir sauver leurs troupes qui remontent du Sud-Ouest par Paray et Chagny et nous demandons en vain l'aviation à notre secours.

Sous leurs grands coups de butoir nous devons reculer, nous accrocher, attendre de pouvoir avancer à nouveau. Dans leur retraite l'ennemi brûle, pille, massacre. À Saint Yan encore une fois ils ont assassiné des femmes et des enfants. Au camp d'aviation dont Gaston a enlevé le commandant, les stocks d'essence et d'huile brûlent.

Nous cherchons en vain à savoir ce qui se passe au-dessous de nous, vers Lyon et nous devons évaluer la marche de la septième armée aux rumeurs qui nous parviennent.

Arthur surgit dans une magnifique voiture décorée de deux immenses drapeaux un français et un anglais : Saint-Étienne a été délivrée par la 1^o Armée Française : tout le triangle au-dessous de nous est libre, seules les routes de chaque côté sont encore aux mains de l'ennemi. Arthur repart, sa tâche à lui est terminée : il va chercher ses hommes pour se battre encore avec nous.

Lyon est délivrée.

Le trois septembre au soir nous décidons que coûte que coûte il nous faut prendre l'offensive si nous ne voulons pas nous faire voler l'honneur de délivrer nous-mêmes nos villes.

Sans savoir ce qu'il y avait au-dessous de nous, nous n'avons pas voulu le faire jusqu'à présent, pour ne pas, nous trouvant sur le chemin de retraite des forces allemandes importantes, engager la bataille dans les villes mêmes, ce qui fatalement aurait amené la mort du plus grand nombre des habitants.

Mais nous ne pouvons plus tarder : il faut que les troupes alliées qui remontent vers nous trouvent le chemin libre devant eux pour que leur poursuite nous traverse sans s'arrêter.

Conicot et Guérault avec le bataillon du Charollais se portent immédiatement sur Villefranche. Il est décidé qu'au matin du quatre septembre le régiment de Cluny se portera sur Mâcon, les F.T.P. sur Tournus, le régiment de Saint-Gengoux sur Sennecey-le-Grand.

Il y a encore quatre à cinq mille Allemands dans Mâcon : des S.S., il y en a douze mille à Chalon : toute la nuit le trafic sur la route continue, toute la nuit la bataille fait rage : une nuit vivante éclairée par les incendies bruyants de sifflements, des détonations, dominée par une énorme explosion : les Allemands ont fait sauter le pont sur la Saône à Mâcon.

Au petit jour dans le gai soleil qui se lève, ce n'est sur chaque route, chaque chemin, chaque sentier qui converge sur Mâcon qu'une longue file indienne de maquisards poussiéreux, déguenillés, mais portant sur leur visage la fierté de leurs exploits passés, la joie de vivre ce jour si longtemps espéré. Mâcon c'était pour Cluny la capitale enchaînée, c'était le but final, c'était le souvenir et c'était le rêve qui devait couronner tant d'efforts : Mâcon se donne comme un fruit trop mûr, avant le jour, le dernier Allemand s'est déjà enfui. Si les premiers arrivés d'entre nous trouvent les rues désertes, quelques secondes suffisent pour que les fenêtres se couvrent de drapeaux, que les places, les rues soient envahies par tous les habitants qui se ruent sur nous pour nous fêter, qui rient, qui chantent, qui dansent, qui nous entraînent chez eux pour boire la bouteille qu'ils gardaient pour ce jour entre les jours. Seul, au milieu de la foule le doigt sur la gâchette de sa mitrailleuse un soldat américain qui a dû traverser la Saône, indifférent à ce qui se passe autour de lui surveille les toits pour des retardataires allemands.

Après de rudes efforts nous arrivons à nous retrouver : un barrage est construit à l'entrée sud de la ville car on nous a annoncé une formation blindée ennemie entre Villefranche et nous.

Nous délivrons quelques prisonniers américains enfermés près de la rivière dans les poulaillers : Tintin les prend en charge.

Un officier français du P.C. de Ferrant, Géorgie et moi traversons la Saône en barque pour aller contacter la septième armée qui remonte à quelques kilomètres de nous sur Besançon. Un gazogène et son chauffeur réquisitionné en passant nous font franchir cette courte distance. Je m'arrête pour voir passer l'interminable convoi de jeeps et camions et j'envoie Géorgie et le Français se présenter au P.C. local : ils n'y sont pas très bien reçus : les Américains qui sont quarante-huit jours en avance sur leur horaire, n'ont pas vu un Allemand tirer un coup de fusil depuis deux cents kilomètres je crois, ne savent pas trop où ils en sont et surtout il me semble, sont un peu vexés de nous trouver sur le bord de la route pour les acclamer.

Retour à Mâcon qui a commencé à faire la chasse aux collaborateurs et aux collaboratrices qui sont promenés dans les rues où ils ont grand succès.

Les nouvelles sont plus précises : au sud Conicot et Guérault avec leur bataillon du Charollais ont bien utilisé les armes qu'ils ont reçues juste à temps : servant d'infanterie a des éléments blindés de la première française ils ont bien à Villefranche pris près de quatre mille prisonniers avec un immense butin : chacun d'eux a maintenant une voiture et son petit canon de quatre-vingt-huit personnel. Il n'y a rien entre nous et les Français.

Au nord les F.T.P. ne se sont pas encore présentés à Tournus. Saint-Gengoux est durement accroché à Sennecey-le-Grand où trois mille S.S. font plus que de se défendre : une terrible bataille est engagée ; tout le régiment de Cluny est embarqué en camion et se précipite sur le Nord : nous cherchons au sud le contact avec les éléments blindés pour les amener sur Sennecey.

Ce n'est qu'à la tombée de la nuit, lorsque seuls troublent le silence quelques coups de feu nous rappelant que dans les bois alentour les Allemands qui se sont échappés de Sennecey sont encore traqués, que nous pouvons mesurer tout ce que cette journée nous a coûté.

Sennecey a été attaqué au lever du jour par le régiment de Saint-Gengoux qui a trouvé devant lui plus de trois mille S.S. avec leurs chars et leur artillerie. Sous le nombre et la férocité de la riposte nos troupes ont dû se replier et les Allemands dans leur avance ont brûlé tout sur leur passage, fusillé tous les civils rencontrés. Quand la situation a été rétablie après les combats les plus acharnés qui se soient disputés encore dans la région, les jeeps qui se trouvaient là en support ont été envoyées dans Sennecey occupé par les S.S. Roquebrune est parti avec quatre voitures et traversant cette longue rue qui forme ce village, crachant la mort par leurs huit mitrailleuses, leurs quatre fusils mitrailleurs, à douze contre trois mille, sans protection dans leurs frêles voitures, ils ont tué trois cents ou quatre cents Allemands surpris par cette audace: ils sont revenus intacts dans nos lignes. Je n'ai pas pu savoir qui avait donné cet ordre : et ce Roquebrune lui-même, ce sage, qui s'était décidé à cette suprême folie ? Je n'ai pas davantage pu savoir qu'il leur avait demandé de recommencer le geste : car ils sont repartis ces braves gens, ils sont repartis sans hésiter, heureux peut-être à l'idée d'affronter avec leurs poitrines la colère de trois mille hommes tirant à la fois : ils ont été reçus par tout ce qui restait dans Sennecey, quatre-vingt-huit chars, armes automatiques; ceux qui n'ont pas péri carbonisés, ont été achevés par un coup de feu dans la tête : un seul a réchappé de cet enfer nul ne comprend comment et hébété, à moitié fou, pleure dans un coin.

Lorsqu'au début de l'après-midi le régiment de Cluny est arrivé, les camions, pourtant marqués par cette étoile blanche qui devait nous protéger, ont été mitraillés par les avions américains qui en quelques secondes ont tué plus de maquisards que les Allemands en deux cents combats depuis le six juin.

Pourtant lorsque vers le soir les éléments blindés ont rejoint, la bataille était déjà gagnée.

Aujourd'hui que la bataille s'éloigne, que cette longue nuit qui pendant quatre années a couvert ses campagnes et ces villes fait place au clair soleil de notre victoire : aujourd'hui que Michel et Desprès ont délivré après de durs combats Paray-le-Monial, Montceau, Le Creusot, Autun, que leur butin comprend un train blindé je ne sais combien de chars Tigres, de prisonniers, aujourd'hui que Chalon est délivrée, que Cluny insatiable se bat à Beaune, que les chars de la première armée française défilent interminablement sur nos routes sous les vivats de la foule ; aujourd'hui à Sennecey déchiquetée mais pavoisée quand même, pendant qu'autour de nous les gens rient et chantent célébrant leur libération, aujourd'hui parmi les

cadavres de chevaux morts, les maisons brûlées, les camions calcinés, les canons culbutés, parmi les quatre jeeps oubliées et montant des décombres cette odeur de mort lourde et amère, aujourd'hui l'âme brisée nous avons enterré nos compagnons.

Colcombet qui pleure son ami m'a demandé de prononcer quelques phrases au cimetière et devant ces cercueils, j'ai cru dire adieu une dernière fois à tous ceux que j'ai vu tomber peu à peu sur la longue route de notre délivrance.

« S.A.S., Maquisards,

Nous sommes venus ce matin vous porter en terre pendant qu'autour de nous retentissent les cris et les chants de notre libération. Libération dont vous n'avez pas joui, dont vous n'allez pas jouir, libération hélas accueillie par nous dans les larmes.

Maquisards il y a longtemps que je vous connais : longtemps nous avons partagé ensemble les mêmes espérances et les mêmes combats. S.A.S. je vous ai vus arriver parmi nous après votre grand défi à l'armée allemande tout entière : l'idée d'être accourus si tard nous remplissait de rage : en dix jours vous avez participé à plus de vingt actions : ici à Sennecey vous avez trouvé la plus folle, la plus héroïque des morts.

Maquisards, S.A.S. je sais que notre cœur à nous, nous vos compagnons et vos frères, rien ne pourra jamais effacer l'écho de vos rires ni l'exemple de votre sacrifice : mais, je voudrais pouvoir dire à tous les Français de garder gravés dans leur mémoire vos noms et vos exploits car c'est par votre sang seul que la France est aujourd'hui sauvée. »

Le régiment de Cluny habillé de blousons de cuir, lavé, pomponné va partir avec la première armée.

De la foule je les ai vus défiler devant le général Delattre de Tassigny.

Cher Arthur

Pour une fois tu vois, je ne t'ai pas demandé conseil et j'ai écrit ces pages sans te le dire.

J'avais besoin de les écrire, mais c'est toi qui décideras maintenant si elles valent la peine d'être publiées.

Apporte à leur lecture tout ton sens aigu du ridicule, tes hauts standards d'honnêteté et impitoyablement donne-moi ton verdict.

Je t'en supplie pourtant ne pense pas en les lisant, à l'histoire qui aurait pu, qui aurait dû être écrite, l'histoire de ces géants que nous avons connus, l'histoire de ce qu'ils étaient de ce qu'ils ont fait, de leur âme et de leur passion.

Attends-toi simplement à trouver quelques notes, quelques instants qui ne sont plus que d'autres restés dans ma mémoire et qui me hantent encore.

Rassure-toi, tu ne trouveras pas le monologue d'un seul comptant ses exploits : étant allé à ton école, de le faire ne me serait jamais entré dans l'esprit.

Il m'aurait été facile de rassembler une gerbe beaucoup plus mélodramatique, beaucoup plus palpitante : nous connaissons assez d'aventures vraies pour faire pâlir l'imagination au plus imaginaire des romanciers.

J'aurais pu approfondir le passé, rechercher des dates et des faits oubliés mais je ne l'ai pas voulu. Je n'ai pas tout mis ce que j'aurais pu mettre, quelques détails secondaires ne sont pas tout à fait exacts et j'espère que tu comprendras pourquoi.

J'ai dit ce que j'avais vu sans chercher à en tirer des conclusions. Peut-être ai-je mal compris après tout, et que chacun avait les meilleures intentions du monde mais ce qui nous intéressait alors c'étaient les résultats que nous obtenions dans notre lutte contre les Allemands et nous n'avions pas le loisir d'examiner les intentions de chacun.

Sans aucun doute que pour arriver à mes fins je me suis servi d'individus pas très recommandables : mais je l'ai fait du moins avec les yeux ouverts et en pensant que la paix venue chacun récolterait ce qu'il aurait semé et que la balance de la justice serait le seul juge.

Tu le sais : je ne cherche ni à pardonner ni à oublier ni à protéger ceux qui ne le méritent pas : je n'en ai pas les moyens d'ailleurs.

Je n'ai pas maintenant à vivre en France et la politique française ne me passionne pas outre-mesure ; n'étant pas Français je n'ai pas à me défendre d'insultes gratuites et les voix de ceux qui nous salissent ne me parviennent pas. Ceux qui sont morts sont trop grands pour avoir besoin d'être défendus.

J'ai raconté ce que j'avais vu, ce que j'étais venu faire et ce que j'avais fait : si les gens s'obstinent à chercher dans mes actes des buts secrets, inavoués, que m'importe : je n'ai plus le temps de les dissuader.

Encore une fois j'ai voulu simplement fixer quelques moments, retrouver des visages et des gestes, me raconter à moi-même ces histoires qui nous reviennent en foule lorsque nous sommes entre nous : te souviens-tu ?... te souviens-tu ?...

Ainsi je ne deviendrai pas vieux ni radoteur : je n'aurais qu'à me souvenir du numéro des pages.

Crois-moi ce goût amer qui nous reste dans la bouche, cette tristesse de tant d'espairs, tant de vies immolées en vain, passera. Nous nous retrouverons bientôt et il nous restera plus alors que l'écho des rires que nous avons lancés en défi à travers le ciel, que l'éblouissement du souvenir des chers amis qui ne sont plus.

Lis donc et dis-moi si j'ai réussi ce que je me proposais et, si un jour tu vois que ton cœur est lourd, prends toi aussi une plume, du papier et délivre-toi comme je viens de le faire.

Et nous pourrons aller pêcher ensemble tranquillement, dans le calme du soir sur cette Saône langoureuse qui nous a reflété tant de mirages.



Photos familiares

